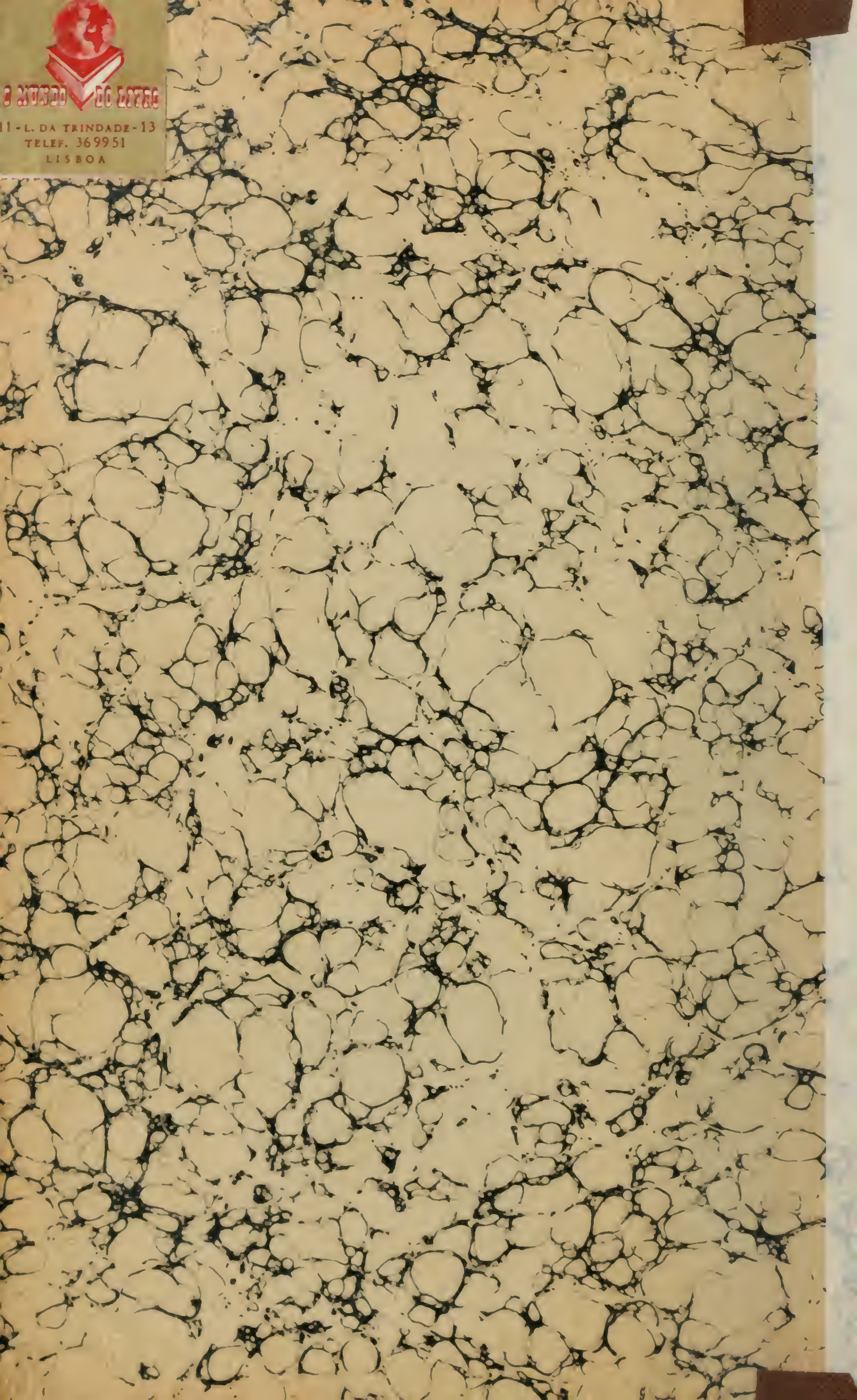
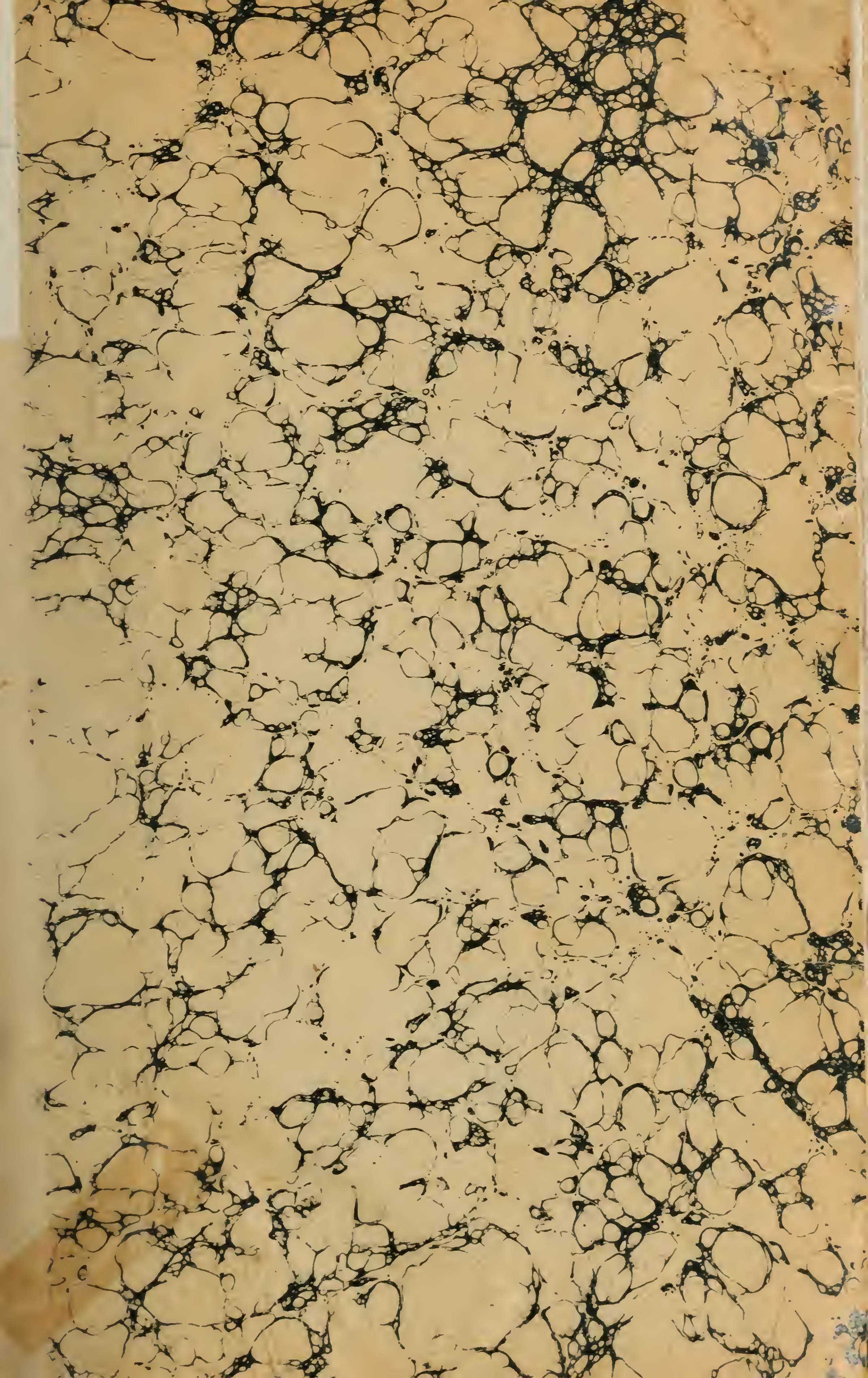
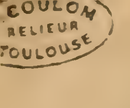



O MUNDO DO LIVRO
11 - L. DA TRINDADE - 13
TELEF. 369951
LISBOA




COULON
RELIEUR
TOULOUSE

RECHERCHES
HISTORIQUES, CRITIQUES
ET
BIBLIOGRAPHIQUES,

Paris. — Impr. et lithog. de Maulde et Renou,
rue Bailleul, 9-11.

RECHERCHES

HISTORIQUES, CRITIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

SUR

AMÉRIC VESPUCE

ET SES VOYAGES,

PAR

M. LE VICOMTE DE SANTAREM,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES.



PARIS.

ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

23, RUE HAUTEFEUILLE.

INTRODUCTION.

La découverte du Nouveau-Continent, due au génie de Colomb, est un fait immense par l'influence marquée qu'il eut sur le développement de l'esprit humain. L'astronomie, la physique, la botanique, la minéralogie, s'enrichirent d'observations nouvelles et d'expériences nombreuses: les sciences morales elles-mêmes ne doivent pas moins à cette découverte (1). Aussi de la comparaison des idiomes, des usages, des mœurs, des opinions

(1) Ancillon. *Tableau des Révolutions du système politique de l'Europe,* t. I, p. 191 et suivantes.

sont sortis des matériaux précieux pour l'histoire de l'homme (1).

Depuis cet événement, il a paru plus de trois mille ouvrages sur l'histoire et la géographie de cette vaste partie du globe, et sur les expéditions qui eurent lieu entre les années 1492 et 1540. Malgré ce nombre immense d'ouvrages, malgré les recherches qui concernent les chefs, et les dates de ces premières expéditions, cette partie de l'histoire de la géographie du Nouveau-Continent est restée jusqu'au commencement de ce siècle dans une grande obscurité.

Jusqu'alors les discussions d'un grand nombre de savans, sur différens points de l'histoire et de la géographie du Nouveau-Continent n'avaient pu résoudre une foule de problèmes.

(1) Ancillon. *Tableau des Révolutions du système politique de l'Europe*, t. I, p. 191 et suivantes.

Quelques auteurs en effet avaient recherché si le Nouveau-Monde avait été connu des anciens, d'autres s'occupèrent de cette question soit pour nuire à la gloire de *Colomb* (1), soit pour examiner les causes et les traditions qui auraient pu engager Colomb à entreprendre le voyage qui immortalisa son nom, soit enfin dans le but de prouver que cette partie du globe était la fameuse Atlantide de Platon.

Ainsi nous avons vu dès le XVIe siècle un savant doué d'une vaste érudition, le célèbre *Las Casas*, dans son *Histoire des Indes*, discuter tous les passages des auteurs anciens et du moyen âge, qui,

(1) Quoique la rondeur de la terre et les antipodes se trouvent dans presque tous les traités de cosmographie du XIVe siècle, on sait cependant qu'à la fin du XVe bien des personnes ne voulaient pas admettre ces idées-là, et soutenaient l'opinion contraire pour s'opposer au voyage de Colomb. (Libri, *Histoire des Sciences en Italie*, t. II, p. 197.)

selon lui, avaient exercé une grande influence sur l'esprit de Colomb (1). Nous avons vu ensuite, en 1777, *Scherer* recueillir quelques fragmens géographiques sur la connaissance que les anciens avaient de l'existence du Nouveau-Continent (2), et plus tard *Masdeu* (1783) réunit aussi les passages des auteurs anciens, tels que Platon, Aristote, Diodore de Sicile, Possidonius, Strabon, Sénèque, Pline, Saint-Clément d'Alexandrie, Elien, Apulée et Origènes sur l'existence d'un continent séparé du nôtre par le grand Océan (3). C'est ainsi, dis-je, que nous avons vu ce savant Espagnol grouper ensemble ces passages

(1) *Historia général de las Indias*, 1559. Manuscrit inédit dans la bibliothèque de M. Ternaux (*Vide*, chap. 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11).

(2) Scherer. *Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde.*

(3) Masdeu. *Historia critica de España*, t. III, l. 6, p. 324 et suivantes.

pour en tirer l'induction que tous les témoignages de ces auteurs prouvaient que dès le temps de *Solon* jusqu'à celui d'*Origènes*, et encore plus tard, dans l'espace de neuf siècles, la tradition d'un continent séparé du nôtre s'est conservée parmi les nations de l'ancien monde. D'un autre côté les passages trouvés dans l'ouvrage d'*Adam de Brême* (1) ni ceux de Thorfœus, de Gotelieb Fritsch, Daniel Victor, Erasme Smid et Cassel de Brême, n'ont pu résoudre d'une manière satis-

(1) *Adam de Brême,* auteur du xi[e] siècle. C'est d'après les indications trouvées dans l'ouvrage de cet auteur qu'on a prétendu découvrir que l'Amérique avait été visitée à cette époque par les peuples du nord; mais ceux qui se sont confiés dans cet auteur oublièrent peut-être qu'*Adam de Brême* ignorait lui-même, de la manière la plus complète, la géographie de la Baltique; qu'il doutait qu'on fût jamais parvenu en Russie par cette mer, et comptait l'*Estonie* et la *Courlande* au nombre des îles. (Voyez son ouvrage *De situ Daniœ.*)

faisante la question de savoir si avant *Colomb* le Nouveau-Continent avait été visité par les Européens.

Nous avons donc jugé complètement inutile de répéter ce que d'autres avaient déjà dit, et de discuter de nouveau ces passages, d'autant plus qu'un des savans les plus illustres de notre époque (M. de Humboldt) (1), vient de discuter tout récemment ces mêmes passages.

Avant l'année 1825 ces discussions sur l'histoire du Nouveau-Continent avaient intéressé plutôt l'érudition que l'histoire positive des faits, lorsqu'*un des monumens historiques les plus importans des temps modernes* (2) est venu jeter une lumière nouvelle sur plusieurs points du plus haut intérêt, en apportant des documens

(1) *Examen critique de l'Histoire de la géographie du Nouveau-Continent*, t. I, p. 15 et suivantes.

(2) Voyez ces expressions dans l'*Examen critique*, par M. de Humboldt, t. I, p. 15 de l'Introduction.

précieux et inédits sur la première période de la découverte du Nouveau-Continent.

Nous voulons parler ici de l'ouvrage de notre savant ami M. de *Navarrete* (1), ouvrage qui est venu fournir aux savans une grande masse de documens et de notions nouvelles au moyen desquelles les critiques peuvent refaire une grande partie de l'histoire du Nouveau-Continent, telle que nous la connaissions avant cette importante publication. Plus tard nous avons vu paraître l'intéressant travail de M. *Washington Yrving*, intitulé *Vie de Colomb*, et dernièrement le savant ouvrage de M. de Humboldt. M. de Navarrete a bien voulu nous consulter en 1826 sur ce qui concernait les voyages qu'*Améric Vespuce* disait avoir entrepris aux frais du Portugal.

(1) *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mas los Españoles desde fines del siglo* XV.

Cette question si importante pour l'histoire de la géographie du Nouveau-Continent fixa dès lors notre attention. Nous envoyâmes donc au savant Espagnol un mémoire dans lequel nous osâmes produire notre opinion. M. de Navarrete a bien voulu le publier dans son ouvrage.

Plus tard nous ajoutâmes à ce mémoire de nombreuses notes et des additions considérables.

Ce sont ces recherches que nous publions aujourd'hui dans leur ensemble. Ces dernières, nous l'avouerons, n'étaient point destinées à paraître telles que nous les livrons au public. Nous les avons recueillies pour un travail plus étendu, et surtout plus méthodique. Toutefois l'accueil bienveillant qu'elles obtinrent de plusieurs savans, et notamment de la Société de Géographie de Paris, les instances réitérées qui nous furent faites à différentes reprises par une des plus

grandes autorités dans cette branche de la science, par notre savant ami et confrère, M. le baron de *Walckenaër*, nous décidèrent à réunir ensemble les différens morceaux qui avaient été insérés dans l'ouvrage de M. de Navarrete et dans les volumes du Bulletin de la Société de Géographie. Cet ouvrage contient de plus des additions qui paraissent pour la première fois, et une table analytique des matières.

Nous n'ignorons pas, et nous croyons devoir le déclarer, que les seuls documens et les témoignages des écrivains de la première moitié du XVIe siècle étaient, d'après les règles sévères de la critique historique, ceux auxquels s'attachait la plus grande importance. Nous savions aussi que cette importance diminuait à mesure qu'on s'éloignait de cette époque; mais le lecteur impartial conviendra certainement que, dans une pareille discussion, il est nécessaire de produire, afin de

les discuter, les opinions des critiques et des historiens postérieurs, lorsqu'elles se rattachent au même sujet. On peut ainsi mieux apprécier le fond d'une controverse lorsqu'on a sous les yeux tout ce qui a été précédemment rapporté sur ce sujet.

Nous avons cru aussi devoir donner toutes les indications bibliographiques, et citer les sources où on pourra puiser la connaissance approfondie et détaillée de la question. Si cette méthode n'est pas tout-à-fait indispensable à la critique historique, nous la croyons du moins d'une grande utilité pour l'appréciation de la vérité.

Ainsi, sans trop nous alarmer des critiques qu'on pourrait nous adresser, nous avons pris le parti de rapporter ce qu'un grand nombre d'historiens, de géographes et de savans ont dit ou pensé relativement à Vespuce et à ses voyages, dans la persuasion que ceux qui liront

notre livre avec impartialité, nous saurons gré de leur avoir épargné la peine d'en faire de nouvelles recherches pour former leurs jugemens.

Nous pensions d'ailleurs que ce serait rompre le fil de l'histoire de cette controverse, entamée, on peut bien le dire, depuis le temps de *Vespuce* jusqu'à nos jours, si on se renfermait exclusivement dans la discussion des documens et des témoignages du commencement du XVIe siècle.

Ce n'est pas sans regret que nous nous sommes occupé de cette question d'une manière contradictoire, nous qui, dans tous nos ouvrages publiés successivement depuis vingt ans, avons toujours évité avec le plus grand soin toute espèce de polémique. Toutefois notre conviction était profonde sur le sujet que nous nous proposions de traiter, et nul argument contraire n'a pu malheureusement nous convaincre jusqu'à présent; nous avions

d'ailleurs la conviction que la science gagnait toujours par la discussion contradictoire de points qui n'ont pas été suffisamment éclaircis.

En effet, quand on voit combien un écrivain de la fin du siècle dernier, *Forster*, en savait peu sur les *Cabots* et leurs navigations, et combien ce qui concerne ces navigateurs vient d'être éclairci de nos jours par le précieux ouvrage de M. de Navarrete, et surtout par le savant travail de M. *Biddle* (1), on ne peut nullement contester l'importance et l'utilité d'une pareille discussion. Convaincu donc de cette vérité, nous n'avons pas hésité à nous occuper de la question d'*Améric Vespuce*, et de la première époque de la découverte du Nouveau-Continent, et à livrer au jugement

(1) Memoir of Sebastian Cabot with a review of the maritime discovery, illustrated by documents from the Rolls, now first, published London 1831.

des savans le résultat de nos recherches.

Bien loin d'encourir le reproche d'avoir mis de la partialité nationale dans notre discussion, nous avons plutôt plaidé en faveur des droits incontestables de Colomb, d'Hojeda, de Lepe, de Cabral et de Pinzon. Nous avons douté de l'authenticité des documens qui sont parvenus jusqu'à nous sous le nom de *Vespuce*, et avons exprimé le peu de confiance que les relations attribuées au voyageur florentin inspiraient sur certains points très importans. Si on prend la peine de nous lire attentivement, on reconnaîtra que nous n'avons pas tranché tous les points douteux, tous les problèmes qui se rencontrent dans les lettres d'*Améric Vespuce*. On verra, au contraire, que nous avons fait ressortir nos incertitudes du fond même de la discussion.

Quoi qu'il en soit, nous avons mieux aimé, comme le dit un savant profes-

seur (1), *présenter comme douteux des faits réels, que d'avoir affirmé des faits douteux.*

Le lecteur verra aussi par plusieurs passages de notre livre, que nous n'avons pas cherché à cacher la part que les Italiens prirent dans les découvertes et dans les navigations du XV[e] et notamment du XVI[e] siècle. Si nos convictions, formées d'après une étude consciencieuse des documens, ont fait sortir de notre plume quelque expression qui pourrait paraître trop sévère envers *Vespuce*, on doit l'attribuer à l'impression profonde qu'a gravé dans notre esprit l'inconcevable injustice commise contre la grande figure de *Colomb;* et d'ailleurs nos expressions à l'égard du navigateur florentin sont encore bien éloignées de la sévérité de celles qui ont été employées par un grand nombre de savans à l'é-

(1) Ampère, *Hist. litt. de la France*, t. I, Intr.

gard de *Vespuce*, depuis *Las Casas* son contemporain jusqu'à M. de Navarrete.

Si cette première partie de notre travail ne paraît point à quelques critiques entièrement satisfaisante, nous ne nous plaindrons pas, nous leur répondrons d'avance comme *Forster*, « que telle est « la malheureuse destinée des savans, « de ne pouvoir, malgré tous leurs soins, « acquérir les connaissances qu'ils dé- « sirent sur les objets de leurs recher- « ches (1). »

Nous essaierons cependant de discuter encore d'autres points dans la seconde partie de notre travail, pour laquelle nous avons déjà recueilli une grande masse de matériaux.

Nous ne terminerons pas cette introduction sans donner ici un témoignage bien sincère de notre gratitude à notre savant ami M. *Jomard*, pour l'empres-

(1) Forster, t. II, p. 267.

sement et la bienveillance avec lesquels il a bien voulu mettre à notre disposition plusieurs volumes de sa riche bibliothèque, et notamment un grand nombre de matériaux pour la partie de la cartographie, et qui se trouvent réunis dans le précieux dépôt des cartes et plans de la Bibliothèque du Roi, collection dont les richesses s'augmentent chaque jour davantage par le zèle éclairé et infatigable de son habile et savant fondateur.

M. Ternaux-Compans doit trouver ici une marque de notre vive reconnaissance pour la docte libéralité avec laquelle il nous a ouvert les trésors de sa riche bibliothèque américaine. C'est avec de pareils secours que nous avons pu composer un nouveau travail critique sur l'histoire d'une des plus mémorables et des plus fécondes découvertes que le genre humain ait jamais faites.

LETTRE

Écrite par M. le vicomte de SANTAREM, membre de l'Académie royale de Madrid, au président de cette Académie, D. MARTIN FERNANDEZ DE NAVARETTE, sur les voyages d'Améric Vespuce en 1501 et 1503.

MONSIEUR,

J'ai eu le plaisir de recevoir la lettre, du 24 mai dernier, que vous avez eu la bonté de m'adresser pour me demander de vous communiquer les documens que je trouverais dans les archives de la *Torre do Tombo* sur Améric Vespuce, et la découverte de la Nouvelle-Hollande. Je ne puis, Monsieur, pour le moment, répondre qu'à la première demande de votre lettre, en ce peu de lignes que je trace à la hâte.

Ni dans les chancelleries originales, *Chancella-*

rias originaes du roi D. Manoel, depuis 1495 jusqu'en 1503 inclusivement, ni dans les 82,902 documens du corps chronologique, *Corpo chronologico*, ni dans les 6,095 du corps des caisses *Corpo das gavetas* (1), ni dans les nombreux paquets de lettres missives des rois, princes et autres personnages, lettres déposées aux archives royales, je n'ai trouvé en aucune manière cité le nom de Vespuce, ni ceux de *Juliao del Giocondo* et de *Bartholomeo del Giocondo.*

Je dois ajouter que je n'ai jamais rencontré le nom de Vespuce dans la précieuse collection des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris que j'ai examinée pendant mon séjour dans cette capitale, et où j'ai recueilli quelques documens qui m'ont fourni matière à des mémoires critiques publiés dans les tomes XII, XIII et XV des Annales des sciences, et dont Balbi fait mention dans le tome II de son *Essai statistique*, partie des archives littéraires ; je n'ai pas non plus vu son nom cité dans le manuscrit 10,023, intitulé : *Journal des voyages des Portugais, depuis l'an* 1497 *jusqu'en* 1632,

(1) Ces deux corps de documens sont ainsi appelés depuis qu'on a changé le dépôt des archives après le tremblement de terre de 1755. Ils contiennent tous les papiers épars qui, avant ce désastre, étaient au château de Lisbonne.

manuscrit qui a été composé par un Portugais, et primitivement écrit en cette langue, et qui, par l'orthographe qui y est suivie et les lettres doubles qu'on y voit, indique évidemment qu'il est extrait de quelques mémoires anciens.

On doit donc regarder comme très suspectes les prétentions de Vespuce, et ajouter peu de foi à tout ce qu'il dit dans ses lettres à *Pedro Soderini*, lettres qui ont été traduites en portugais et publiées en 1812, par l'Académie royale des sciences de Lisbonne, dans la *Collection de notices pour servir à l'histoire et à la géographie des peuples d'outre-mer*. Mes idées là-dessus n'ont pas changé malgré ce qu'en pense le savant éditeur portugais qui prétend, « que Pedro Alvares Cabral, revenant en Portugal, où il arriva en 1501, rencontra à son passage au cap Vert une flotte de trois vaisseaux sur laquelle se trouvait Vespuce, et qu'il lui parla. » On peut conjecturer que l'éditeur a extrait ces lignes d'un passage du chapitre 21 d'un mémoire fait sur le voyage de Pedro Alvares Cabral, par un pilote portugais, mémoire qui se trouve au n° 3 du 2e vol. de la collection précitée. Voici ce passage : « Nous arrivâmes au cap de « Bonne-Espérance le jour de Pâques fleuries; le « vent nous étant favorable, nous doublâmes ce

« cap et touchâmes à un pays, près du cap Vert, « qu'on appelle *Besenegue*, où nous trouvâmes « trois vaisseaux que le roi de Portugal envoyait « reconnaître la terre nouvelle que nous avions « découverte en allant à Calicut. »

Comment peut-on croire que le nom de Vespuce fût si obscur que le pilote portugais n'en parle pas dans sa relation? Parce que Cabral rencontra ces trois vaisseaux, s'ensuit-il que ce soit l'expédition supposée de Vespuce, malgré la coïncidence de sa première lettre avec le passage que nous citons? Vouloir en tirer une conséquence affirmative en faveur de Vespuce, n'est-ce point arriver à des inductions forcées et peu concluantes? Selon moi, ce passage n'est point une preuve assez forte pour suppléer au manque de documens et nous faire ajouter foi entière aux lettres à *Pedro Soderini*.

D'un autre côté, il est incroyable que l'historien portugais le plus instruit et le plus digne de foi, Damiao de Goes, *vivant au temps de ces découvertes et de ces voyages*, rempli de vastes connaissances, ayant voyagé dans toute l'Europe, devenu chef des Archives royales de la *Torre do Tombo*, où il a puisé tous ses renseignemens pour composer la chronique du roi don Manoel; il est, dis-je, incroyable que Damiao de Goes n'ait pas oublié de

parler dans le chapitre 62 de la première partie de son ouvrage de *Pierre Pascoaligo*, ambassadeur de Venise à Lisbonne, et qu'il ait justement omis le nom d'un Italien aussi célèbre que l'était Vespuce, tandis qu'il parle à chaque page de personnes très indifférentes, et que parlant, dans le chapitre 60 de la première partie de sa chronique, du retour de Pedro Alvares Cabral, et de son arrivée au cap Vert, il ne dise que ces mots: « Et de là, il (Cabral) « se rendit au cap Vert, où il rencontra Pedro Dias « qui s'était séparé de lui, dans son voyage pour « les Indes, comme nous l'avons dit plus haut. » Comment peut-on supposer que cet historien ignorât la prétendue rencontre de Cabral et de Vespuce?

Damiao de Goes, durant son séjour à Padoue, eut de très intimes relations avec *Julio Sprone* et d'autres personnages instruits; il s'occupait beaucoup des voyages que les Portugais entreprenaient alors, et se trouvait tellement au fait de tout ce qui se passait à ce sujet, qu'étant parti pour la Hollande, ses amis d'Italie ne cessèrent de le consulter, et que ce fut lui qui envoya à *Ramusio* l'ouvrage manuscrit du père *Luiz Alvares*. Je ne peux non plus croire que ce savant historien portugais, qui n'ignorait aucune circonstance des voyages de *Cadamosto*, comme on le voit dans le chapitre 8

de la chronique du prince don Joao, quoiqu'il ne fût pas son contemporain, ignorât justement l'expédition de Vespuce.

Comment peut-on supposer que Damiao de Goes n'eût rien su des découvertes que Vespuce s'attribue dans ses lettres à *Pedro Soderini*, lui qui, ayant été à Milan, dans le royaume de Lombardie, à Rome, à Ferrare, à Venise, connut dans tous ces lieux un grand nombre de savans et lia des correspondances littéraires avec les cardinaux, *Bembo*, *Bonamico*, *Sadoleto*, *Christovão Madruzio*, *Joao Magno*, son frère *Olao Magno*, et beaucoup d'autres personnes distinguées.

De retour en Portugal, Damiao de Goes, par une ordonnance du 3 juin 1548 (1), signée de don Joao III, fut nommé, en récompense de ses services, chef des Archives royales de la *Torre do Tombo*. Alors il s'occupa avec un grand zèle à réunir tous les matériaux nécessaires pour faire les chroniques qu'il publia, et à mettre en ordre tous les documens de ces archives; pouvait-il donc ignorer le voyage de Vespuce et la renommée de cet Italien, si *son voyage avait réellement eu lieu* 45 *ans auparavant?* Est-il permis de croire que Damiao

(1) Chancellerie du roi D. Joao III, liv. 60, f. 43.

de Goes n'eût rien rencontré touchant ces voyages? Comment peut-on encore penser que Damiao de Goes, qui avait recueilli, dans le cours de ses voyages, un grand nombre de manuscrits et de documens rares qu'il avait envoyés à l'infant don Fernando, duc da Guarda, fils du roi don Manoel, n'en eût point trouvé un seul relatif à Vespuce?

Qu'on ne nous dise pas que Damiao de Goes, prévenu en faveur de ses compatriotes, a gardé le silence pour obscurcir la gloire de Vespuce, parce que celui-ci était étranger; car le Portugal avait déjà la gloire de cette découverte, faite par Pedro Alvares Cabral, l'année avant le prétendu voyage de Vespuce, d'autant plus que Damiao de Goes, historien très véridique, a écrit avec la plus grande impartialité la relation du voyage de *Cadamosto*, étranger comme l'était Vespuce.

Serait-il possible que le chef des Archives royales de la *Torre do Tombo* n'eût point connu les livres et les papiers de Vespuce, puisqu'à la fin de son sommaire ce dernier dit : qu'à peine arrivé en Portugal, il mit entre les mains du roi don Manoel ses livres et ses papiers, que ce roi voulut voir et examiner (1)?

(1) Comment peut-on croire que le roi don Manoel, qui s'était occupé de la réforme des documens des archives avec tant de zèle

Je dois aussi faire remarquer que dans une lettre que j'ai vue moi-même, écrite par *Pedro Pascoaligo*, ambassadeur de Venise à Lisbonne, à ses frères, en Italie, datée du 23 octobre 1501, année où l'on dit avoir eu lieu ce prétendu voyage de Vespuce, cet ambassadeur parle du *voyage de Corte Real*, et ne dit pas un seul mot de Vespuce, quoiqu'il fût Italien.

En outre, j'ai examiné avec attention les sections de mon *Corps de droit public diplomatique du Portugal*, qui traitent de nos relations avec l'Espagne et l'Italie, et je n'y ai rien rencontré sur Vespuce. *Ruy de Sande*, ministre du roi don Manoel en Espagne, dans ses dépêches de 1500 et 1501, années où Vespuce a fait ses prétendues découvertes, ne dit pas un mot de ce Florentin, ni *Joao Mendes de Vasconcellos* dans sa correspondance officielle de l'année 1502 et suivantes (1).

qu'il se rendait même en personne au dépôt de la *Torre do Tombo*, et qu'il avait déposé dans ces archives beaucoup de documens tirés de la bibliothèque dite d'Alphonse V; comment, dis-je, peut-on croire que ce prince aurait oublié de recueillir les livres et les papiers dont parle Vespuce, et d'en faire tirer des copies, lorsqu'ils traitaient d'une affaire aussi importante pour son règne, si en effet de tels livres et de tels papiers eussent existé?

(1) J'ajouterai qu'à cette époque, nos rois avaient l'habitude, soit directement, soit par l'entremise des ambassadeurs, de communiquer tous les événemens remarquables aux monarques étran-

Le manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris que j'ai cité, ainsi que Goes, ne parlent d'aucune expédition importante en 1501, quoiqu'ils fassent mention d'un voyage fait en cette même année par *Joao da Nova*, navigateur très insignifiant auprès de Vespuce, ce qui est une nouvelle raison pour douter du voyage et des découvertes de ce dernier.

Quant au second voyage, Damiao de Goes garde à ce sujet un silence complet, et les autres écrivains varient beaucoup dans leurs relations. *Pedro de Mariz*, dans son cinquième dialogue, dit, sans désigner l'année : « que le roi don Manoel envoya « une flotte composée de six voiles et commandée « par *Gonçalo Coelho;* que ce capitaine ayant perdu « deux vaisseaux revint avec quatre en Portugal, « où il arriva après la mort du roi. »

Le père Simao de Vasconcellos et plusieurs autres chroniqueurs répètent la même chose; mais Damiao de Goes, dans sa chronique, dit en termes précis que *Gonçalo Coelho* partit avec six vaisseaux le 10 juin 1503 —Nous pourrions avoir des notions exactes sur le voyage de Coelho, et savoir si

gers, et surtout à celui d'Espagne, à cause des liens de famille. Dans les correspondances de cette époque, je n'ai rien trouvé sur Vespuce et ses découvertes, ce qui nous porte encore plus à douter des relations de ce Florentin.

Vespuce faisait ou non partie de cette expédition, si nous avions l'ouvrage que ce capitaine portugais publia sur l'Amérique, après avoir tout vérifié de ses yeux, quand il écrivait par ordre du roi. — Malheureusement cet ouvrage se perdit, et tout ce que la tradition nous a appris, c'est que son auteur l'offrit au roi don Joao III (1).

J'ai aussi examiné dans les Archives royales de la *Torre do Tombo*, tous les documens concernant Gonçalo Coelho, et les mémoires généalogiques de la famille de ce navigateur, et je n'y ai rien trouvé sur Vespuce.

Je dois encore ajouter que Vespuce parlant, dans sa première lettre, de son arrivée au port de *Besenegue* auprès du cap Vert, ne dit pas un seul mot de la rencontre qu'il fit de Pedro Alvares Cabral.

Tout ce qui vient d'être dit démontre que les prétentions de Vespuce ont peu de fondement, et que beaucoup d'historiens et de géographes ont été à son égard induits en erreur; mais on pourrait le démontrer d'une manière encore plus évidente en rapprochant divers passages de ses écrits.

(1) Mais supposons que Vespuce fit partie de cette expédition, est-ce que le seul fait de voir Gonçalo Coelho chargé du commandement et faisant la relation de son voyage, ne détruit pas les prétentions exclusives de Vespuce, aux découvertes qu'il s'attribue, et à la gloire de donner son nom à ces régions?

N'y a-t-il pas contradiction, lorsqu'après avoir décrit, dans sa première lettre, son voyage de 750 lieues de côtes, il dit : « que n'ayant trouvé dans « ce pays aucune mine, etc., etc., » et finit, parlant toujours d'une manière collective. « *Et on le réso- « lut ainsi, me chargeant entièrement du com- « mandement de la flotte;* » d'où l'on conclut que la première fois qu'il sortit de Lisbonne, il ne commandait pas.

Plus bas il dit : « Nous convînmes avec le pre- « mier capitaine de faire des signaux à la flotte, etc. »

Après cet exposé, et d'après les documens que les Italiens ont publiés sur Vespuce, je crois que les découvertes qu'il s'attribue sont peu fondées, ou du moins très douteuses. Pour ajouter une foi pleine et entière à un fait, la critique de nos jours exige des preuves dont on ne puisse pas révoquer en doute la vérité; elle ne trouve plus suffisantes de simples traditions, et repousse des documens qui portent un caractère d'invraisemblance. Toutefois, sans un examen plus mûr et plus approfondi, je ne me hasarde pas à dire que Vespuce ne s'est pas trouvé à quelqu'une de ces expéditions, comme un des hommes les plus instruits dans la cosmographie et la navigation; et, malgré toutes les relations qu'il a écrites, je penche beaucoup vers l'opinion du

savant *Muñoz*. Enfin, je croirais même (si nous regardons ses lettres comme authentiques), je croirais même, dis-je, qu'il a fait partie des deux expéditions, mais comme subalterne, et alors nous ne devons pas nous étonner qu'il ait fait au Portugal, et à l'égard des voyages de 1501 et 1503, ce qu'il fit avec les relations de *Hojeda* (1).

Pour avoir une opinion plus arrêtée sur cette question, j'aurais désiré pouvoir consulter un ouvrage publié en 1823, en Allemagne, intitulé : *Allgemeine Geschichte Neuerer Zeiten*, etc., par M. Rottech. — *Histoire générale des temps modernes.* Je ne connais de cet ouvrage que quelques extraits, et je remarque que l'auteur, recherchant si l'Amérique a été connue ou visitée avant Christophe Colomb, parle beaucoup de Vespuce et de la

(1) Il est prouvé que Vespuce s'empara des relations de Hojeda et les produisit comme siennes. *Koch*, dans son tableau des révolutions de l'Europe, tome Ier, p. 298, dit : « Un négociant florentin, nommé Améric Vespuce, suivit de près les traces du navigateur génois, sous la conduite du capitaine espagnol nommé « Alphonse *d'Hojeda*; il fit plusieurs voyages dans le Nouveau-« Monde; différentes côtes du continent de l'Amérique méridionale « furent visitées par lui; et dans les cartes qu'il dressa de ses dé-« couvertes, il usurpa une gloire qui ne lui était pas due, en « appliquant son nom au nouveau continent, d'où il arriva que ce « nom, celui d'Amérique, y resta depuis constamment attaché. » Wid-Tozen, cité par Koch dans la quatrième note du même volume et la page précitée.

grande part que quelques écrivains lui ont donnée à cette découverte, et dit ces mots: « Ce qui attaque « encore davantage la gloire de Colomb ce sont les « prétentions de Vespuce. » Et de ce passage on peut conclure que cet auteur n'a pas ajouté grande foi aux relations de Vespuce.

Voilà, pour le moment, Monsieur, ce que je puis vous dire à ce sujet; je diffère de vous répondre sur les documens relatifs à la découverte de la Nouvelle-Hollande, faite par ordre du vice-roi des Indes, en 1600 et 1601, selon l'atlas manuscrit de Teixeira, du XVIIe siècle; jusqu'à ce que j'aie examiné les autres documens, et les soixante livres qui sont venus, en 1778, du département des Indes établi à Goa, pour être placés dans les archives de la *Torre de Tombo*, et dont j'ai déjà fait les extraits contenant les dix-neuf premiers.

NOTES ADDITIONNELLES.

Dans la lettre publiée dans le Bulletin de la Société de géographie du mois d'octobre de l'année dernière, j'ai posé un fait et émis une opinion sur

Améric Vespuce; j'ai produit un grand nombre de preuves contemporaines ou originales, qui font et ont le droit de faire autorité en la matière : maintenant je vais grouper autour de ma propre opinion, celle de plusieurs autres écrivains qui ont parlé de Vespuce, ou qui ont traité des titres de ce Florentin, pour imposer son nom au Nouveau-Monde, aux dépens de Colomb, de Cabral, de Gonçalo Coelho et d'autres, et même au préjudice de l'importante question, si l'Amérique avait été connue ou non des anciens. Ainsi donc, avant de passer en revue les opinions d'autres écrivains, je développerai ici encore ce que j'ai dit à la page 6, savoir que je n'ai trouvé, en aucune manière, le nom de Vespuce cité dans les différens corps des documens des archives du royaume, à Lisbonne. Maintenant, je remarquerai que non seulement le silence de plus de cent mille documens des collections que j'ai citées et qui furent consultées, est bien remarquable; mais surtout, celui des registres des chartes du roi Emmanuel, d'autant plus que Vespuce dit dans sa première lettre à Pierre Soderini que : «*Étant à* « *Séville*, *avec propos délibéré de ne plus re-* « *tourner en Portugal*, il me survint, ajoute-il, « un messager exprès, de la part dudit seigneur

« (le roi Emmanuel), *avec lettres patentes*, etc. (1) » Les lettres patentes de nos rois étaient enregistrées à la chancellerie du royaume. Ces livres et registres sont tous aux archives royales de la *Torre do Tombo*, et forment une collection de plus de deux mille volumes. Pas un seul de ces livres ne se perdit, ainsi la chancellerie du roi Emmanuel est complète; et comment donc Vespuce aurait-il reçu des *lettres patentes*, comme il le dit, sans que celles-ci eussent été enregistrées à la chancellerie, d'après les dispositions des *codes* et des lois? est-il présumable qu'on ait voulu violer les codes et les lois en faveur de Vespuce !

Nous ajouterons encore à ce que nous venons de dire page 15, et nous répèterons que Vespuce lui-même dans ses lettres à Soderini, montre de la manière la plus évidente, qu'il n'était point chargé en chef de la commission de découverte, comme nous allons voir dans un autre passage de sa seconde lettre : « *Mais notre capitaine en chef*, dit-il, *homme* « *fort présomptueux et fantasque, voulut aller* « *reconnaître*, etc. , *et pour se montrer être ca-*

(1) Voyez la collection intitulée : *De l'Afrique*, par Léon l'Africain, et la Navigation des anciens capitaines portugais aux Indes, traduction de Jean Temporal, tome II, page 477.

« *pitaine de six navires qui fut toutefois, malgré*
« *tous nous autres capitaines,* etc. (1).

Ce passage, cet aveu formel de Vespuce lui-même, ne prouvent-ils pas que si toutefois il fit partie de cette expédition, ce ne fut qu'en subalterne, et que les autres cinq capitaines avaient autant de droit à imposer leurs noms au continent qu'ils visitèrent, que Vespuce lui-même, et que le commandant en chef avait encore un droit plus fondé pour imposer le sien, que ses subalternes ?

Dans notre lettre à M. de Navarrete, nous n'avons point cité l'autorité de l'historien Jean de Barros (2), ni celle du classique Osorio (3), tous les deux contemporains de Vespuce, et tous deux écrivains très recommandables, d'après l'assentiment général des savans de toute l'Europe ; nous produirons ici ce que nous avons puisé dans ces sources authentiques sur la matière dont nous nous occupons.

Barros, en parlant de la découverte du Brésil et

(1) Voyez l'ouvrage précité, page 492.

(2) Barros naquit à la fin du xve siècle, et vécut du temps de Vespuce.

(3) Naquit au commencement du xvie siècle, plusieurs années avant la mort de Vespuce.

en citant, avec la plus scrupuleuse exactitude, les noms des capitaines des navires de l'expédition de Cabral, ne dit pas un mot sur Vespuce (1), ni de son voyage de 1497 cité par quelques géographes; parlant toutefois de Colomb, cet historien célèbre garde le même silence que les autres sur la prétendue rencontre du cap Vert, avec les navires où on disait que Vespuce s'est trouvé. Il ne parle que de la rencontre avec *Pedro Dias* (2). Pour ce qui regarde le prétendu voyage de Vespuce en 1501, cet historien contemporain ne mentionne que le départ de Lisbonne de *Jehan da Nova*, avec quatre vaisseaux, au mois de mars 1501, *sans dire un mot de Vespuce*, ne cachant pas toutefois que ce capitaine n'était point portugais. Quel motif pouvait-il donc avoir d'omettre le nom d'un autre étranger tout autrement célèbre, comme était Vespuce, s'il avait en réalité fait ce voyage de découverte par ordre du roi à cette époque? Si ce voyage de Vespuce eût existé, Barros ne l'aurait-il pas cité comme il a cité le nom d'un autre Florentin comme Vespuce, Ferdinand Vinet, parmi les capitaines qui commandaient les navires

(1) Barros, chap. 2, liv. 5.
(2) *Ib.*, Décad. I, liv. 5, chap. 9.

de la flotte? Quel intérêt aurait eu cet historien à cacher le nom de Vespuce, et à dire que *Ferdinand Vinet*, *Florentin*, commandait le *navire dont Bartholomé Marchioni*, *Florentin aussi* (1), *était propriétaire?* Cet historien, si minutieux dans ses détails historiques, ne s'est pas borné à dire qu'un des vaisseaux était commandé par un Florentin, que ce navire appartenait à un Florentin, mais il ajouta que ce *Marchioni* résidait à Lisbonne, et est-il présumable que Barros, qui était si bien instruit sur tous les compatriotes de Vespuce qui résidaient à Lisbonne, et qui étaient employés dans les navigations, eût ignoré jusqu'à l'existance de Vespuce? eût ignoré qu'il avait été appelé par le roi, comme il dit, et comme l'ont répété plusieurs géographes?

Vespuce n'est pas plus heureux dans les témoignages de cet historien contemporain, pour ses prétentions sur le second voyage de 1503.

Barros rapporte à peine dans cette année l'expédition que le roi Emmanuel envoya dans l'Inde, en trois divisions, dont le commandement fut donné à Alphonse d'Albuquerque, à François d'Albuquerque, et à Antoine Saldanha, et ne dit pas un mot

(1) Barros dit que ce Florentin habitait Lisbonne.

sur aucune expédition de Vespuce, ni où il se trouvait à cette époque.

Osorio (1), historien célèbre, dont Lenglet du Fresnoy, dans son ouvrage : *Méthode pour étudier l'histoire*, dit que son livre est non seulement très bien écrit et fort estimé, mais que *c'est un des plus beaux morceaux d'histoire de ces derniers siècles*, Osorio, dis-je, ne parle dans son ouvrage, quand il traite de la découverte du Brésil et des voyages à cette partie du globe, en cet époque, que de l'expédition de Cabral et de Gaspar de Lemos, et pas un mot de Vespuce, est-il présumable que cet historien contemporain, qui voyageait en France, et surtout en Italie pour y étudier les langues orientales, où à cette époque on s'occupait tant de voyages et de découvertes, eût ignoré les deux voyages de Vespuce, de 1501 et de 1503, faits, comme le prétend Vespuce lui-même, par ordre du roi Emmanuel, dont Osorio écrivit l'histoire? est-il présumable que cet écrivain, si savant, n'eût point connu, pendant sa résidence en France et en Italie, ni après son retour en Portugal, les ouvrages nombreux publiés déjà sur

(1) Hieronymo Osorio. — De Rebus Emmanuelis Regis Lusitaniæ virtute et auspicio gestis, libri XII. Olyssipone, Antonius Gondisalvus, 1571.

Vespuce, en Italie, en Allemagne et en France? Il devait sans doute connaître les ouvrages; mais écrivain consciencieux et véridique, il n'a voulu transcrire dans son histoire que la vérité.

Mais si, d'une part, se propageait alors, avec les lettres de Vespuce et les nombreux écrits, l'erreur et la confusion; d'autre, dans plusieurs collections contemporaines elles-mêmes, parurent des documens qui viennent à l'appui non seulement des écrivains contemporains portugais, Barros, Goes, Osorio et d'autres, mais encore de ma propre opinion, telles sont ceux que nous trouvons dans un petit livre imprimé à Paris en 1516, en caractère gothique, avec le titre « *S'ensuit* « *le Nouveau-Monde et navigations faites par* « *Améric Vespuce.* » Ce petit volume n'est qu'un recueil de différens voyages. Il commence par une notice des navigations faites par ordre de l'infant don Henri de Portugal, puis par celles de Colomb, et ensuite par la lettre de Vespuce à Laurent de Médicis; mais quand il arrive à la découverte du Brésil, dans la sixième navigation, d'après son énumération, il parle de la découverte de Cabral, et on y trouve « *copie d'un chapitre des lettres de Do-* « *minique Cretie, messager de la seigneurie de* « *Venise en Portugal.* » La lettre de ce Véni-

tien, est datée du 27 juin 1501, époque à laquelle Vespuce dit avoir fait un voyage par ordre du roi Emmanuel. Le messager vénitien commence par s'en rapporter à l'expédition de Cabral, en disant que le gouvernement vénitien serait déjà instruit par son ambassadeur de l'expédition que le roi avait envoyée dans l'Inde, rapporte toutefois ensuite que l'expédition, en s'éloignant de sa route, a découvert *une terre ferme pour ce qu'ils allèrent par la côte plus de cinq cents lieues sans jamais trouver fin*, etc. Cet employé vénitien était avec le roi Emmanuel à l'occasion du retour de la flotte; il assista aux fêtes (comme il dit) *estoy avec le roy quand elle arriva, lequel m'appella;* il ajoute que le roi *lui recommanda* de faire la communication à son gouvernement; il parle ensuite du retour d'un vaisseau, dont un certain Bartholomée, Florentin, était le propriétaire, et pas un mot de l'expédition de Vespuce, ni de lui. Ce Bartholomée est sans doute le Florentin Bartholomée Marchioni, cité par l'historien Barros, comme nous venons de le signaler plus haut. Comment donc le diplomate vénitien, qui était témoin de tous ces événemens, qui les rapporta officiellement à sa cour, et qui était dans l'intimité du roi Emmanuel, pouvait-il ignorer le voyage de Vespuce et son nom, à cette époque, tandis qu'il

parle d'un autre Florentin qui ne jouait qu'un rôle bien insignifiant dans ces navigations?

Mais, à cette époque, les nombreuses copies et traductions des lettres de Vespuce, publiées en Europe, et surtout l'ouvrage déjà cité par plusieurs écrivains, *Cosmographiæ introductio, insuper quatuor Americi Vespucii navigationes*, imprimé en Lorraine, en 1507, répandirent partout cette confusion sur les voyages de Vespuce.

La plupart des géographes de la fin du XVIe siècle et ceux du XVIIe propagèrent cette confusion, sans jamais se donner la peine de l'approfondir.

Non seulement les nombreux ouvrages et collections de voyages cités par Bandini, par Washington-Irwing (1), par M. de Navarrete (2), et surtout celles d'Appien, de Vadianus et Camers, cités par M. de Humboldt (3), propagèrent cette confusion, mais encore d'autres dont nous allons citer quelques uns.

Ruscelli, célèbre italien, né à Viterbe, au commencement du XVIe siècle, qui mourut en 1566,

(1) Irwing. — A history of the life of Christophorus Columbus. — Paris 1828.

(2) Navarrete. — Col. de los viages, tome III.

(3) Humboldt. — Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique. Bulletin de la Société de géographie, tome IV, p. 411.

dans sa traduction de la géographie de Ptolomée (Venise 1561), a ajouté trente-six nouvelles cartes, tant du monde connu des anciens que du Nouveau-Monde, et quoiqu'il présente la carte de l'Amérique Méridionale sous la dénomination de *Terra-Nova*, ajouta un article dans lequel il attribue la découverte à Vespuce.

Toutefois *Cellarius* n'adopta pas entièrement et exclusivement les prétentions de Vespuce et de ses panégyristes aux dépens de la gloire de Colomb. Il dit, dans son ouvrage *Geographia nova*, etc., *page* 663 : « *America seu India occidentalis*, *per* « *Christophorum Colombum*, *Genuensem*, 1492, « *detecta fuit*, *etc.* »

Quelques géographes du XVIIe siècle, entre autres *Baudrand* (1), ont déjà commencé à douter de l'exactitude de ce qui s'était propagé sur les découvertes de Vespuce.

Baudrand, dans l'article *Amérique* de son Dictionnaire géographique, quand il parle du Brésil, ne cite que la découverte de Cabral, quoiqu'il la rapporte à l'année 1501, au lieu de 1500, et ne dit point un mot de Vespuce, ni de ses voyages

(1) Dictionnaire géographique, Amsserdam, 1701. Baudrand naquit à Paris en 1633, et mourut en 1700.

en 1501 et 1503, par ordre du roi Emmanuel. Néanmoins, il dit que le Nouveau-Continent fut découvert par Colomb dans les années 1492 et 1493, et après par Améric Vespuce, qui lui donna son nom.

Barlæus, dans son ouvrage sur le Brésil, publié en latin, en 1647, à Amsterdam, quoiqu'il cite premièrement Colomb comme étant le premier qui découvrit le Nouveau-Monde; néanmoins il fut entraîné dans la même erreur, quant à Vespuce, que ceux du siècle précédent, en disant que ce Florentin avait découvert une autre partie du Nouveau-Continent par ordre du roi de Portugal.

Le Dictionnaire historique et cosmographique de Juigné-Brossinière, aurait contribué encore à la propagation de cette confusion. Cet auteur commet encore une erreur plus grave, il dit: « Améric Vespuce, Florentin, nommé pilote, a été « celui qui, le premier, avec l'aide d'Emmanuel, « roi de Portugal, en l'an 1407 (1), a découvert « les Indes occidentales et méridionales, et pour

(1) 1407. C'est une date qui ne correspond point ni au règne d'Emmanuel, ni à l'époque d'aucune des découvertes faites dans le Nouveau-Monde. (Édition de 1644.)

« ça a donné le nom d'Amérique à ce Nouveau-
« Monde!... »

Mais, malgré cette grande erreur, l'auteur dit, à l'article *Brésil*, que cette partie du Nouveau-Continent avait été découverte par Cabral.

Si dans le XVIIIe siècle, quelques auteurs et géographes, tels que Brusen de la Martinière (1), et le bénédictin don Joseph Vaisse (2), dans son ouvrage *de la géographie historique et ecclésiastique*, et les auteurs d'un dictionnaire géographique et historique de l'Italie (3), et Robinet, dans son Dictionnaire universel, ont continué à adopter les mêmes erreurs et à les propager, il y a eu d'autres écrivains plus consciencieux et savans qui ne les ont point adoptées.

Nous citerons entre autres les suivans :

Pluche (4) dit, après avoir parlé de Colomb :
« Améric Vespuce, voyageur florentin, qui tou-

(1) Dictionnaire géograph. et hist.

(2) Géograph. hist. et ecclésiast, imprimée à Paris, 1755. Cet auteur dit cependant que Colomb découvrit le premier l'Amérique.

(3) Ce dictionnaire fut publié à Paris, en 1775. Les autres, ou plutôt les compilateurs, ont suivi une route plus commode, en disant dans l'article Vespuce, qu'on n'a pas la certitude si Vespuce ou Colomb se sont devancés l'un l'autre dans la découverte de l'Amérique, etc.

(4) Concordance de la géographie de différens âges, p. 106.

« cha les mêmes côtes de l'Amérique méridionale,
« en imposa au public par des relations qui firent
« donner à l'Amérique le nom de cet aventurier,
« quoiqu'il fût plus naturel et plus juste de lui
« donner celui de Colomb, qui, le premier, avait
« trouvé les Iles et la Terre-Ferme ou le Conti-
« nent. »

Charlevoix, aussi instruit qu'il l'était, tant par ses connaissances littéraires et par son érudition, que par ses nombreux voyages, ayant été en Italie, dit, dans son *Histoire générale de la Nouvelle-France, qu'Améric Vespuce* n'a eu l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde que par une supercherie.

Ce laborieux écrivain, dans ses *Fastes chronologiques*, ne cite, dans l'année 1500, que l'expédition de Cabral, et ne dit pas un mot des deux prétendus voyages de Vespuce en 1501 et 1503. Cet écrivain, en parlant du voyage d'Hojeda, en 1499, dit :

« Améric Vespuce, qui n'était que bourgeois
« sur l'escadre que commandait Hojeda, publia la
« relation de cette découverte, dont il se donna
« tout l'honneur; et pour persuader au public
« qu'il avait, de tous les Européens, abordé le pre-
« mier au continent du Nouveau-Monde, il avança

« que son voyage avait été de vingt-cinq mois.
« Hojeda, interrogé juridiquement sur ce fait, le
« *démentit;* mais comme il en avait été cru d'abord
« sur parole, ont s'était accoutumé à donner
« son nom au Nouveau-Monde; et l'erreur a pré-
« valu sur la vérité. »

Cet écrivain a joint à son ouvrage une liste et un examen de quatre-vingt-un auteurs qu'il avait consultés, et il fait, ce me semble, autorité en cette matière.

Lafiteau, qui s'est occupé un grand nombre d'années à faire des recherches sur l'Amérique, attribue la découverte de cette partie du globe à Colomb, et celle du Brésil à Pierre-Alvares Cabral (1).

Cet écrivain rapporte seulement dans l'année 1501 (époque du prétendu voyage de Vespuce, par ordre du roi Emmanuel), celles de Jean da Nova et de Pedro Coelho, et garde le plus complet silence sur Vespuce. Il ne dit pas non plus un seul mot sur l'autre voyage de ce Florentin, de 1503.

Le silence de Lafiteau sur Vespuce est tel que, dans la préface de son histoire, en traitant de tous les auteurs, et des ouvrages manuscrits qu'il a con-

(1) Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde. Paris, 1733, tome I, pag. 122 et 123.

sultés, et qui existaient à son époque sur les voyages des Portugais, parlant des relations de *Ramusio* et de ses collections, il ne dit pas un seul mot de Vespuce, ni de ses lettres, dont quelques unes se trouvent dans les collections citées par Ramusio.

L'abbé Raynal (1), en parlant de la découverte du Brésil, ne parle que de *Pierre-Alvares Cabral* qui le découvrit en 1501, et ne dit pas un mot sur Vespuce, ni de ses deux voyages de 1501 et de 1503.

Le savant historien Robertson, dit :

« Il est surprenant que ni *Gomera*, ni *Oviedo*, « les plus anciens historiens espagnols de l'Amé- « rique, ni Herrera même, n'ait regardé *Hojeda*, « ou son compagnon Vespuce, comme ayant fait « la première découverte de l'Amérique. Tous « unanimement attribuent cet honneur à Colomb. « Quelques auteurs ont supposé qu'un ressenti- « ment national contre Vespuce, qui avait quitté « le service d'Espagne pour passer à celui des « Portugais, avait engagé ces historiens à ne « point parler des découvertes qu'il a faites. Mais « Martyr et Benzoni, tous deux Italiens, ne « pouvaient point être influencés par ce préjugé.

(1) Hist. philosoph. et polit. des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes, édit. de 1786, d'Avignon, tome IV, pag. 349.

« Martyr était un auteur contemporain, qui rési-
« dait à la cour d'Espagne, et qui était à la portée
« d'être exactement informé de ces faits publics.
« Cependant, il n'attribue pas à Vespuce la gloire
« d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni
« dans ses Décades, qui sont la première histoire
« générale qu'on ait publiée du Nouveau-Monde,
« ni dans ses lettres, où il parle des principaux
« événemens qui sont arrivés de son temps.

« Benzoni passa comme aventurier en Améri-
« que, en 1541, et y demeura fort long-temps.
« Il paraît avoir été animé d'un zèle ardent pour la
« gloire de l'Italie, sa patrie; cependant il ne parle
« ni des exploits, ni des découvertes de Vespuce.

« *Herrera* qui a compilé son histoire générale de
« l'Amérique d'après les témoignages les plus au-
« thentiques, se servit non seulement de ces au-
« teurs qui le précédèrent; *mais il accusa de*
« *falsification, dans Vespuce, les dates des deux*
« *voyages qu'il a faits au Nouveau-Monde, et d'a-*
« *voir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir*
« *s'arroger la gloire de la découverte de l'Amé-*
« *rique.* »

Telles sont les opinions de l'un des meilleurs historiens modernes; et serait-il présumable qu'un écrivain aussi érudit que Robertson, eût ignoré

l'existence des nombreux ouvrages qui avaient paru précédemment sur Vespuce ? Non, il les a connus; mais, critique habile et savant impartial, il n'a voulu que produire la vérité.

Le savant écossais, remarquable par cette grande érudition, par cet esprit de méthode, de recherche et d'examen qui forment le caractère distinctif de son talent comme historien, n'a pas voulu adopter les erreurs qu'on avait propagées sur Vespuce (1).

Castro (J.-B.), écrivain portugais très érudit (2), en se fondant sur l'autorité de Barros, sur celles de Faria e Sousa (3), de Rocha Pitta (4) et de Brito Freire (5), mentionne la découverte du Brésil par Cabral, en 1500, et ne dit pas un mot sur Vespuce.

Barboza, auteur de l'excellent ouvrage intitulé *Bibliotheca Lusitana*, dans l'article de Cabral, dit que ce fut lui qui découvrit l'Amérique en 1500, qu'il écrivit la relation de son voyage, et que ce Mémoire fut publié dans le *Novus orbis regionum, etc.*, de Grineus, et en italien, à Venise, en 1563.

(1) Histoire de l'Amérique.

(2) Mappa de Portugal.

(3) Asia de Faria e Sousa, t. I, page 1, chap. 5.

(4) America Portuguesa.

(5) Nova Lusitania.

Lacroix, dans son ouvrage de la *Géographie moderne*, dit que le Brésil fut découvert par Cabral, en 1500, et ne mentionne pas le nom de Vespuce.

D'autre part, *Camus*, dans son Mémoire sur les voyages de Bry et Thévenot, publié en 1802, par ordre de l'Institut de France, avait examiné les différens ouvrages sur les voyages de Vespuce, et remarquait plusieurs des absurdités des relations de ce Florentin. Il était réservé aux écrivains du XIXe siècle, de nous présenter une critique encore plus lumineuse sur cette question.

Nous allons entendre plusieurs de ces écrivains. Le savant professeur *Heeren*, loin d'attribuer la découverte du Brésil à Vespuce, dit : « *Et la côte du Brésil découverte*, et occupée « (dès 1500) par *Cabral* (1). »

Pinkerton, quoiqu'il dise qu'un caprice de la fortune a fait donner à l'Amérique le nom de Vespuce, néanmoins il ne dit rien de ses deux voyages au Brésil, de 1501 et 1503.

Mentelle (1), loin d'attribuer la découverte du Brésil à Vespuce, et de citer les deux voyages de

(1) Manuel historique du système politique des Etats de l'Europe, etc., page 25.

(2) Mentelle. — Géographie universelle, t. XV, page 369.

1501 et 1503, dit: *que Cabral fut indubitablement le premier Européen qui ait vu la côte Orientale du Brésil.*

M. de *Las Cases*, dans son Atlas de Le Sage, place Colomb (dans sa nomenclature chronologique des navigateurs) au premier rang, et se plaint du bonheur qu'à eu Vespuce de donner, par une injustice, son nom à l'Amérique.

« Ainsi, comme le dit un historien (ajoute l'au-
« teur de l'Atlas), le premier instant où l'Amé-
« rique fut connue du reste de la terre, fut mar-
« qué par une injustice, présage fatal dont ce
« malheureux pays devait être le théâtre. »

Vosgien, dans son Dictionnaire géographique, revu et augmenté par Malte-Brun, dans l'édition publiée en 1829, dit ce qui suit :

« Christophe Colomb découvrit l'Amérique
« en 1492, et lui donna le nom d'Indes occiden-
« tales : *le nom d'Amérique qui a prévalu est*
« *une injustice envers Colomb.* »

Les Géographes, auteurs d'un Dictionnaire géographique publié à Paris, en 1823, dédié à M. d'Humboldt, disent, dans l'article Amérique :

« On doit la découverte de l'Amérique à Chris-
« tophe Colomb, et on lui attribue même la dé-
« couverte du Continent, en 1498; » et quant à

Vespuce, ils y disent : « Un Florentin, Améric « Vespuce, accompagnait Hojeda dans cette cam- « pagne; à son retour en Espagne, il se vanta « d'avoir découvert, le premier, le Continent du « Nouveau-Monde. »

Le même ouvrage ne dit rien sur les deux prétendus voyages, faits, d'après les ordres du roi Emmanuel de Portugal, en 1501 et 1503.

Dans l'article Brésil, ils disent : « On s'accorda « à reconnaître Gonçalo Coelho pour le comman- « dant des trois vaisseaux qui partirent de Lis- « bonne, en mai 1501, par l'ordre d'Emmanuel. « Une seconde flotte de six vaisseaux, envoyée « peu de temps après par le même souverain, « reconnut la côte méridionale jusqu'au cap das « *Virgens*, et laissa une colonie à Porto-Seguro. »

Dans presque tous les ouvrages publiés dans ces derniers temps en Angleterre, surtout depuis le commencement de ce siècle, nous remarquons que leurs auteurs n'ont point cru aux relations de Vespuce.

L'Encyclopédie britannique commence dans son article Amérique, par dire :

« *America (from Americus Vesputius falsely* « *said to be the first discoverer of the Conti-* « *nent), etc.* », et page 37 :

« *Columbus was the first European who set*
« *foot in the New World which he had dis-*
« *covered.* »

Les auteurs, en parlant du Brésil, rapportent la découverte de Pierre-Alvarès Cabral; et ils parlent des expéditions que la cour du Portugal envoya chaque année, après la découverte, et ne disent pas un mot des prétendus voyages de Vespuce en 1501 et 1503.

Dans le *Edimburgh Gazeteer, or Géographical Dictionary*, Cabral est proclamé comme celui qui a découvert le Brésil, et nous n'avons pas rencontré dans cet ouvrage, un seul mot sur les prétendus voyages de Vespuce, en 1501 et 1503.

L'histoire de Portugal, originairement composée en anglais par une société de gens de lettres, ouvrage rédigé d'après les sources les plus authentiques, et qui se trouve éclairci avec 1553 notes, où l'on voit cités un grand nombre d'auteurs, tant Portugais qu'étrangers (1), a gardé le silence le plus complet sur Vespuce et sur ses voyages de 1501 et 1503, ne parlant que de ceux de Pierre-Alvares Cabral, en 1500.

(1) Voyez l'ouvrage cité. — Troisième édition de Lisbonne (traduction), 1828, tom. II, pag. 231 à 235.

M. *Bonné de Cressé*, dans son *Histoire de la Marine de tous les peuples* (1), dit: « Toutes les na-
« tions sont convenues de donner le nom d'Amé-
« rique à cette nouvelle partie du globe. *La pré-*
« *tention hardie d'un heureux imposteur, a dé-*
« *robé à l'auteur de cette découverte la gloire*
« *qui lui appartenait. Le nom d'Amérique a*
« *supplanté celui de Colomb, etc.* »

Ces mêmes sentimens en faveur de Colomb, sont partagés, en partie, par Malte-Brun. Ce savant géographe dit (2):

« Il (Colomb) s'aperçoit qu'il a trouvé ce *nou-*
« *veau Continent, que l'ingratitude nomme en-*
« *core Amérique.*

Le même géographe dit autre part (3), sans nommer Vespuce;

« Colomb et Vasco da Gama, en franchissant
« les bornes chimériques qui avaient arrêté le
« génie des anciens, renversèrent tout d'un coup
« les systèmes de Ptolémée, de Strabon et des
« autres géographes de l'antiquité. »

Je ne ferai point ici l'analyse de l'opinion que

(1) Hist. de la marine de tous les peuples, etc, tom. I. — Paris, 1824.

(2) Hist. de la géographie, tom. I, pag. 617.

(3) Malte-Brun, tom. I, pag. 648. — Paris, 1831.

le même géographe produit ailleurs, fondée sans doute sur les relations de Ramusio, et particulièrement dans celles de Canovai, panégyriste de Vespuce, sur le prétendu premier voyage de ce Florentin en Amérique, un an avant Colomb, et que son continuateur paraît ne pas avoir admis, puisqu'il dit dans la note 3, pag. 518, du tom. I, en parlant de Vespuce :

« . . . . . . *Excité d'ailleurs par les succès* « *de Colomb, il entreprit son premier voyage de* « *découverte, etc.* » En s'exprimant encore plus explicitement (tom. II, pag. 1) de la manière suivante : « *Nous avons de nouveau accompagné* « *l'immortel Colomb dans ce Continent, qui* « *aurait dû porter son nom* (1). »

L'érudit chevalier *de Bossi*, dans son histoire de Christophe Colomb (2), dit :

« L'arrivée de Colomb à Lisbonne peut être « considérée comme le terme de son premier « voyage, le plus important de tous, puisqu'il « ouvrit le Nouveau-Monde à tous les âges et à

(1) Précis de géographie, tom. II, description de l'Amérique.

(2) Histoire de Christophe Colomb, suivie de sa correspondance, d'éclaircissemens et pièces curieuses inédites. Il existe une traduction de cet ouvrage faite par M. Urano.—Paris, 1824, voyez pag. 155 et 156.

« toutes les nations. Ces faits ne trouvent pas de
« meilleur appui que dans les paroles mêmes de
« l'illustre Génois. Il existe heureusement une lettre
« de Christophe Colomb, adressée au trésorier du
« roi d'Espagne, Raphaël Sanches, qui fut publiée
« à Lisbonne, l'an 1493 ; elle est relative aux pre-
« mières découvertes d'Amérique qui venaient
« d'avoir lieu. Elle fut traduite à Rome, de l'es-
« pagnol en latin, et imprimée deux fois dans la
« même année, comme le suppose le chevalier
« Morelli. Plusieurs biographes de Colomb font
« mention de cette lettre, et l'ont même insérée
« dans leurs ouvrages. Parmi eux se trouvent son
« fils, et *Antonio Gallo*, Génois, dont il existe,
« dans le recueil de Muratori, un petit ouvrage
« intitulé : *De navigatione Columbi per inacces-*
« *sum antea Oceanum ;* mais ce précieux docu-
« ment, qui, pendant long-temps, a été considéré
« comme l'unique écrit de Colomb, qui fut publié
« lorsqu'il vivait encore, et dont l'original espa-
« gnol, d'après le sentiment de Murr, fut imprimé
« dans le xve siècle, a été plusieurs fois donné au
« public tout dénaturé, et mal traduit; à tel point
« qu'on ne pouvait pas se flatter de posséder la
« lettre authentique de Colomb : mais heureuse-
« ment il en existe dans la bibliothèque de Brera

« un exemplaire imprimé en 1493 (1), que jamais « ni moi, ni d'autres n'ont rencontré autre part, « car les bibliographes eux-mêmes n'en font pas « mention. *Fossi* parle aussi d'une autre édition « de cette lettre qui date du xve siècle, et que « certainement peu de personnes ont vue ; mais « celle-ci, à moins qu'elle ne soit incomplète, n'a « rien de commun avec celle dont il est question, « etc. »

Ce passage de l'ouvrage du chevalier Bossi vient encore à l'appui des autorités précédentes, qui prouvent que Colomb a devancé *Vespuce* dans la carrière de ces découvertes; mais ce que l'on voit dans le document transcrit pages 170 à 179 sur l'opinion de ceux qui refusent à Colomb d'avoir découvert, le premier, le continent d'Amérique, est encore si digne d'être répété que je crois devoir le transcrire à l'appui aussi de ce que j'ai dit dans ma lettre à M. de Navarrete et dans ces notes additionnelles.

Voici ce que dit le document dont il s'agit (2) :

« Animé d'un zèle généreux, l'auteur de l'éloge

(1) M. Ternaux (Henri) en possède un exemplaire dans sa précieuse collection de voyages qu'il a bien voulu nous communiquer.

(2) Ibid., pag. 170.

« de Colomb cherche à prouver que ce fut ce
« grand homme qui, le premier, découvrit la
« Terre-Ferme de l'Amérique ; il s'appuie en par-
« ticulier sur *Tiraboschi*, et, outre les histoires de
« Ferdinand, il cite encore Pierre-Martin d'An-
« ghiera, et la relation imprimée à Milan, en 1508.
« Il aurait pu citer beaucoup d'autres ouvrages,
« mais il a surtout *en vue d'assurer à Colomb la*
« *gloire de cette découverte, réclamée en faveur*
« *d'Améric Vespuce*. Il semble être contredit par
« les auteurs espagnols qui placent le voyage du
« navigateur toscan dans les Indes occidentales,
« non pas dans l'année 1497, ce qui serait une an-
« née avant le troisième voyage de Colomb, mais
« bien en 1499. On pourrait croire que, soit par
« une erreur de date, soit pour s'attribuer l'hon-
« neur de la découverte, Vespuce aurait anticipé
« dans ses lettres sur cette époque de deux ans,
« car aucun témoignage ne vient déposer en sa
« faveur ; bien plus, dans l'année 1496, Colomb
« se dirigea vers l'Espagne : il ne la quitta qu'en
« 1498, ce qui prouve qu'il se trouvait à la cour
« en 1497 ; à cette époque on avait donné, sans
« ménagement, à son préjudice, de nombreuses
« permissions pour découvrir de nouvelles terres ;
« il en fit de justes plaintes, et la cour, qui avait

« alors intérêt à le ménager, révoqua ces permis-
« sions. Il faudrait donc supposer que, dans cet
« intervalle, Vespuce serait parti avec Hojeda,
« ennemi acharné de Colomb, qui jouissait alors
« des faveurs et des bonnes grâces de la cour. . .
« . . . .

« Hojeda partit avec Vespuce une année après
« le troisième voyage de Colomb, lorsque celui-ci
« commençait à éprouver la défaveur de la cour...
« En effet, Hojeda n'arriva à Saint-Domingue qu'en
« 1499, long-temps après l'arrivée de Colomb,
« qui déjà avait parcouru les côtes du Nouveau-
« Continent. Qu'auraient fait, pendant ces deux
« ans, Hojeda et Vespuce, qui, d'après la relation
« de ce dernier, n'abordèrent même pas sur ces
« rivages, qu'ils prétendirent d'ailleurs avoir vus
« les premiers? Comment Colomb lui-même n'en
« aurait-il pas parlé, lui qui remarque tout dans
« ses lettres, et qui ne sait point étouffer ses plain-
« tes lorsqu'elles lui paraissent fondées? Comment
« expliquera-t-on le silence des historiens contem-
« porains à cet égard? » *Et cependant Americ Vespuce,* s'écrie avec douleur l'auteur de l'éloge de Colomb, *eut la gloire imméritée de donner son nom à cette partie du monde, et l'indifférente postérité sanctionna un arrêt que l'injustice a pro-*

noncé contre Christophe, et que la succession des temps a désormais rendu irréparable!

« Mais ni Tiraboschi ni l'auteur de l'éloge ne « s'occupèrent de réfuter ces écrivains qui, pour « assurer la gloire du voyageur florentin, préten- « dent que Christophe ne s'est jamais éloigné de « Saint-Domingue, de la Jamaïque, de Cuba, et « des autres îles de l'archipel mexicain ; cepen- « dant, sans faire ici attention aux rapports de « plusieurs historiens qui ont fait mention de ce « voyage de Colomb le long des côtes de la Terre- « Ferme, il nous semble que la lettre même du « navigateur génois, publiée pour la première fois « par Morelli, confirme ce fait jusqu'à l'évidence. »

L'auteur analyse ensuite la lettre en question, et remarque un passage important, en le confrontantav ec ce que dit *Hornius* dans ses Origines américaines, et il ajoute ensuite les observations suivantes sur Vespuce :

« Plusieurs écrivains rapportent qu'Améric, « avant d'entreprendre son voyage pour le Nou- « veau-Monde, visita l'Angleterre et l'Irlande. Ils « ajoutent qu'en quittant ces contrées, il s'avança « jusqu'à un point de la mer du Nord, où les gla- « ces l'obligèrent de rebrousser chemin (1); mais

(1) Peut-être on l'aurait confondu avec Corte-Real?

« tous ces récits ne sont fondés que sur la narra-
« tion de Jérôme Bartholomée, qui, dans le XVIe
« siècle, composa un poëme intitulé : l'*Amérique;*
« où, par une fiction poétique, il conduisit Vespuce
« à la cour du roi d'Éthiopie, et lui fit raconter
« ses prétendus voyages dans les mers du Nord!
« . . . .

« Les partisans de Vespuce (ajoute l'auteur) nient même que Colomb se soit jamais éloigné des îles qu'il a découvertes pour s'approcher de la Terre-Ferme; mais ils ne produisent d'autres preuves à l'appui de leurs dénégations, que le témoignage de *François Giuntini*, qui vivait environ un siècle plus tard, tandis qu'en faveur de Colomb, on invoque les témoignages des auteurs contemporains de Pierre Martyr d'Anghiera, qui indique le pays de Paria comme le continent de l'Amérique, et de l'auteur de la relation des voyages, imprimée dès le commencement du XVIe siècle, à Vienne et à Milan.

« Vespuce fut-il le chef de la flotte envoyée en Amérique, ou ne s'embarqua-t-il que comme simple passager? Voici encore des doutes qui ne sont pas entièrement éclaircis (disait alors l'auteur). Tous les écrivains espagnols qui rapportent l'expédition où Vespuce figura, affirment

« qu'elle n'eut lieu qu'en 1499, et que l'archevê-
« que de Badajoz, ennemi de Colomb, envoya des
« ordres que lui seul avait signés à Alphonse
« d'Hojeda, par lesquels on engageait cet Espa-
« gnol à s'avancer vers le Nouveau-Continent, et
« à tenter d'autres découvertes, dans l'espérance
« que ces découvertes obscurciraient la gloire de
« Colomb, qui se trouvait alors à Saint-Domingue,
« et qui devait ignorer les complots que l'on tra-
« mait contre lui en Espagne.

« Hojeda eut pour pilote Jean de la Cosa, Bis-
« cayen, et, selon les mêmes écrivains, Améric
« Vespuce ne s'embarqua que *comme simple pas-*
« *sager* (1), n'ayant, en qualité de marchand,
« qu'un intérêt pécuniaire dans cet armement. En
« effet, dans ses relations, il se sert toujours du
« pluriel, et s'annonce ainsi : *nous allâmes, nous*
« *débarquâmes, etc.* (2), et il ne dit être parti avec
« une commission du roi d'Espagne, que dans
« une seule de ses lettres, adressée à Laurent de
« Médicis. Ce sont là probablement les motifs
« qui engagèrent Pierre Martyr d'Anghiera, tout
« en faisant son éloge comme bon géographe et bon

(1) Voyez notre opinion. — Lettre à M. de Navarrete, pag. 229 du Bulletin de la Société de géographie.

(2) Ibid.

« astronome (1), à ne jamais le classer parmi
« ceux qui ont découvert le Nouveau-Monde. »

L'auteur conclut : « Dans la relation de son second voyage, si toutefois on peut supposer « qu'il en avait fait un premier, Vespuce laisse « percer quelque sentiment de jalousie contre celui qui avait visité, le premier, le nouvel hémisphère ; les voyages que ce Florentin fit postérieurement furent entrepris par ordre de la cour « de Portugal, et ce fut *alors qu'il s'attribua « l'honneur d'avoir découvert le Brésil, honneur « que les Espagnols lui contestent, et que les Portugais attribuent à un de leurs compatriotes, « Pierre-Alvarès Cabral, en* 1500. »

Après les écrivains et géographes que nous venons de citer plus haut, M. de Navarrete publia le troisième volume de son ouvrage, intitulé : *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles, etc.*, et s'occupa d'un examen plus détaillé sur Vespuce, sur les différentes relations de ses voyages, et sur la confrontation des diverses éditions des ouvrages qui parlaient de ce Florentin, et nous fournit par là des recherches pleines d'intérêt qui méritent toute

(1) Voyez notre opinion. — Lettre à M. de Navarrete, pag. 229 du Bulletin de la Société de géographie.

l'attention des critiques (1). Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de l'auteur espagnol; toutefois, comme ce troisième volume n'est point encore traduit (2), nous croyons devoir dire que M. de Navarrete paraît montrer que *Bandini et Canovai*, panégyristes de Vespuce, n'ont point assez connu l'édition de la *Cosmographiæ introductio, etc.*, de Lorraine, qui contient les voyages de Vespuce, et montre que ce Florentin a, dans quelques parties de la relation de son voyage de 1497, *copié la relation de Colomb.*

M. de Navarrete assure, à la page 243, que, d'après les relations de Vespuce dans son second voyage, la distance de la terre, marquée par ce navigateur, correspondait à 666 2/3 lieues de mer, et la direction au S.-O.; que cette distance et direction plaçaient Vespuce, avec ses vaisseaux, sur le continent de l'Amérique, dans la partie septentrionale du Brésil, à 165 lieues dans l'intérieur du Continent!

M. de Navarrete ajoute que la même route et latitude de 5° S. le plaçaient aussi près de 58 lieues dans l'intérieur du continent. Il observe

(1) Voyez entre autres celles de la note, à la pag. 242 et 243.

(2) Les deux premiers volumes ont été traduits par MM. de la Roquette et de Verneuil.

ensuite combien d'erreurs et de faussetés existent dans ces relations.

Dans la note 2 de la page 265, il montre que la route désignée par Vespuce, dans le texte, au S.-O. et à la distance de 700 lieues (933 1/3 lieues maritimes) plaçait les navigateurs sur le continent de l'Amérique méridionale, dans la latitude S., 19, 15, *et à 390 lieues dans l'intérieur des terres, et loin de la côte où ils devaient mouiller !*

L'auteur observe encore, entre autres contradictions de Vespuce, que, *si son voyage avait été fait par ordre du roi de Portugal, on ne comprendrait pas comment l'on a pris possession du territoire au nom du roi de Castille ?*

Une autre remarque non moins importante se trouve à la page 274, sur les observations astronomiques de Vespuce.

L'auteur dit, dans sa note 2 :

« On ne peut pas comprendre quels sont les « diamètres et semi-diamètres dont il parle pour la « seconde fois, parce que les étoiles, comme le « dit Lalande (1), vu la distance prodigieuse où « elles sont de nous, doit nous ôter tout éton- « nement de l'extrême petitesse de leur dia-

(1) Astronom, liv. XVI. nº 2784.

« mètre apparent, et l'impossibilité où nous som
« mes de déterminer leur grandeur absolue et
« leur véritable diamètre; et si un si grand astro-
« nome (observe M. de Navarrete) a établi cela
« à notre époque, comment pouvait se mesurer
« alors les diamètres et les sémi-diamètres des
« étoiles avec des instrumens les plus imparfaits,
« dont nos navigateurs faisaient usage à la fin du
« xve siècle, et au commencement du xvie? »

L'auteur remarque encore (1) que, « d'après ce
« que l'on voit dans le texte de la lettre de Ves-
« puce, son vaisseau n'était qu'un bateau, dont
« l'équipage était de quatre ou cinq marins, et
« qu'ainsi il serait difficile de comprendre com-
« ment il aurait pu faire une traversée antérieure
« de 300 lieues jusqu'à Bahia, ou la postérieure
« de 260, jusqu'au port où il dit qu'on a édifié
« un château? Et le bateau restant dans ce der-
« nier, comment a-t-il pu retourner à Lisbonne. »

L'auteur nous présente encore d'autres obser-vations critiques, d'un grand intérêt, dans les *Notices exactes d'Améric Vespuce*, qu'on trouve de la page 315 à 334.

Dans cet examen, M. de Navarrete a suivi no-

(1) Voyez pag. 287, note 2, tom III.

tre supposition premièrement émise dans notre lettre du 15 juillet 1826 ; quant aux deux voyages de 1501 et de 1503, en disant que « Vespuce au-« rait pu résider en Portugal, et faire des naviga-« tions, peut-être sans caractère connu, dans les « flottes pour le Brésil, de même qu'il avait fait « des navigations dans la première expédition « d'Hojeda. »

M. de Navarrete a observé comme nous, que, d'après les déclarations même de Vespuce, on peut supposer qu'il navigua sur la côte du Brésil, et qu'il vit la situation du cap de Saint-Augustin, allant comme subalterne dans l'équipage de quelque vaisseau portugais, qui partit de Lisbonne, depuis 1501 à 1504, et que le Brésil ayant été reconnu, en janvier de 1500, par *Pedro Alvares Cabral*, par Pinson, Lépe, etc.; et que Vasco da Gama, après avoir fait de grandes découvertes dans l'Orient, et ayant déjà terminé son voyage, le 10 juillet 1499, était de retour en Portugal; l'auteur dit, qu'en conséquence de cela on ne peut pas considérer Vespuce comme celui qui a découvert ces mers et ces contrées.

Le savant académicien espagnol combat ensuite, dans cette notice, avec une critique lumineuse, les prétentions de Bandini et de Canovai, de ma-

nière qu'il serait inutile que nous nous occupassions de montrer ici les erreurs et les évidentes contradictions de ces deux panégyristes de Vespuce ; néanmoins nous ajouterons quelques observations que nous n'avons point remarquées soit dans l'examen de M. de Navarrette, soit dans les autres écrivains et géographes.

Outre toutes les incohérences et confusions que nous présentent les relations des voyages de Vespuce, et qui ont été signalées par les écrivains que nous avons nommés plus haut, il s'en présente d'autres non moins graves, selon nous, de la dédicace de Vespuce, datée de Lisbonne, le 4 septembre 1504, à René, duc de Lorraine, qui prenait le titre de roi de Sicile et de Jérusalem, dédicace qu'on voit dans la *Cosmographiæ introductio insuper quator Americi Vespucii navigationes*, imprimée à Saint-Diez, en Lorraine, en 1507, où on trouve, pour la première fois, le nom d'Amérique.

René d'Anjou, duc de Lorraine, qui prenait le titre de roi de Sicile et de Jérusalem, mourut à Aix, en 1480 (1), et Vespuce ne pouvait pas lui

(1) Bodin. — Recherches historiques sur l'Anjou, tom. I pag. 508; — Koch. tom. III, tabl. 133; — Biographie universelle, tom. XXXVII.

écrire ni lui adresser ses relations vingt-quatre ans après sa mort.

Ce duc de Lorraine ne pouvait pas non plus avoir eu des rapports avec Vespuce, relativement aux voyages de ce Florentin, ni le protéger avant même qu'il eût entrepris aucune expédition, puisque le duc René Ier, grand protecteur de Huber, de Wan-Eych, de Botinelli, de Perugin, de Philelphe, de Maggio, de Marcel, de Martial d'Auvergne, et d'autres hommes célèbres, était mort plusieurs années avant l'arrivée de Vespuce en Espagne, où il ne vint que dix ans après la mort de ce prince, et n'entreprit son premier voyage, cité par plusieurs auteurs et géographes, que dans l'année 1499, c'est-à-dire dix-neuf années après la mort de René, duc de Lorraine.

Vespuce ne pouvait pas non plus avoir été élevé avec ce prince, comme il le dit dans la même dédicace de l'ouvrage cité (1).

L'examen des dates et des faits suffit pour mon-

(1) .... Ubi recordabitur quod *olim mutuam habuerimus amicitiam tempora juventutis nostræ cum grammaticæ rudimenta imbibentes sub probata vita, et doctrina venerabilis Fatris de S. Marco, Frat. George Antonii Vespucii, avunculi mei pariter militaremus, etc...*

Cosmographiæ introductio, etc., publiée en Lorraine en 1507.

trer que ce ne pouvait pas être le duc de Lorraine, René Ier.

Vespuce naquit à Florence, le 9 mars 1451, et le duc René Ier, roi de Sicile et de Jérusalem, naquit au château d'Angers, le 16 janvier 1409 (1).

Ce duc de Lorraine avait donc quarante-deux ans à l'époque de la naissance de Vespuce, et, d'après cela, il ne pouvait point exister des rapports d'intimité de jeunesse entre eux, ni avoir étudié ensemble les rudimens de la grammaire à Florence.

René Ier, de Lorraine, reçut sa première éducation sous les yeux de sa mère, à *Angers*, et à la cour de France, tandis que Vespuce reçut la sienne en Italie.

Les premiers rapports de ce duc de Lorraine avec l'Italie datent seulement de l'année 1434, quand il y envoya, avec le titre de sa lieutenante, la reine Isabelle, son épouse, afin d'y entretenir le Pape et le duc de Milan, dans ses intérêts, d'y ranimer le zèle du parti angevin, et de déjouer

(1) Date de la Biograp. univers.

Bodin. — Recherches histor. sur l'Anjou, tom. I, pag. 502, dit que ce prince naquit en 1408. Nous rencontrons la même date dans l'Histoire de René, par Villeneuve, tom. I. D'autres écrivains reculent encore d'une année la naissance de ce prince (1407). Ainsi il aurait alors, à la naissance de Vespuce, quarante-quatre ans.

les intrigues d'Alphonse, roi d'Aragon. Il ne partit pour Gênes et pour Naples qu'en 1438, et rentra en France par Marseille, à la fin de 1442, avant la naissance de Vespuce (1). Quand il retourna en Italie, dont il revint bientôt, Vespuce n'avait alors que deux ans et René quarante-six.

Si les mêmes difficultés ne se présentent point pour que le duc René de Lorraine, dont il s'agit dans la dédicace de Vespuce, intitulé roi de Sicile et de Jérusalem, soit René II, toutefois nous en remarquons d'autres que nous nous permettrons de signaler.

Quoique René II, duc de Lorraine, qui prenait aussi le titre de roi de Sicile et de Jérusalem, d'après l'opinion de quelques écrivains modernes (2), soit contemporain de Vespuce, il suffit de lire son histoire pour voir qu'il n'a pas eu des rapports de jeunesse avec Vespuce.

Aucun des nombreux écrivains de la Lorraine dit que René II ait été en Italie avant son voyage à Venise, en 1480, quand il négocia un traité avec cette République. Aucun dit qu'il ait fait son

(1) Voyez les histoires de Lorraine.

(2) Nous n'avons rencontré aucun document contemporain qui ait prouvé que ce duc prenait ce titre. Dans ceux que le savant D. Calmet produit dans son Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine, on ne le voit point prendre ce titre.

éducation à Florence. Ce duc de Lorraine, quand il passa en Italie, avait alors vingt-neuf ans, et ce n'était pas, il me semble, un âge d'étudier la grammaire, que celui où il négociait des traités, et qu'il était nommé lieutenant-général des armées de la République.

Avant l'année 1480, époque où René II passa en Italie, il se présente d'autres faits qui nous montrent encore l'improbabilité de ce que dit Vespuce dans la dédicace en question.

Nous voyons que René II a résidé à Joinville jusqu'à l'année 1473, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt-un ans, époque en laquelle un des historiens de la Lorraine (1) nous dit qu'à peine le duc Nicolas était mort, qu'un capitaine allemand arriva à Joinville, sous prétexte de féliciter le jeune comte de Vaudémont, mais en effet pour ravir René à sa mère, et il l'enleva, et que c'était par ce forfait que le duc de Bourgogne commençait à exécuter le dessein qu'il avait formé d'envahir la Lorraine. Louis II en eut horreur, fit arrêter, par représailles, à Paris, le neveu de l'Empereur, *et força le duc à rendre René à Yolande.*

Outre ce que nous venons de dire, nous ajou-

(1) Bexon, pag. 156.

terons que non seulement tous les historiens ne nous disent point que René II ait reçu son éducation à Florence, sous la direction de l'oncle de Vespuce, et avec le navigateur florentin, mais encore ce qui est plus important, c'est que *Bandini*, lui-même, grand panégyriste d'Améric, produit, page 25, chap. 2, un passage de Julien Ricci, célèbre antiquaire, dans lequel sont nommés les élèves de l'école d'Antoine Vespuce, de la manière suivante :

« Que Antoine Vespuce donnait des leçons de « grammaire à des jeunes gens de la noblesse, et « que, entre autres, Pedro Misser Thomaz So- « derini et Americo-Vespucio étaient au nombre « de ses disciples. »

Et si René II, si un prince eût été disciple d'Antoine Vespuce et *compagnon d'Améric*, l'antiquaire Ricci et le panégyriste Bandini l'auraient-ils oublié? surtout ce dernier qui a fait tant de recherches, qui parla, dans un si grand détail, de l'éducation de Vespuce et de la généalogie de la même famille de son héros, aurait-il oublié de mentionner cette particularité intéressante? Mais Bandini lui-même paraît avoir reconnu qu'il y avait de l'incohérence dans cette dédicace, et chercha à éviter un examen qui aurait pu causer du préjudice à la mémoire

de son héros, et à la prétendue authenticité des documens publiés par lui ou par les spéculateurs de cette époque ou par ses amis, au commencement du XVI[e] siècle, siècle fertile en faussaires de toute espèce.

Maintenant nous tâcherons d'aborder d'autres questions qui nous présentent les dates de ces lettres de Vespuce, adressées tantôt à Laurent de Médicis, tantôt à Laurent-Pierre de Médicis, tantôt à Laurent-Pierre-François de Médicis, de Florence (1), datées du 18 juillet 1500, de mai de 1501, selon d'autres, et de 1504.

Si ce Laurent-Pierre de Médicis était, comme il paraît l'être dans les premières éditions, Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, qui avait pris le patronimique de Pierre, de son père, Pierre I[er], ce prince, dis-je, mourut en 1442 (2). Et comment Vespuce pourrait-il lui adresser, après sa mort, des lettres sur ses prétendus voyages? Si cette observation de critique fondamentale ne fut point suffisante pour nous prouver, de la manière la plus évidente, la confusion qu'on a faite, soit à dessein, soit par ignorance, à cette époque-là, sur les voyages de Vespuce, et celle qu'il a

(1) Voyez les plus anciennes éditions.
(2) Voyez les biographes.

faite lui-même, le silence de Valori, de Fabronio(1) et de Roscoe, écrivains aussi consciencieux qui s'occupèrent de l'histoire des deux Laurent de Médicis, serait un motif grave pour exciter notre méfiance.

En effet, ces écrivains ne disent point un mot des rapports de ces princes avec Vespuce, ni des lettres de ce Florentin, qui leur furent adressées sur une communication d'une si haute importance que l'était celle de la découverte d'un nouveau monde !

Nous remarquons le même silence dans l'ouvrage *Diario de successi importanti seguite*, etc., depuis 1498 jusqu'à 1512, publié à Florence en 1568, travail contemporain, par Biagio Buonacorsi, qui comprend l'époque des lettres et des voyages de Vespuce.

Le silence de l'auteur de cet ouvrage est, selon nous, d'autant plus significatif, non seulement parce qu'il écrit sur tous les événemens concernant l'Italie et Florence, et aux Florentins célèbres à l'époque où Vespuce et ses partisans propagèrent les premières relations de ses prétendues découvertes contenues dans ses lettres

(1) Cet écrivain parle d'un certain Guido Antoine Vespuce, et ne dit point un mot sur Améric.

à Soderini et aux Médicis, sur un événement d'une si haute importance, que l'Europe entière connaissait ou devait connaître déjà, mais encore parce que le roi Emmanuel a fait part à la cour de Rome, dès l'ambassade de Tristam da Cunha, à la fin du xve siècle, et au gouvernement vénitien, de toutes les découvertes, et l'auteur florentin contemporain ne devait point l'ignorer si en réalité les lettres en question étaient adressées à Soderini et à Laurent de Médicis.

Les partisans des prétentions de Vespuce pourront dire que ces lettres n'étaient point adressées à Laurent de Médicis (dit *le Magnifique*), mais à Laurent II.

Nous avons montré, plus haut, que dans les premières éditions se trouve Laurent-Pierre, et qu'ainsi c'était de Laurent, dit *le Magnifique*, auquel ces lettres étaient adressées; mais supposons que c'était à Laurent II.

Ce dernier prince étant né le 13 septembre 1492, n'avait pas encore huit ans à l'époque de la première lettre de Vespuce.

Et serait-il présumable que Vespuce fît des rapports à un enfant, sur les découvertes et sur les voyages?

Bandini a reconnu combien il y avait d'improbabilité en cela, et le tort qu'une analyse telle

que nous la faisons maintenant, aurait pu porter à la mémoire de son héros, et chercha à donner à cette lettre une certaine authenticité, en disant que ce Laurent de Médicis pouvait être un certain *Laurent-Pierre-François;* mais on remarquera que non seulement sa conjecture ébranlait l'authenticité du document, mais qu'une contradiction énorme se présentait dès lors entre cette conjecture et la partie de son texte où il dit :

« *No si può negare que non sia indirizzada* « *ad un Lorenzo, mentre egli lo nomina nel* « *corpo della medessima, col titolo di Magni-* « *fico!!* »

Outre que cette conjecture de Bandini (1), est *contra producentem*, elle n'est point appuyée, et nous croyons qu'elle ne pouvait pas l'être, sur des raisons d'une bonne critique.

(1) L'opinion de Robertson sur Bandini est la suivante :

« En 1745, l'abbé Bandini publia à Florence une vie de Vespuce in-4°.

« Cet ouvrage, qui n'a aucun mérite, est écrit avec aussi peu « de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de « son compatriote, à la découverte du Nouveau-Monde, avec tout « le zèle aveugle qu'inspire une prévention nationale, mais il ne « produit aucune preuve pour les appuyer. »

Voyez : Histoire de l'Amérique, par Robertson, publiée à Paris, en 1827, avec des notes puisées sur les ouvrages de M. de Humboldt.

Nous venons de voir, par la simple analyse précédente, seulement sur les personnes auxquelles Vespuce adressa ses lettres, combien de difficultés, d'incohérences, de confusions se présentent sur leur authenticité; nous ajouterons ici encore que nous ne pouvons pas comprendre comment, à cette époque-là (au temps du roi Emmanuel), Vespuce qui était tantôt au service d'Espagne, tantôt au service du Portugal, tantôt, encore une autrefois, à celui d'Espagne, d'après ce qu'il dit et ce que disent quelques auteurs et géographes, nous ne pouvons pas comprendre, dis-je, comment il se hasardait à écrire et à soutenir une correspondance au même temps presque, avec un individu de la maison de Médicis, et avec Soderini, les premiers déclarés rebelles par la république de Florence, leur patrie, et le second, détesté et poursuivi par la cour de Rome et par le pape Jules II, pontife que protégea les Médicis, et qui exerçait une grande influence en Portugal et en Espagne?

Nous ne pouvons pas comprendre comment Vespuce pouvait se permettre, dans les idées d'un tel siècle et sous de telles influences, d'écrire à deux personnages aussi opposés que Soderini et les Médicis. En écrivant à un des Médicis, il se

compromettait avec le gouvernement de sa patrie; en écrivant à Soderini, il ne pouvait que se compromettre avec la cour de Rome, et devenir suspect à celles du Portugal et de l'Espagne.

Nous ajouterons encore que nous ne pouvons pas comprendre comment on a imprimé, à Lisbonne, en 1502, en portugais, les œuvres de trois célèbres voyageurs, dont le premier était *Marco Paulo*, le second, Nicolas, vénitien, à qui *Ortellius* donne le nom de *Nicolas de Conti*, et le troisième, d'un certain *Girolomo de Santo Stefano*, génois qui, en 1499, avait écrit, de Tripoli, une relation de ses voyages à un de ses amis en Allemagne, nous ne pouvons pas comprendre, dis-je, comment on a imprimé, à Lisbonne, les voyages de ces étrangers, et on n'a point imprimé de même et publié les découvertes de Vespuce qu'il prétendait avoir faites avant cette époque, et d'après les ordres du roi lui-même? Et comment, au lieu de les publier à Lisbonne, comme les autres (1), il alla les faire publier en Lorraine?

Quelques uns voudraient soutenir, d'après ce que nous avons exposé, qu'un document n'est pas convaincu de faux, par l'argument négatif, ou par le silence d'un ou de plusieurs auteurs; mais les savans qui ont composé le *Nouveau Traité diplo-*

(1) De même, la lettre de Colomb publié à Lisbonne, en 1493.

matique, et qui font autorité en la matière, disent très bien : *à moins qu'il ne fût impossible qu'ils* (les auteurs) *n'en eussent parlé, s'il était vrai.*

Et selon nous, c'est précisément dans ce cas qu'on doit considérer le silence de Barros, de Goes, d'Osorio, de Buonacorsi et de Valori, auteurs contemporains des prétentions de Vespuce et de l'événement.

C'est précisément dans ce cas qu'on doit considérer la circonstance du silence des documens contemporains des archives générales du Portugal, celui de plus de 200 manuscrits portugais de la bibliothèque du roi, à Paris, et surtout du n° 10,023, intitulé : *Journal des voyages des Portugais, depuis* 1497 *à* 1682. Celui de 703 volumes de la collection des manuscrits italiens de la même bibliothèque, dont M. Marsand vient de publier un catalogue, collections où l'on ne trouve point cité le nom de Vespuce, ne se trouvant non plus cité dans les catalogues de plusieurs milliers de manuscrits des 432 bibliothèques dont M. Haenel a publié les catalogues (1).

(1) Nicolao d'Olyveira, auteur portugais, de la fin du XVIe siècle, qui a écrit une histoire du Brésil, qui, selon Barbosa, dans sa bibliothèque lusitainienne, resta inédite, garda le même silence sur Vespuce.

Des critiques sévères et consciencieux auraient sans doute, d'après ce que nous venons d'exposer, caractérisé ces documens concernant Vespuce, et publiés, au commencement du XVI[e] siècle, de fausseté dont ils présentent tous les caractères, d'après les règles de la diplomatique, parce que les caractères de fausseté sont ceux qui contredisent les rapports hypothétiquement nécessaires que doit avoir un document avec le siècle auquel il a été fait, *et les personnes qui en sont les auteurs*, *et le*

Dans un ouvrage, publié en latin à Leyde, en 1641, chez les Elzevirs, intitulé :

« *Portugalia, sive de regis Portugaliæ, regnis et opibus com-* « *mentarius.* » Nous lisons, pag. 191, un passage de l'ouvrage de l'auteur portugais, contraire aux prétentions de Vespuce.

Voici ce passage du commentateur sur l'autorité de l'auteur portugais :

« *Ex Nicolao d'Olivera in America australi, rex Portugaliæ* « *possedit terram Brasiliæ quæ olim provincia Santæ Crucis fuit* « *dicta à Portugallis,* qui primi illam invenerunt atque lustra- « runt, etc. »

Morissot, dans son *orbis Maritimus,* cite le même auteur portugais, et il cite aussi Colomb comme le premier qui a découvert l'Amérique.....

« *Ætas posterior quartam orbis partem ante istas insulas re-* « *perit. Americam quæ vocavit ab Americo Vespucio, qui tamen* « *non primus, sed post Columbum eo navigavit, etc.* »

Néanmoins Morissot ne cite point les deux prétendus voyages de 1501 et 1503.

sujet (1), *parce qu'un seul défaut essentiel, ou qui moralement parlant, n'a pu se glisser dans un document vrai, prouve la fausseté de la pièce dans laquelle il se trouve* (2), parce que *des erreurs capitales contre l'histoire et la chronologie* (comme nous venons de voir dans ce que nous avons rapporté) *opèrent une conviction manifeste de faux* (3), parce que c'est une autre règle de diplomatique, *qu'un seul fait,* qui ne peut certainement s'allier avec telles circonstances, telles personnes auxquelles se rapporte un document, *suffit pour le convaincre de faux* (4), et dans les lettres de Vespuce, en question, nous ne voyons point un *seul fait, mais plusieurs* qui ne peuvent point s'allier, avec certitude indubitable, aux circonstances et aux personnes. Les anciens partisans de ces erreurs pourraient dire que du vivant de Vespuce, à l'époque contemporaine, ils avaient été répandus avec les caractères de vérité; mais outre qu'il se présente des caractères de vérité dans un siècle, *lesquels, dans un autre, sont des preuves évidentes de fausseté* (5), nous voyons encore un

(1) Nouveau traité de diplomatique, tom. VI, pag. 289.
(2) Ibid.
(3) Ouvrage cité.
(4) Ibid, pag. 311.
(5) Nouveau traité de diplomatique, tom. VI.

nombre infini de documens imprimés qui ont eu un caractère d'authenticité, convaincus maintenant de faux. Il nous suffit de citer ceux des dix-sept livres publiés à la fin du xve siècle (à l'époque de Vespuce) par Annius de Viterbe, et ceux de Bivar, publiés sous le nom de Flavius Dexter, impostures documentales fabriquées par *la Higuera*.

Toutefois, les mêmes impostures eurent du crédit pour quelque temps, et des écrivains postérieurs en ont été les dupes.

L'histoire des faussaires de toute espèce de monumens formerait à elle seule une immense collection de volumes, et surtout de ceux des xve et xvie siècles, histoire en laquelle figureraient plusieurs savans, comme leurs victimes.

Un savant Allemand (Schlegel) (1) observe « qu'on peut citer le livre des fables de Reineche « Fuchs, comme un exemple de ce que le monde « était aux xive et xve siècles(2): ce livre, dit-il, fait « voir aussi *comment, parmi les bourgeois et les* « *chevaliers, les peuples et les rois les plus honnê-* « *tes étaient souvent les plus dupes......* »

D'autre part n'avons-nous pas vu des faits bien rapprochés de nous, qui viennent à l'appui de

(1) Hist. de la littérat., tom. I, pag. 401.
(2) Époque de la naissance de Vespuce.

nos observations ? Tout le monde connaît la médaille du prince d'Orange, sur laquelle on lit : *Portus gratiæ exustus et eversus bombardis Anglo-Batavii MD.CXCIII.* Mais si le bombardement du Hâvre est un fait vrai, la ruine du Hâvre est un fait faux.

Ainsi, si la découverte du Nouveau-Monde est un fait vrai, la priorité de la découverte par Vespuce aux dépens de Colomb, de Cabral et de Coelho, est un fait faux. Si donc l'injustice commise contre Colomb, contre Cabral et contre Coelho, n'est plus remédiable, car les erreurs admises et consacrées par le cours des siècles triomphent souvent de la science; cependant *il n'y a point de prescription contre la vérité, ou bien si l'on s'est écarté du vrai, il est toujours temps d'y revenir, puisqu'on peut découvrir avec le temps des fautes, des erreurs et des faussetés qu'on n'aurait pas d'abord aperçues* (1).

Cette injustice est d'autant plus révoltante que, d'après l'opinion d'un savant illustre (de M. d'Humboldt), « *Ce fut un homme obscur qui inventa* « *le nom d'Amérique, et qui le proposa pour* « *l'ouvrage intitulé : Cosmographiæ introductio*

(1) Nouveau traité de diplomatique, par les bénédictins.

« *insuper quatuor Americi Vespucii navigatio-*
« *nes* (1) » (et dont nous avons parlé plus haut),
« et qu'Appien, Vadianus et Camers ont répandu
« depuis par Strasbourg, Fribourg et Vienne, et
« que l'immense célébrité du petit ouvrage d'Ap-
« pien *a propagé le mal* par d'innombrables édi-
« tions en Hollande et ailleurs. » Nous avons non seulement montré plus haut comment on doit caractériser ce premier ouvrage de 1507, publié en Lorraine, où le nom d'Amérique se trouve pour la première fois sous le titre de *Cosmographiæ introductio*, qui a été l'origine de tant d'injustice, d'erreur et de confusion, mais encore les lettres de Vespuce à Soderini et à Laurent de Médicis, publiées à Paris en 1516, et à Milan en 1519, publications qui ont propagé l'erreur et la confusion avant le petit ouvrage d'Appien. Nous croyons

(1) Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique. — Note publiée dans le Bulletin de la Société de géographie, du mois de décembre de l'année dernière. M. d'Humboldt observe que la carte d'Appien (1520), « tout en offrant le mot d'Amérique dans la par-
« tie méridionale, ajoute qu'elle a été découverte en 1497, par
« Colomb (c'est l'année de la prétendue découverte de Vespuce
« ajoutée au nom de Colomb!) tandis que dans le *Cosmographicus*
« *liber Petri Appiani studiose correctus per Gemman Phrysium*
« (*Antuerpiæ* 1529), on lit : *Quarta pars mundi ab Americo Ves-*
« *pucio ejusdem inventore nomen sortitur. Inventa est anno*
« 1497. »

qu'un examen dont le but consiste à réparer une injustice, et à rétablir les faits, sera toujours non seulement digne de la science, mais encore un hommage de plus à la vérité.

CONTINUATION

DES NOTES ADDITIONNELLES (1)

A la lettre de M. le vicomte de Santarem, publiée dans le Bulletin de la Société de Géographie du mois d'octobre 1835, *sur les voyages d'Améric Vespuce*, *de* 1501 *et* 1503, *adressées par l'auteur à la Société de Géographie.* (Bulletin du mois de février 1837.)

—

Lorsqu'un intervalle de plusieurs siècles nous sépare d'un événement qui était douteux à l'épo-

(1) Voir le Bulletin de septembre 1836, où se sont glissées quelques fautes typographiques à corriger ainsi qu'il suit : page 144, ligne 21, lisez *Bouvet* de Cressé au lieu de *Bonnet;* page 145, ligne 24; page 146, ligne 26, et page 147, ligne 1, lisez *Bossy* au lieu de *Bonny;* page 147, ligne 17, lisez Pierre-Martyr *d'Anglures* au lieu *d'Anghiera;* et page 155, note 2, au lieu de *amicitiam o tempora*, lisez *amicitiam tempore*, etc.

que même de sa date, ce n'est qu'avec une extrême difficulté que l'on peut parvenir à le fixer et à l'éclaircir. Tel est le cas où nous sommes pour les navigations problématiques d'Améric Vespuce. La difficulté est augmentée de nos jours par les études immenses auxquelles on est forcé de se livrer à l'égard d'un grand nombre d'ouvrages et de documens qui ont été publiés dès le commencement du XVIe siècle, époque où l'erreur et la confusion ont produit tant de faux jugemens sur la question qui nous occupe; et l'embarras est encore accru par les contradictions manifestes d'un grand nombre d'écrivains, tant sur les faits que sur les dates.

Dans ce labyrinthe, nous avons jugé que notre but n'aurait point été rempli si nous nous étions borné à analyser les relations attribuées à Vespuce, en les confrontant de nouveau avec les navigateurs qui le précédèrent, ou qui firent des découvertes au temps de la publication de ses lettres. Nous nous sommes donc efforcé de soumettre à une discussion nette et précise ce point important d'histoire géographique, soit en nous appuyant d'un grand nombre de témoignages négligés par les critiques qui nous ont dévancé, soit en examinant de nouveau les ouvrages qui avaient

été précédemment allégués. Nous avons enfin abordé cette question d'une manière toute spéciale, et s'il nous est permis de le dire, toute nouvelle.

La nature de nos fonctions publiques nous avait forcé, dès 1826, à interrompre ces investigations; et d'autre part, divers travaux littéraires, la rareté de plusieurs ouvrages, ainsi que le temps indispensable pour les trouver et les étudier, nous ont obligé à morceler notre examen, et à produire ainsi le résultat de nos recherches par fractions détachées et peut-être sans méthode. Aussi ne considérons-nous les notes publiées au Bulletin de la Société de Géographie du mois de septembre dernier, et cette continuation, que comme de simples essais préparatoires pour un travail méthodique ultérieur.

Quelque pénible qu'il nous soit de fatiguer le lecteur par une longue série d'extraits et de citations multipliés, nous nous permettrons de faire observer que ce sont autant de pièces de ce grand procès, discutées contradictoirement avec notre propre opinion, pour éclairer les juges auxquels il appartient de prononcer définitivement. Nous avons montré que la fameuse *Cosmographiæ introductio*, imprimée à Saint-Diez en Lorraine en

1507, avait été la principale source d'erreur, ainsi que les nombreuses collections des lettres de Vespuce, publiées au commencement du XVIe siècle (1). Nous citerons encore une autre publication faite en la même année, et dont le titre trompeur vint ajouter à la confusion : c'est la collection de Montalbodo Francasano, imprimée à Vicence en 1507, ouvrage maintenant très rare, publié sous le titre imposteur de *Paesi nuovamente ritrovati*, *e Nuevo Mondo da Americo Vesputio Fiorentino intitolato.*

Cette collection fut traduite en français, et la traduction en fut imprimée à Paris en 1513 (2), par Philippe Le Noir, avec le titre suivant, qui renchérit encore sur l'original : « *Nouveau Monde, et navigations faites par Améric Vespuce, Florentin, dans les pays et isles auparavant inco-*

(1) Cette publication fut précédée de celle du *Mundus novus*, *magister Johannes Olmar impressit Augustæ Vindelie, anno* 1504 par celle intitulée : *De terrâ Antarcticâ*, *per regem Portugali pridem inventa.* (De la Terre Antarctique nouvellement découverte par le roi de Portugal), *impressum Argentorati, per Matthiam Hupfuff*, 1505; par celle intitulée : *Von den nuwem insulen und landen so ietzt Rürntzlichen erfunde synt durch den Kuning von Portugal.* (Des Nouvelles îles et pays qui viennent d'être découverts par le roi de Portugal, Strasbourg, 1506.)

(2) L'Art de vérifier les dates fixe cette date. (Voyez tome XII, 3e partie, page 110).

gnues, tant en Etiopie et plusieurs régions étranges, translaté de l'ytalien en langue françoyse, par Maturhin de Redouer.

Deux autres éditions de cette traduction furent imprimées à Paris, sans indication de date, par Jehan Janot et par Jean Treperel; nous avons consulté celle-ci à la Bibliothèque du roi, et nous l'avons déjà citée dans les notes insérées au Bulletin du mois de septembre dernier; elle paraît être de 1516, à en juger par la date du privilége; nous en avons trouvé une autre édition dans la belle collection de M. Henri Ternaux (1).

Voici, d'après l'édition originale, l'indication des matières contenues dans cet ouvrage.

1° *Libro de la prima navigatione per l'Oceano a la terra di Nigri de la Bassa Etiopia per commandamento del illustr. signor infante don Hurich fratello de don Dourth Re de Portogallo.*

2° *El libro secundo de la navigatione de Lisbona a Callichut, de lengua portogallese in italiana.* Nous observerons que dans ce livre se trouve la

(1) L'édition que possède M. Ternaux fut publiée à Paris, par Gaillot-du-Pré. L'exemplaire de la Bibliothèque du roi provient de la bibliothèque de Falconet. Sur ces collections, voyez Brunet, catalogue de la Vallière; Meusel, Biblioth. hist., tom. III, pag. 265; Memoir of Sébastian Cabot, 1831, page 241.

relation du voyage de Pierre Alvarès Cabral, et *de la découverte qu'il fit de la terre de Santa-Cruz* (le Brésil).

3° *El libro terzo de la navigatione de Lisbona a Callichut de lengua portogallese in italiana*. A la fin de ce livre nous lisons : *E incomensa la navigatione del Re de Castiglia delle isole e paesi nuovamente ritrovati*. Ce livre commence par la relation de l'expédition de Colomb. « *Cristophoro Colombo, Genovese, homo de alta e procera statura, rosso, de grande ingegno e fassa larga.* »

Ce n'est qu'après ces voyages et ces relations, qu'on voit, dans le livre V de cette collection, ce qui suit : « *Il Nuovo Mondo da lengua spagnuola interpretato in idioma romano, libro quinto. Alberico Vesputio, à Lorenzo Petri dei Medici, salutem.* » C'est la lettre adressée à Laurent-Pierre de Médicis.

Toutefois, dans le même livre on trouve la lettre du messager de la république de Venise qui résidait à Lisbonne (1), celle de l'ambassadeur de la même république Pascoaligo (2), et d'autres lettres et relations qui, loin d'être favorables aux préten-

(1) Citée page 134 du Bulletin de septembre 1836.

(2) *Ibid.*

tions de Vespuce, augmentent encore les doutes et l'incertitude sur la réalité de ses voyages. Une de ces lettres, qui paraît être des négocians italiens établis en Portugal, et adressée à leurs correspondans de Florence et de Venise, est de 1502, et postérieure au mois de mars ; ils y font un rapport long et détaillé des voyages de Cabral à Calicut, des productions de l'Inde et de l'Afrique occidentale ; ils parlent des concessions particulières accordées par le roi, moyennant un droit de 37 par 100; ils y font de l'érudition, ils parlent de Salomon et de la reine de Saba, à propos de Sophala ; ils citent Pline, à propos de la Taprobane : on reconnaît l'influence de l'érudition biblique et de la lecture des classiques anciens sur l'esprit qui donna l'impulsion aux découvertes; mais on n'y trouve pas un mot de Vespuce, ni de son prétendu voyage de l'année précédente. Une autre lettre est datée de Lisbonne, le 16 septembre de la même année 1502; elle est écrite par *Francesco de Santa-Cremone* à Pascoaligo, ambassadeur de Venise qui se trouvait alors en Espagne : dans cette lettre, nous remarquons de minutieux détails sur les voyages en cours d'exécution et même sur les vaisseaux en construction dans les ports du Portugal pour des expéditions de cette nature ;

et malgré la date de septembre 1502, il n'y est point question de Vespuce.

La différence frappante qui existe, comme nous venons de le prouver, entre le contenu réel de la collection dont nous parlons, et l'annonce trompeuse du titre, suffit pour montrer comment de telles publications répandaient les erreurs les plus graves, à une époque où l'enthousiasme pour les voyages et les découvertes fascinait presque tous les esprits en Europe, et faisait accueillir avec une crédule avidité les pompeuses annonces d'un titre mensonger.

Camus (1) n'a pas connu cette collection, car il avoue que ce qu'il en dit est extrait de Tiraboschi (2). Camus, n'ayant pu l'examiner, a cru qu'elle ne contenait en majeure partie que les relations de Vespuce ; tandis qu'il en est tout autrement, comme on vient de le voir.

Le même écrivain cite un cahier de six feuillets qui a pour titre : *Albericus Vespucius Laurentio Petri Francisci de Medicis salutem plurimam dicit;* au-dessous on voit le nom de Jehan Lambert, imprimeur, qui exerça son art à Paris, de 1493 à

(1) Mémoires sur les grands voyages.

(2) Tiraboschi, tome VII, part. 1, p. 213.

1514; le cahier contient le récit du voyage de 1501, en latin (Maittaire et Panser assurent que ce petit cahier est extrêmement rare). Camus observe encore *que quelques personnes en fixent l'impression à l'année* 1501.

Nous avons examiné ce cahier à la Bibliothèque du roi, et non seulement nous ne pouvons lui attribuer une telle date, mais encore il nous semble que ni Camus, ni ceux qui ont cru qu'il avait été imprimé en 1501, n'ont réfléchi à l'impossibilité de concilier cette date avec celle du prétendu voyage; comment, en effet, aurait-on pu imprimer à Paris, en 1501, la relation d'un voyage que Vespuce dit avoir effectué en partant de Lisbonne, au mois de mai de cette même année, et qui aurait duré au moins seize mois, d'après une de ses lettres, et peut-être vingt, suivant une autre (1) : que par conséquent la relation dont il s'agit ne pouvait avoir été ni imprimée, ni même écrite à la date du 4 septembre de la même année? On sent combien cela implique la plus évidente contradiction.

Quoi qu'il en soit, malgré la publication de la célèbre collection de Francasano en 1507, de la

(1) Coll. de Francasano et d'autres.

Cosmographiæ introductio, imprimée en Lorraine en la même année, et des autres écrits antérieurs aux lettres de Vespuce que nous avons cités plus haut; les écrivains auxquels on doit la belle édition de Ptolémée, publiée à Rome en l'année suivante 1508, Marco Beneventano et Cota (1), non seulement gardent le plus profond silence sur Vespuce et ses prétendus voyages, mais ils remarquent au contraire que le Nouveau-Continent fut découvert par Colomb et par les Portugais. Tout ce qui y est rapporté, notamment la dissertation de Beneventano, ainsi que les chapitres III et XIV, sont en faveur des navigateurs portugais, comme nous le montrerons ailleurs. Nous y lisons, cap. III : « *De Tellure quam tùm Columbus tùm Lusitani observaverunt, quam terram Santæ-Crucis appellant*, etc. » Nous signalerons ici les notions précieuses que nous avons trouvées dans cet ouvrage, lequel ayant été publié du vivant de Vespuce, et après les collections déjà citées, ajoute aux preuves qui peuvent être invoquées contre les prétentions de ce navigateur, et contre l'autorité des documens publiés en sa faveur.

(1) Nous avons examiné cette belle édition à la Bibliothèque du roi.

Nous venions d'achever l'examen de cette édition, quand est parvenu à notre connaissance le savant ouvrage de M. de Humboldt (1); et nous nous empressons de produire ici les observations de cet illustre savant dont l'autorité en la matière est si justement puissante et décisive.

M. de Humboldt dit : « J'ai trouvé dans la belle édition de la géographie de Ptolémée, faite à Rome en 1508, l'*indice des navigations portugaises le long des côtes orientales de l'Amérique du sud, qui avaient été poussées jusqu'à* 50° *de latitude australe.* Il y est dit en même temps que l'on n'a pas encore atteint l'extrémité du continent. Cette édition, imprimée par Evangelista Tossinus, et rédigée par Marc de Bénévent et Jean Cotta de Vérone, renferme une mappe-monde de Ruysch (*Nova et universalior orbis cogniti tabula*, *à Johanne Ruysch*, *Germano*, *elaborata*), dans laquelle l'Amérique méridionale est représentée comme une île d'une étendue immense, sous le nom de *Terra Sanctæ-Crucis* (2), *sive Mundus*

(1) Examen critique de l'Histoire de la géographie du Nouveau Continent. Paris, 1837, tome II, pages 5 et 9.

(2) Nous prions nos lecteurs de faire bien attention à cette dénomination employée après la fameuse édition lorraine de la *Cosmographiæ introductio*.

Novus. On y voit le cap *Sanctæ-Crucis ;* c'est la position du cap Saint-Augustin, et la côte qui s'ensuit au sud. On y remarque la note suivante : *Nautæ lusitani partem hanc terræ hujus observârunt et usquè ad elevationem poli antarctici* 50 *graduum pervenerunt, nondùm tamen ad ejus finem austrinum.*

« Cette même édition romaine de 1508 offre une dissertation qui porte le titre: *Nova orbis descriptio, ac nova Oceani navigatio quâ Lisbonâ ad Indicum pervenitur pelagus ; à Marco Beneventano monacho Cælestino edita.*

« Le chapitre XIV porte : *Terra Sanctæ-Crucis decrescit usque ad latitudinem* 37° *aust. quamque ad Archiploi usque ad* 50° *austr. navigarint, ut ferunt ; quam reliquam portionem descriptam non reperi, etc.* »

Le savant auteur ajoute que la découverte du Brésil faite par Cabral (de 10° à 16° 1/2 de latitude australe) avait tellement frappé les esprits, que depuis cette époque la cour de Lisbonne porta même ses vues sur un passage vers l'ouest. « Il me paraît par conséquent assez probable, poursuit l'illustre écrivain, qu'il y ait eu, de 1500 à 1508, une suite de tentatives portugaises au sud de Porto-Seguro, dans la *Terra Sanctæ-Crucis*, et que

de vagues notions de ces tentatives aient servi de base à une multitude de cartes marines que l'on fabriquait dans les ports les plus fréquentés. »

Nous ajouterons ici une chronologie des voyages faits par les Portugais à la *Terra Sanctæ-Crucis* (le Brésil), depuis la découverte par Cabral jusqu'en 1506, pour montrer que les éditeurs du Ptolémée de 1508 étaient informés sans doute de la vérité, et que, connaissant avec exactitude les événemens principaux, c'est-à-dire les résultats de ces expéditions portugaises, ils gardèrent, probablement à dessein, *un profond silence sur les prétendus voyages et découvertes de Vespuce en* 1501 *et* 1503.

Ces indications chronologiques serviront aussi à constater l'existence d'une suite de tentatives portugaises, comme la sagacité de M. de Humboldt l'a supposé.

1501. — Une expédition commandée par Gonçalo Coelho, partit de Lisbonne pour explorer la côte de la *Terra de Sancta-Cruz*. Galvao, auteur contemporain, dit que cette expédition ayant reconnu la terre du Brésil vers les 5° de latitude, longea la côte jusqu'à 32° de latitude australe (1).

(1) Voyez les écrivains portugais, et notamment Corografia Brasilica.

1503.—Après le retour de l'expédition que nous venons de mentionner, il en fut envoyé de Portugal une autre, composée de six vaisseaux, et commandée par Christovao Jacques, qui explora et reconnut la côte jusqu'au *cap das Virgens*, à l'entrée du détroit de Magellan (1). Ce Cristovao Jacques est celui qui découvrit les *Bahia de todos os Sanctos* (2).

1503, 10 juin. — Seconde expédition de Gonçalo Coelho. Goes dit que le roi Emmanuel envoya ce capitaine reconnaître la terre de *Sancta-Cruz*, et qu'il partit de Lisbonne le 10 juin, avec six vaisseaux (3). Osorio, aussi contemporain, dit : « *Classem Gundisalvo Coelio commisit, qui regionem à Caprale exploratam, quam Brasiliam vocant, perlustraret.*

1503. —Dans cette même année, le célèbre capitaine Alphonse d'Albuquerque, en allant avec une flotte de Lisbonne vers l'Inde, reconnut le Brésil et y relâcha (4).

1505. — La flotte commandée par D. François d'Almeida, qui partit de Lisbonne pour l'Inde, le

(1) Voyez Corografia Brasilica.

(2) Voyez Goes Chron., et Corograf. Brasil.

(3) Voyez Goes, Chron., et Corograf. Brasil.

(4) Voyez Ramusio et Corograf. Brasil.

25 mars, avec vingt vaisseaux, longea et reconnut la côte de *la terre de Sancta-Cruz* (le Brésil)(1).

1506. — Tristam da Cunha, ayant le commandement d'une flotte de onze vaisseaux, destinée pour l'Inde, partit de Lisbonne le 6 mars, alla reconnaître le Brésil, et longea une partie de la côte (2).

Le rapprochement des dates de ces expéditions et de leur but, avec le texte de la dissertation de Beneventano dans l'édition de Ptolémée de 1508, et avec l'histoire contemporaine, montre : 1° que les éditeurs étaient très bien informés de cette série d'expéditions *entièrement portugaises;* 2° que les relations intimement suivies entre le Portugal et le Saint-Siége facilitaient la communication successive et immédiate des notions les plus exactes sur les découvertes auxquelles la cour de Rome prenait un grand intérêt; 3° que la série des expéditions dont nous venons de faire le relevé, suffirait pour démontrer la fausseté des relations de Vespuce : car il paraît évident que, si Vespuce eût découvert la côte du Brésil dans ses deux prétendus voyages de 1501 et de 1503, il eût été inu-

(1) Voyez Corograf. Brasil., tome I, page 44, et les auteurs contemporains.

(2) Castanheda, liv. II, cap. 32, et Corograf. Brasil.

tile de faire expédier à la même époque, et postérieurement, des expéditions toutes portugaises, pour faire la même exploration et découvrir ce qui était découvert, pour vérifier ce qui était déjà vérifié.

La lettre de Pierre Vaz Caminha, employé dans la flotte de Cabral, adressée au roi Emmanuel, du Nouveau-Continent le 1er mai 1500, n'e t pas d'une moindre importance dans la question qui nous occupe. Cette lettre précieuse, dont les détails sont assez curieux, se conserve en original aux archives royales de Lisbonne, et a été publiée par M. Ayres de Cazal dans sa *Corografia Brasilica* (1). L'examen comparatif de cette lettre, et des relations de Galvao, que nous allons citer, avec les lettres attribuées à Vespuce, suffiraient, selon nous, pour montrer comment on doit caractériser les rapports de ce dernier. Cette lettre démontre aussi combien la conjecture du chevalier Napione (2) est dénuée de fondement, car on y voit les noms de tous ceux qui accompagnèrent Cabral dans cette expédition, *excepté celui de Vespuce.*

(1) Corograf. Brasil., tome I, page 12.

(2) Esame critico del primo Viaggio del Vespuci, page 17.

Nous avons comparé cette lettre avec la relation du voyage de Cabral, écrite par un pilote portugais, et insérée dans la collection de Ramusio d'après celle de Madrignano.

Dans la relation des voyages de Louis de Barthema de Bologne, nous remarquons qu'il a été employé dans les voyages, et au service du roi Emmanuel; qu'il retourna de l'Inde en Portugal à bord du vaisseau du Florentin Bartholomé Marchioni, dont parlent Barros, Goes et le messager de Venise, et qu'il arriva à Lisbonne en 1507; mais il n'y est jamais question de Vespuce, ni de ses découvertes.

Nous ferons remarquer encore le silence de Castanheda (1), auteur contemporain, qui, tout en parlant de la découverte de Cabral et notamment des compagnons de cet amiral, *ne dit pas un mot de Vespuce* (2). Le même silence est observé par *Barreiros*, également contemporain, lequel ne parle que de Colomb dans son traité *de Ophira Regione*, qu'on a publié à Coïmbre en 1560, et qu'on trouve dans le *Novus-Orbis*, publié à Rot-

(1) Historia da conquista das Indias pelos Portuguezes.

(2) Voyez les curieuses réflexions de Napione. *Esame critico*, page 84.

terdam en 1616. *Galvao*, auteur de l'ouvrage *Descobrimentos antigos e modernos*, etc., contemporain et témoin des expéditions dont il s'agit, *ne dit pas un mot de Vespuce.*

Il en est de même du plus ancien historien du Brésil, *Pierre de Magalhaes Gandavo*. Cet écrivain, dans son *Histoire de la province de Santa-Cruz*, imprimée à Lisbonne pour la première fois en 1576, et qui a mérité les éloges du grand poète *Camoëns* (car l'auteur avait puisé aux sources authentiques), *proclame Cabral* comme celui qui a découvert le Brésil, et nous n'avons vu dans cet ouvrage pas un seul mot sur Améric Vespuce, et sur ses prétendus voyages de 1501 et de 1503. Magalhaes aurait-il ignoré l'existence des ouvrages publiés en Lorraine, à Vienne, à Venise, à Paris et ailleurs ? Nous ne pouvons le croire.

L'auteur de la *Corografia Brasilica* observe très bien, en se plaignant de la fausseté des relations de Vespuce, que leur identité avec celles de Galvao prouve la fausseté de celles-là.

Nous signalerons encore le silence du père Joseph Teixeira, dans son ouvrage publié en 1582 sous ce titre : *de Portugaliæ ortu regni, initiis*, etc. L'auteur, tout en offrant un résumé des événemens remarquables du règne du roi Emmanuel,

et de l'époque des prétendues découvertes de Vespuce, ne dit pas un mot du navigateur florentin. Cet auteur, dont il existe un grand nombre d'ouvrages, presque tous imprimés à Paris vers la fin du XVIe siècle, aurait-il pu ignorer les prétentions de Vespuce, et jusqu'à l'existence des ouvrages où il était question de ses voyages faits d'après les ordres du roi Emmanuel ?

Ainsi, dans les historiens portugais du XVIe siècle, on ne voit jamais cité le nom de Vespuce. Napione (1) dit avec raison qu'il paraît incroyable qu'on n'ait point connu à Rome les lettres de Vespuce ; et il avoue que s'il n'en est pas fait mention dans l'*Itinerarium Portugalensium*, publié en 1508 (2), non plus que dans *Albertino* (3), *Giraldini* (4) et d'autres auteurs contemporains (5), ce

(1) Esame critico, page 38.

(2) C'est une erreur de Napione, ainsi que nous nous en sommes assurés en vérifiant ce recueil, qui manque à la Bibliothèque du Roi, mais dont M. Jomard a eu l'obligeance de nous communiquer un exemplaire, et qui existe, au surplus, à la Bibliothèque de l'Institut.

(3) En 1510.

(4) Voyez son Itinéraire de 1516, et Zeno, Diss. Vosianne, tome II, Diss. 14.

(5) Voyez Napione (*Esame critico*) sur le Portulan, imprimé à Venise, en 1528, lequel, tout en parlant de Colomb, ne dit pas un mot de Vespuce.

silence doit faire croire que ces écrivains *ne les considéraient point comme authentiques.*

Napione avoue encore qu'un grand nombre d'auteurs italiens n'ont pas attribué à Vespuce les découvertes en question. Il observe qu'on ne trouve point de savant toscan qui ait soutenu que Vespuce eût découvert, avant Colomb, la Terre-Ferme, et qu'on ne trouve non plus aucun ancien historien florentin qui ait soutenu cette assertion; il reconnaît que *Guicciardini*, *Segni* et autres qui ont parlé de l'événement, n'ont point attribué la découverte à Vespuce.

Nous nous permettons d'ajouter que l'opinion de *Guicciardini* est d'une grande importance dans la discussion qui nous occupe; car il était Florentin, contemporain de Vespuce, et il avait été ambassadeur en Espagne près de Ferdinand-le-Catholique; de plus, il était lié avec la famille de Médicis, car il fut appelé à Rome par Léon X; il se rendit utile à Alexandre de Médicis, et après la mort de ce prince, il contribua puissamment à l'élection de Côme de Médicis.

Or, est-il admissible qu'au milieu d'un tel concours de circonstances, le célèbre historien ait pu ignorer les prétentions de Vespuce, et l'existence de ses lettres à Laurent-Pierre de Médicis? Et peut-

on croire qu'il eût proclamé Colomb, si les rapports de son compatriote lui eussent paru dignes de foi? La manière dont il parle de Colomb et des découvertes des Portugais et des Espagnols, décèle, selon nous, son hésitation sur les prétentions de Vespuce : car il dit que Colomb a découvert, le premier, le Nouveau-Continent; que Vespuce y a été (1), mais il ajoute *dopo lui*, après Colomb, et il dit immédiatement que plusieurs autres y sont allés aussi, et qu'ils ont découvert « *altre Isole et grandissimi paesi di Terra-Ferma*. Or, si les navigateurs qui ont effectué avant 1504, et après Vespuce, de grandes découvertes dans la Terre-Ferme, ne faisaient point partie des expéditions de Vespuce, il s'ensuit clairement que l'historien a voulu dire que la Terre-Ferme ne fut point découverte par lui, opinion qui nous paraît plus clairement exprimée encore, quand il dit immédiatement après : « *Degni ei Portoghesi e gli Spagnuoli è principuamente Colombo inventore di questa più maravigliosa e periculosa navigazione*, etc.

Bernard Segni, historien italien, né à Florence vers la fin du XVe siècle, était comme Guicciar-

(1) C'est probablement du voyage avec Ojeda qu'il veut parler ici.

dini compatriote et contemporain de Vespuce, et de ses prétendues découvertes; il dirigea une maison de commerce et devait être au courant des découvertes qui offraient des régions aussi vastes aux expéditions aventureuses; il rendit des services à la maison de Médicis, et le duc Côme de Médicis le chargea d'une mission diplomatique auprès de Ferdinand, roi des Romains (souverain qui a entretenu des rapports intimes avec la cour de Portugal) (1). Segni fut ensuite nommé chef de l'Académie de la *Crusca*, et mourut à Florence en 1558. Comment donc cet écrivain contemporain et compatriote de Vespuce, ayant dirigé une maison de commerce et visité l'Allemagne où les lettres de Vespuce étaient déjà connues, aurait-il ignoré les prétentions de celui-ci à la priorité de la découverte du Nouveau-Continent?

Ramusio lui-même, tout en insérant dans sa collection les prétendus voyages de Vespuce, dit dans son avant-propos sur le voyage du Portugais *François Alvarès en Ethiopie*, que son récit ne devait être *de moindre estime que ceux desquels nous avons été jouissans par le moyen de la découverte de Colomb.*

(1) Voyez mon ouvrage du Corps diplomatique, section XXIV.

Hakluyt, dans son épître dédicatoire à sir Robert Cecil, proclame Colomb comme le premier navigateur qui ait découvert le Nouveau-Monde en 1492, malgré ce qu'il rapporte de Madoc, et malgré les prétentions de Vespuce.

Au surplus, l'ancien monument qu'on voit encore à Saint-Paul, au Brésil, nous offre, à cet égard, une preuve importante de plus. A l'entrée de la barre de *Cananea*, du côté du continent, sur un amas de pierres, se trouve un piédestal en marbre d'Europe, ayant quatre palmes de haut et deux de large sur une d'équarrissage; les armes du Portugal y sont gravées, mais sans les tours; et selon l'auteur de la *Corografia Brasilica* (1), on y voit fort bien le millésime de 1503, qui prouverait jusqu'à l'évidence, suivant lui, que la flotte envoyée cette année-là pour reconnaître *la Terra de Sancta-Cruz*, ne rétrograda point à 18° de latitude australe, comme le prétend Vespuce, parce qu'elle devrait nécessairement porter des bornes semblables aux armes du Portugal, et à la même date, pour constater la prise de possession, suivant l'usage (2).

(1) Ayres do Cazal, Corograf. Brasil., publiée en 1817, t. II, page 228.

(2) Cet usage est constaté par un grand nombre d'écrivains des xve et xvie siècles.

Le même auteur (1) analysant avec une judicieuse critique les navigations de Vespuce, observe que sa première lettre, aussi bien que le sommaire qu'on lui attribue, sur le prétendu voyage de 1501, n'offrent que des incohérences, des contradictions et des erreurs intolérables, en même temps qu'on y garde un silence complet sur des choses essentielles qui jamais ne sont oubliées par un navigateur, *ce qui porte à croire que Vespuce ne serait jamais allé au Brésil*. La relation contenue dans la seconde lettre sur l'expédition de 1503, est, ajoute l'auteur brésilien, diamétralement opposée à tout ce qu'en rapportent les écrivains contemporains ; ce n'est qu'un tissu de faussetés les plus évidentes, indiquant d'une manière inexacte la destination de la flotte, altérant les événemens, inventant des fables absurdes, en cachant à dessein la vérité. Il paraît d'ailleurs peu croyable, observe le même géographe, que le roi de Portugal ait fait appeler un étranger pour commander ses flottes, lorsque déjà plusieurs expéditions avaient été dirigées par des pilotes portugais, savoir : celles de Vasco de Gama, de Cabral, celle de la terre de *Labrador*, et celle de Gaspar de Lémos, etc.

(1) Ayres do Cazal, Corograf. Brasil., loc. cit.

« Les pratiques du pilotage (dit M. de Humboldt) (1), suivies dans les grandes expéditions de Colomb, de Gama et de Magellan, qui nous paraissent si incertaines, auraient fait l'admiration, je ne dirai pas des marins phéniciens, carthaginois ou grecs, mais encore des habiles navigateurs catalans, basques, dieppois et vénitiens des XIIIe et XIVe siècles. »

Las Casas avait en sa possession, en 1502 (*cette date est très importante*), des lettres de Colomb sur les indices *des terres occidentales*, *recueillies par des pilotes portugais* (2).

Ces faits et plusieurs autres qu'il serait trop long de consigner ici, montrent ce qu'on doit penser des plaintes de Vespuce contre l'ignorance des pilotes et des marins portugais, lorsque, dans la relation de son prétendu voyage de 1501, faisant part de ses connaissances cosmographiques, il conte ce qui suit : « Il est ici à noter que ce lieu est loin du cap Vert environ sept cents lieues encore, que j'estimais avoir navigué plus de huit cents, pour cause de la tempête et de la diversité

(1) Examen critique sur l'Histoire de la géographie du Nouveau-Continent, tome I, page 9.

(2) Examen critique sur l'histoire de la géographie du Nouveau-Continent, tome I, page 21.

et injure du temps qui nous fut tout contraire, *et aussi par l'ignorance du pilote, qui sont cas éloignant toujours les voyages*(1), de sorte que nous étions arrivés en tel lieu, que si je n'eusse eu la connaissance de la cosmographie, c'était fait de nous, pour autant que nous n'avions pilote qui sût dire, voir à cinquante lieues près, en quel lieu nous étions; là nous allions errant maintenant d'un côté, tantôt d'autre, sans savoir où nous tendions, ne fut que je pourvus soudain à mon salut et conservation de mes compagnons par le moyen de mon astrolabe, et avec un cadran et autres instrumens d'astrologie, ce qui me causa un grand honneur de la part de toute la compagnie, de sorte qu'ils me tinrent *et réputèrent du rang et nombre des savans*, et gens de bien, parce que je leur enseignais la route pour véritablement bien naviguer, et fis tant en somme, qu'ils confessèrent tous que les pilotes ordinaires, ignorant de la cosmographie à comparaison de moi, n'eussent su que faire en ce passage. »

N'est-il pas évident que si les choses arrivèrent

(1) Je me sers de la traduction de Jean Temporal, qui serait ici en quelque sorte inintelligible, si l'on ne se reportait au texte italien de Ramusio, où on lit : *Le quai tutte cose allungano il viaggio*. Du reste, cette traduction est conforme au texte de Ramusio.

de la sorte, la faute en était à lui qui, malgré *sa science cosmographique* et son influence dans l'expédition, souffrait que l'ignorance d'un pilote allongeât le voyage, en naviguant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ? Et pourquoi n'a-t-il fait usage de son astrolabe et de ses connaissances qu'à la dernière extrémité ? Est-il présumable, d'après les faits rapportés plus haut, que les pilotes ne *savaient voir, à cinquante lieues près, en quel lieu ils se trouvaient?* Est-il présumable que les élèves de la belle école de Sagres, que ceux qui avaient déjà fait tant de voyages océaniques fussent d'une telle ignorance ?

La précieuse collection de Portulans, Portugais, du commencement du XVIe siècle, qui se trouve à la Bibliothèque du Roi, à Paris, prouve l'injustice du navigateur florentin, à l'égard des pilotes et marins portugais qu'il a voulu flétrir pour exalter d'une manière pédantesque ses connaissances nautiques. Ce beau manuscrit, dont nous donnons pour la première fois peut-être la connaissance au public, renferme une série d'observations, dont quelques unes remontent à l'année 1500 (1). On y trouve, entre autres documens, 1° des tables

(1) Voyez la Notice que j'ai donnée dans le supplément, cod. 7, 168-33.

pour les observations astronomiques ; 2° la division et l'explication des tables avec la manière de s'en servir ; 3° la règle de calcul pour réduire les lieues en degrés ; la manière de calculer la latitude et la longitude, et de reconnaître la variation de la boussole ; 4° un traité de l'aiguille aimantée *(agulha de marear)*; 5° la règle pour trouver l'étoile polaire au moyen de l'aiguille ; une règle semblable pour la croix du sud, etc.

Les pilotes auteurs de ces Portulans furent, entre autres, André Pires, Pero Martins et Guanchimo. Ils parlent des connaissances des anciens géomètres sur le globe. Il est donc à présumer qu'ils s'en rapportèrent à *Posidonius de Rhodes*, suivi par *Ptolémée*, et à *Erathosthène*, suivi par *Strabon*. Quoi qu'il en soit, ils établissent la théorie suivie par Bartholomé Dias; ils la recommandent comme étant la plus exacte (1).

(1) Dans ces travaux cosmographiques des pilotes portugais, il n'est plus question d'astrologie judiciaire. On voit que l'ouvrage du *Tractatus sphera d'Andalonis Nigro*, et surtout son introduction *ad judicia astrologica*, n'a pas eu la moindre influence sur ces auteurs, non plus que les écrits du célèbre Thomas de Pisan. Nous ne trouvons pas dans ces travaux les égaremens des astronomes du moyen âge dans leurs visions astrologiques. Il paraît plutôt que les ouvrages du célèbre Pic de la Mirandole, contre l'astrologie judiciaire, avaient déjà produit une grande influence sur les cosmographes portugais.

Ces particularités suffisent pour démontrer l'injustice des reproches d'ignorance dirigés par Vespuce contre les pilotes portugais, car il est facile de reconnaître, 1° que ces pilotes, à l'époque de Vespuce, avaient des connaissances cosmographiques très étendues pour leur temps, et qu'ils faisaient usage des éphémérides astronomiques de Regiomontanus, comme on peut s'en assurer en comparant ce que disent Barros et Amoretti dans l'introduction au traité de navigation de Pigafetta; 2° que leurs observations étaient appuyées sur d'autres plus anciennes, et également portugaises, comme, par exemple, sur celles de Bartholomé Dias, en 1486, quand il découvrit le *Cabo Tormentoso*, appelé depuis cap de Bonne-Espérance (1).

Ni dans cette collection de Portulans, ni dans les observations de deux autres pilotes portugais, (*Emmanuel Alvares* et *Ayres Fernandez*), qui sont aussi du XVIe siècle (1525-1550), et qu'on voit à la Bibliothèque du Roi (2), il n'est aucunement question des observations de Vespuce : or, si Vespuce, par le moyen de ses connaissances cosmographiques, eût sauvé, comme il dit, l'ex-

(1) Le manuscrit pourrait fournir des détails plus étendus, mais qui nous détourneraient de notre objet.

(2) MMs., n° 8, 172-3, Fonds Colbert.

pédition de 1501, et eût été pour cela regardé par les marins portugais comme un savant du premier ordre, est-il présumable que les auteurs de ces Portulans, qui les rédigèrent en majeure partie, du vivant même de Vespuce, eussent oublié les observations faites par un si grand cosmographe ; observations d'autant plus importantes que, selon lui, elles auraient sauvé une flotte. L'étude des géographes et historiens de l'antiquité grecque et romaine était alors (xve et xvie siècles) cultivée avec un grand enthousiasme chez les Portugais, à raison du progrès successif des découvertes et des connaissances géographiques parmi eux, à la suite de la domination arabe qui avait répandu partout les ouvrages des anciens et le goût de la géographie. M. Dacier, dans le rapport fait au nom de l'Institut, a fait ressortir la grande utilité qu'il y aurait à faire graver les premières cartes portugaises et italiennes des xiiie et xive siècles (1), afin de reconnaître la part d'influence que les connaissances géographiques des Arabes ont eue sur les découvertes européennes en Afrique. Quant à nous, l'étude comparative des cartes et relations portugaises, et des ouvrages antérieurs

(1) Rapport au nom de l'Institut, page 190.

au XVe siècle, nous a fourni la preuve évidente de l'influence que la lecture des géographes anciens et des voyageurs des XIIIe et XIVe siècles a eue sur les navigations océaniques des Portugais et sur leurs découvertes lointaines.

Le célèbre prince don Pedro, duc de Coimbre, fils du roi Jean Ier, qui avait visité l'Orient et reçu des marques d'estime du sultan de Babylone et d'Amurat II ; qui avait fait une étude profonde des classiques grecs et latins, et entretenait des relations intimes avec Ange Politien et avec d'autres savans, rapporta à Lisbonne un exemplaire des voyages de Marco-Paulo dont on lui avait fait hommage à Venise. D'autre part, son illustre frère, l'infant don Henri, donnait la plus étonnante impulsion aux voyages et aux études cosmographiques, et cela bien avant l'époque de Vespuce. Les pilotes puisèrent indubitablement à l'école de navigation de Sagres, des connaissances qui nous étonnent encore. Ces faits permettent d'avancer que les récriminations de Vespuce ne sont qu'injustes, et les faits qu'il rapporte inexacts.

Nous continuerons à grouper autour de notre opinion celles de plusieurs autres écrivains que nous n'avons point cités encore. L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Novus orbis seu India occiden-*

talis, etc., publié en 1621, proclame Colomb comme ayant le premier découvert le Nouveau-Continent, et ne dit pas un mot de Vespuce; il se plaint au contraire de l'injustice qu'on avait déjà commise à son égard, dit-il, en parlant de cette terre nouvelle: « *Detecta fuit primùm à Christophoro Columbo genuensi, anno*, etc..., *ut et omnes aliæ insulæ, ac provinciarum regiones hujus novi orbis, licet quidam hanc laudem ipsi Columbo in vanum summâ injuriâ et invidiâ detrahant*, etc. »

Le père Séraphin de Freitas, écrivain portugais du commencement du même siècle, dans son ouvrage intitulé: *De justo imperio Lusitanorum asiatico*, imprimé à Valladolid en 1625, n'accorde pas un mot à Vespuce, tout en disant de Colomb: *Christophorus Columbus Occidentales Indias detexit*. Si nous ouvrons encore les livres de plusieurs écrivains du XVIIIe siècle que nous avions négligés jusqu'ici, nous y trouverons les mêmes opinions contraires au navigateur florentin. Stuvenio, *De vero novi orbis inventore dissertatio historico-critica*, publiée à Francfort en 1714, n'est point du tout favorable aux prétentions de Vespuce.

Prévost n'a point inséré les relations de Vespuce dans sa collection, *parce qu'il n'a pas jugé qu'elles méritassent assez de confiance*. Nous lisons dans

l'*Histoire générale des voyages* (1) ce qui suit : « Les relations d'Améric Vespuce contiennent le récit de deux voyages qu'il fit sur la même côte (du Brésil) au nom d'Emmanuel, roi de Portugal ; *mais les dates en sont fausses*, *et c'est en quoi consiste l'imposture ;* car il est prouvé par tous les témoignages contemporains, que, dans les temps qu'il nomme, il était employé à d'autres expéditions. »

Les savans journalistes de Trévoux réfutèrent vigoureusement, dès son apparition, l'ouvrage où Bandini s'était efforcé de défendre Vespuce (2). Les extraits que nous allons produire montreront comment cette apologie fut reçue par les critiques ; ils s'expriment ainsi :

Ojeda partit en 1499 avec Améric Vespuce. Cela a été prouvé juridiquement par la déposition, avec serment, d'Ojeda et d'André de Moralès, un de ses pilotes, lorsque D. Diego Colomb, fils et successeur de Christophe, intenta procès à Vespuce (3), lequel, pour donner son nom au Nouveau-Monde, s'était avisé de publier qu'il avait découvert le Continent en 1497, antidatant son

(1) Tome XIV, liv. VI, chap. 9.

(2) Mémoires de Trévoux, septembre 1746, art. XCIII.

(3) Les Rédacteurs n'ont pas bien connu cette affaire sur le

premier voyage de deux ans, ou plutôt, faisant deux d'un seul, avec des circonstances qu'Ojeda et Moralès déclarèrent fausses. Le Conseil royal des Indes prononça ensuite son arrêt définitif, qui constate la fourberie de Vespuce. Cela étant ainsi, et les preuves juridiques en étant conservées dans les Archives du Conseil des Indes, quel fonds peut-on faire sur les relations qu'on nous donne des deux premiers voyages de ce navigateur, et quel soupçon ne doit-il point se répandre *sur ses autres écrits*, suivant cet axiome de Phèdre :

> Quicumque turpi fraude semel innotuit
> Etiam cùm verum dicit amittet fidem.

« Antoine d'Herrera, grand historien des Indes, et qui a travaillé sur les pièces qui se gardent dans les Archives du Conseil, nous apprend encore qu'Ojeda fit, en 1502, un second voyage en Amé-

procès intenté par le Conseil contre les héritiers de Christophe Colomb. Voyez Navarrette, Coll. de los Viages, tome III, pages 5 et 539. Ce procès fut intenté par le fisc à D. Diégo Colomb, fils de l'amiral. Nous ne connaissons ces documens que depuis peu, par les extraits de Munos et de Navarrette, tome III, pages 559, 560, 595. Ainsi, il y a eu erreur de la part des Redacteurs des Mémoires de Trévoux. Néanmoins, nous avons cru devoir transcrire cette partie de l'article, comme une preuve de plus de ce que nous avons dit ailleurs.

rique avec Vespuce. Voilà donc *l'alibi* bien prononcé contre ce qui est dit dans la dernière pièce du recueil de l'abbé Bandini, et dont l'auteur prétend que Vespuce partit en 1501 de Lisbonne (1) pour le Brésil, d'où il ne fut de retour qu'au mois de septembre de 1504. L'abbé Bandini dit que le roi d'Espagne, charmé des succès de Vespuce, lui fit équiper trois navires pour aller découvrir la Trapobane dans la mer des Indes, mais que le roi du Portugal l'ayant attiré à son service, il se rendit secrètement à Lisbonne (2), et que le roi Emmanuel lui donna trois vaisseaux; qu'il partit le 10 mai 1501, et prit la route d'Afrique, et qu'il fit un second voyage du même côté en 1503. Mais comment accorder cela avec le voyage au Brésil en 1501, et qui dura trois ans? Comment l'accorder avec le second voyage que fit Ojeda aux Indes Occidentales en 1501 et 1502? Bandini paraît lui-même assez embarrassé pour arranger toutes ces relations; car, dans le chapitre IV, il fait une digression pour examiner à qui Vespuce adressa ses lettres; *mais il fallait quelque*

(1) L'art de vérifier les dates, tome XII, page 115, fixe le départ de Vespuce et d'Ojeda en cette même année 1501.

(2) Bandini a dit encore en cela le contraire même de ce que Vespuce énonce dans ses lettres. Voyez l'affaire des lettres patentes qu'il prétendait avoir reçues du roi de Portugal, etc.

chose de plus sûr que le fil d'Ariadne pour sortir de ce labyrinthe (1). »

Les mêmes critiques disent autre part : « La liste des écrivains, presque tous Italiens, et la plus grande partie Florentins, qui ont donné ces grands éloges à Vespuce, remplit le septième et dernier chapitre de sa vie; mais on n'y trouvera pas une seule autorité sur le point d'histoire dont il est ici question, qui puisse seulement effleurer les preuves qui déposent contre Améric Vespuce (2). »

Si la critique du Journal de Trévoux était sévère, les expressions de *Claret de Fleurieu* dans ses *Observations sur la division hydrographique du globe* (3) ne sont pas moins remarquables dans la discussion qui nous occupe. « Aucun point de

(1) Nous avons examiné ailleurs ce point. Voyez Bulletin de la Société de géographie, septembre 1836, pages 138, 159, 160 et 161.

(2) Cet article des Mémoires de Trévoux, quoiqu'à peine cité par *Napione*, a toutefois reçu des éloges de cet écrivain distingué. Il dit : *Esame critico del primo* (*Viaggio del Vespucci*, page 18 : « Ben divesamente dal P. Richa ne giudicarano pero i dotti sui confratelli autori del Giornale di Trévoux, che appena uscita alla luce la vita e lettere del Vespuci, gagliardamente si opposerò alle asserzionié del Bandini, e sostennero valerosamente la causa e i diritti incontestabili di Colombo. »

(3) Dans le tome IV des Voyages d'Étienne Marchand. Paris, 1799, page 25.

la côte orientale de l'Amérique, dit-il, ne porte le nom de Colomb qui la découvrit. Quand on parcourt des yeux la lisière orientale du Nouveau-Monde sur l'Océan atlantique équinoxial, on ne peut voir, sans une sorte d'indignation, que pas une île, pas un cap, pas un seul point de cette immense terre ne porte le nom du héros navigateur qui fit la découverte du Continent, comme il avait découvert les îles qui le précèdent. Colomb ne paraît nulle part; et un aventurier, *Americo Vespucci, embarqué l'on ne sait à quel titre, sous les ordres d'Alonso d'Ojeda*, qui visita une partie du Continent, postérieurement à la découverte, parvint à y attacher son nom à perpétuité! Il osa s'annoncer à l'Europe, comme ayant le premier découvert le continent du Nouveau-Monde, et l'Europe trompée le crut sans examen! On s'accoutuma à appeler la quatrième partie de la terre, cette partie plus étendue qu'aucune des trois autres, du nom de l'imposteur, qui disait, et qu'on supposa en avoir fait la découverte; et ce nom usurpa la place que le génie, le courage et la persévérance avaient si légitimement acquise à celui de Colomb! Malheureusement cette usurpation a reçu la sanction du temps; l'injustice ne peut plus être réparée; *mais la rappeler, c'est faire à*

l'homme immortel qui l'éprouva la réparation qui dépend de la postérité, pour le venger de l'ingratitude de ses contemporains (1).

Nous allons entendre maintenant l'opinion d'un savant qui, par ordre du gouvernement espagnol, a consacré une partie de sa vie à l'étude des documens relatifs à l'histoire de la découverte du Nouveau-Continent : c'est Munoz (2) dont je veux parler ; il nous dit que de ceux qui avaient continué les découvertes de Colomb jusqu'en 1500, il n'y avait alors d'autres relations publiées que *celles du Fameux Vespuce*, du nom duquel s'est appelé le Nouveau-Continent ; ses relations, souvent imprimées, et finalement toutes réunies en un seul recueil, en 1745, par Bandini, « *m'ont seulement servi*, dit-il, *pour compléter les preuves de ses impostures*, ainsi que je le démontrerai ailleurs (3). » « Néanmoins je ne dois point *passer sous silence cet exemple du fruit de la charlatanerie. Vespuce, considéré comme marin, était très inférieur à presque tous les autres navigateurs de son temps ;*

(1) L'auteur de ce chaleureux passage avait eu connaissance de la publication de l'abbé Bandini en faveur de Vespuce, car il la cite dans une note.

(2) Historia del Nuevo-Mundo, par J. Baut. Munoz. Madrid.

(3) Munoz n'ayant publié que le 1er volume, n'a pu accomplir sa promesse.

malgré cela, il a été mieux récompensé que les autres, et jusqu'à nos jours sa mémoire a reçu presque autant d'hommages que celle de Colomb. Après même que mille doctes écrivains ont enlevé le masque de l'imposteur florentin, les apologistes ne lui ont pas manqué, et qui sait si la fragilité humaine ne produira point encore des imitateurs de Bandini et de Felice, qui, en voulant soutenir les gloires mensongères de leur héros par des fictions, et tout en promettant des documens authentiques, viennent nous citer l'autorité de *Moreri*?

Camus, qui avait fait une étude minutieuse des différentes collections de Voyages, quoiqu'il n'ait pu examiner celle de Vicence, s'exprime ainsi à propos des relations de Vespuce : « *J'annonce qu'il y a ici beaucoup d'incertitude et peu de caractère d'authenticité.* » Plus loin (1) il dit : « *Améric Vespuce a usurpé à cet égard une gloire qui ne lui appartient pas.* »

Peuchet, dans l'introduction à son dictionnaire de la géographie commerçante, dit que pour évaluer les prétentions de Vespuce, il dira, avec *Voltaire*, que la gloire de la découverte du Nouveau-Monde appartient incontestablement à celui

(1) Mémoires sur les Collections de grands voyages, page 164.

qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme le dit *Newton*, dans sa dispute avec *Leibnitz*, n'est due qu'à l'inventeur. Ceux qui viennent après ne sont que les disciples. Colomb avait déjà fait trois voyages en qualité d'amiral, cinq ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe (1), sous le commandement d'Ojeda, etc.

Formaleone, dans son ouvrage *Saggio sulla nautica antica dei Veneziani*, dit :

« Cosi l'Ardito Fiorentino Americo Vespuci rapi
« al Colombo la gloria di dare el nome al Mondo-
« Nuovo.

Cladera, dans son ouvrage *Investigaciones historicas sobre los principales des cobrimientos*, est de la même opinion de l'historien Herrera, tout-à-fait contraire aux prétentions des panégyristes d'Améric Vespuce.

M. d'Humboldt, enfin, dans son *Examen de l'histoire de la géographie du Nouveau-Continent*, répète souvent, en parlant des voyages attribués à Vespuce, combien ils sont problématiques : « S'il est vrai, dit ce savant illustre (2), que Ves-

(1) Les documens contemporains ne disent point en quelle qualité il accompagna Ojeda.

(2) Tome I, page 57.

puce ait vu, comme il l'assure *dans ce qu'il appelle son troisième voyage* (du mois de mai 1501 à septembre 1502), la constellation de la grande Ourse à l'horizon, il est parvenu sur les côtes orientales de l'Amérique presque au 26e degré de latitude australe, et non *jusqu'au* 32e *degré, comme il l'affirme lui-même.*

Si le savant auteur a fait une telle remarque sur le prétendu troisième voyage de Vespuce, nous lisons ce qui suit pour ce qui concerne le second (1): « Vespuce, *dans sa prétendue* seconde navigation de 1499, nomme Antiglia l'île que Colomb a découverte il y a peu d'années, c'est-à-dire Haïti. » Et plus loin (2): « Je n'ai point trouvé dans les lettres de Vespuce, la conjonction de Mars et de la Lune, que ce navigateur doit avoir observée en 1499. » Plus loin (3), l'illustre écrivain, en parlant des voyages clandestins (4) dit: « C'est à ce genre d'expéditions qu'appartiennent *peut-être* aussi celles que Vespuce doit avoir faites pour le roi de Portugal, de 1501 à 1504, sur les côtes du Brésil, quoique le pilote Vasco Garcia (5) qui

(1) Tome I, page 251.
(2) *Ibid.*, page 275.
(3) *Ibid.*, pages 355, 356.
(4) Voyez dans Navarrette, tome III.
(5) Il faut remarquer que ce pilote était Espagnol.

personne anéantie dans l'amour de son créateur peut satisfaire librement tous les désirs de la nature sans offenser Dieu.

Ils pensent que toutes les religions se valent; quelques-uns comme les mevlevis paraissent avoir une préférence pour le christianisme; d'autres, comme les rufayis, pour la religion de Moïse. Les bektachis admettent la métempsycose et le panthéisme le plus absolu; en politique ils sont au moins républicains, et je les soupçonne fort d'être communistes.

Sous Mohammed I, vers la fin du XIV[e] siècle de notre ère, éclata une conspiration terrible qui mit l'empire à deux doigts de sa perte. Cette conspiration, dite des derviches, avait pour chef un cazi asker du nom de Bedr ed Din, plus connu sous le nom de Dédé-Sultan. Ce Dédé-Sultan acceptait presque le christianisme, il proclamait la communauté des biens; son lieutenant, Beurukludji-Mustapha, remporta sur les troupes impériales deux victoires éclatantes, et il fallut la réunion de toutes les forces de l'empire pour en finir avec ces communistes, dont les chefs furent jetés au bourreau. Depuis lors les derviches se sont tus, mais ils n'ont cessé de marcher et le bouleversement de l'empire est le but vers lequel ils s'acheminent; ils constituent de véritables sociétés secrètes, secrètes non par leurs chefs et leurs membres réguliers que l'on connaît, mais

secrètes par leurs chefs inconnus, leurs affiliés innombrables, leurs doctrines et leurs plans que les affiliés même ne connaissent presque jamais.

Est-ce un danger pour l'empire? oui, parce que cet élément de ruine n'est pas seul. S'il était seul, il serait à jamais réduit à l'impuissance, mais à côté de ces théories subversives, se développent des aspirations plus légitimes vers l'indépendance et un état meilleur de la société; s'agitent tous les malaises et toutes les souffrances qu'un gouvernement détestable a fait naître et laissés se perpétuer.

Par ce que j'ai dit du nombre des derviches on a pu juger que le nombre des vrais musulmans devait être fort réduit surtout en Europe. Les derviches et leurs adeptes affectent l'islamisme, et en réalité y sont rebelles, mais ils ne sont pas seuls à jouer ce rôle : les Druses du Liban, qui possèdent une religion à eux, qui selon les uns reconnaissent pour prophète le khalife Hakem, et suivant d'autres sont simplement panthéistes, qui enfin croient à la métempsychose, n'en affectent pas moins tous les dehors de l'orthodoxie musulmane, et sont officiellement comptés parmi les musulmans.

Chez les Bosniaques et les Albanais l'islamisme a jeté peu de racines, la plupart des musulmans de ces races tiennent peu à leur religion et l'abandonneraient si elle n'était plus celle de l'empire. Les Albanais, qui servent en Turquie, sont en partie chré-

ployait-il la dénomination des marins et des pilotes portugais dans la relation de son prétendu voyage de 1497, c'est-à-dire quatre ans avant de venir en Portugal ?

De tout ce que nous venons d'exposer résultent, ce nous semble, les faits suivans, appuyés sur un nombre immense d'autorités contemporaines et autres, examinées et discutées suivant les règles d'une saine critique :

1° La priorité de la découverte du Nouveau-Continent est due indubitablement à Colomb ; ou, s'il ne fut point le premier qui découvrit cette partie du globe, il fut, du moins, celui qui la retrouva et qui la fit connaître d'une manière positive ; car, s'il a vérifié ce que le prêtre égyptien avait indiqué à Solon l'athénien, rapporté par Platon dans le Timée, sur l'île Atlantide ; s'il a réalisé la supposition d'Elien ; s'il a accompli la fameuse prophétie de Sénèque dans la Médée ; s'il a démontré que l'histoire rapportée par Aristote et Théophraste sur le mystérieux vaisseau carthaginois n'était pas un songe ; s'il a constaté par le fait qu'il n'y avait pas de rêve non plus à ce que saint Grégoire avait indiqué dans une de ses lettres à saint Clément ; si Colomb, enfin, a prouvé par sa découverte l'existence de la terre que Madoc

avait visitée avant lui, comme le prétendirent, dans la suite, Hakluyt et Powel; s'il a accompli ce qui était si incertain, si problématique, si mystérieux pour les anciens, sa gloire n'en devient que plus belle et plus admirable.

2° La priorité de la découverte de la partie orientale du Nouveau-Continent méridional est due à des navigateurs portugais qui, par une suite d'expéditions, ont les premiers opéré la reconnaissance de ces vastes contrées (1).

3° Améric Vespuce n'a jamais commandé d'expédition; car, même dans le second voyage d'Ojeda (1499-1500), il n'était qu'un employé subalterne. Cette expédition, la seule dont il paraisse avait fait partie, *se borna à reconnaître la côte de Venezuela,* et fut dirigée par le célèbre pilote biscayen Jean de la Cosa.

4° Les voyages attribués à Vespuce étant problématiques, et destitués de preuves qui en garan-

(1) L'auteur de la *Corographia Brasilica,* tome I, page 34, dit *que les écrivains espagnols* prétendent que leur compatriote Vincent Yanez Pinzon aurait reconnu le cap Saint-Augustin, et lui aurait donné le nom de cap de la *Consolacion,* trois mois avant que Cabral eût découvert Porto-Seguro. Les auteurs espagnols, pour prouver que le cap de la *Consolaçao* est le cap Saint-Augustin, disent que Pinzon avait vu la terre de très loin, que l'eau de la mer était très bourbeuse, blanchâtre, et aussi douce que celle

tissent l'authenticité (1), on ne doit pas classer ce navigateur parmi ceux qui, les premiers, ont découvert le Nouveau-Continent; car si on pouvait compter parmi ceux-ci les voyageurs qui visitèrent ces pays après Colomb et Cabral, alors même Pinzon (1499-1500), Lèpe (1500), de las Bastidas (1501), disputeraient cet honneur à Vespuce, et cela avec d'autant plus de raison, qu'ils commandaient eux-mêmes les expéditions auxquelles se rattachent leurs noms.

Une série de documens contemporains, tirés

d'une rivière ; et qu'ayant sondé, on trouva le fond à seize brasses. Mais tous ces signes, toutes ces particularités prouvent *contrà producentes*, et montrent que le *cabo da Consolaçao* est le *cabo do Norte*, qui est par 2° de latitude septentrionale. La terre du cap Saint-Augustin et celles qui l'avoisinent sont plates, et ne peuvent être aperçues des marins que lorsqu'ils s'en approchent ; les eaux y sont extrêmement claires et transparentes, et la sonde ne marque seize brasses qu'auprès de la terre ; sur aucune partie de cette côte on ne trouve de l'eau douce que dans les rivières où la mer ne monte pas. Les mêmes écrivains avouent que Pinzon ayant couru quarante lieues au long de la côte, vérifia que l'eau douce sortait de la rivière Maranhao, c'est-à-dire de l'Amazone, dont l'embouchure est distante de plus de quatre cents lieues du cap Saint-Augustin. Voyez aussi les remarques de Robertson, liv. II, et mieux encore la déposition de Cabot en 1518, devant la junte des pilotes. Voyez nos remarques sur la célèbre carte de Jean de la Cosa, dressée en 1500.

(1) Voir les Notes que nous avons insérées au Bulletin de septembre dernier.

des Archives royales de Simancas et de Séville, et qui n'ont été publiés que depuis peu (1829), démontrent de la manière la plus évidente que Vespuce avait été employé dans les approvisionnemens des vaisseaux, comme l'avait été *Berardi*; qu'il succéda à celui-ci dans cet emploi de fournisseur, par suite du décès de ce même *Berardi* en 1496; qu'il s'occupa exclusivement de cet objet, et sans interruption, jusqu'à l'année 1499, où il partit avec Hojeda (1). Ces documens constatent que Vespuce se fit *naturaliser Espagnol* en 1505 (2); qu'il était encore chargé d'acheter les différens objets pour les vaisseaux qui partaient de Séville pour le Nouveau-Monde et pour les Indes Orientales, en 1506 et 1507, époque de la publication faite en Lorraine par le pseudonyme Hylacomylus, de la fameuse *Cosmographiae introductio*, et des prétendues découvertes du géographe florentin.

Il est constaté par les mêmes documens que Vespuce avait été nommé contre-maître du vaisseau *le Madalena* pour un voyage qui n'eut pas lieu, et cela plusieurs années après la découverte du

(1) Voyez les documens recueillis par Munoz et Navarrete, tom. III, Coll. diplomatique.

(2) Lettres-patentes du 24 avril. Archives de Simancas.

Nouveau-Monde par Colomb, et bien après que ce grand homme eut reçu le grade éminent d'amiral.

Or, ces documens, qui n'ont été connus ni de Bandini ni du père *Canovai*, les deux apologistes du navigateur florentin, établissent de la manière la plus positive les résultats que nous venons d'exposer. Jamais, dans ces documens, il n'est question de découvertes faites par lui, et certes on n'eût pas manqué de les mentionner dans ses lettres de naturalisation et dans son brevet de pilote-major, du 22 mars 1508, si des découvertes eussent réellement été faites par lui, tandis qu'on ne voit employées dans ces pièces que les formules ordinaires de la chancellerie.

Il résulte de tout cela qu'avant 1499 Vespuce n'avait fait aucun voyage de découvertes; qu'après cette époque, ses services étaient si peu considérés que seize années depuis la découverte du Nouveau-Continent par l'amiral Colomb, le navigateur florentin fut simplement nommé *pilote-major*.

Ces documens nous démontrent enfin que ses observations méritaient encore si peu de crédit en Espagne en 1515, que dans la réunion des pilotes (junta de los pilotos) qui eut lieu cette année pour

discuter la latitude du cap Saint-Augustin, Sébastian Cabot disait : *Si no se da credito a la navigacion que Americo dice que hizo*, etc. Jean Vespuce lui-même, neveu d'Améric, qui assista à cette *junta*, tout en cherchant à faire prévaloir l'autorité de son oncle sur la vraie latitude du cap, montre par ses expressions qu'on n'avait pas trop de confiance dans ce qu'Améric avait rapporté ; car lui, Jean Vespuce, termine en disant que *si Son Altesse voulait s'assurer de l'exactitude de ce qu'avait dit Améric quant à la latitude du cap, on pourrait le vérifier en y envoyant une caravelle.* Les autres pilotes ne savaient rien, et celui qui fut plus favorable sur ce point à Améric, le pilote *Vasco Garcia*, fit une déclaration (1) qui prouve encore plus, selon nous, le peu de confiance que méritaient les récits de Vespuce sur ses voyages.

Nous terminerons enfin ces notes en déclarant de la manière la plus positive et la plus sincère que, dans cette discussion, nous n'avons eu aucunement en vue d'obscurcir ou de diminuer en rien la gloire immense de l'illustre patrie de Vespuce ; bien plutôt, admirateur enthousiaste de ce berceau des arts et des sciences, patrie de tant

(1) Voir ci-dessus, à la page 94 de ces notes.

d'hommes d'une haute célébrité, nous aurions avec empressement proclamé Vespuce comme un de ses grands hommes, si cet honneur lui eût été légitimement acquis. Mais la patrie du Dante et des Médicis n'a pas besoin d'une gloire usurpée ni d'une illustration fondée sur des titres contestés depuis trois siècles. Nous sommes donc bien sûrs qu'on ne nous supposera pas une pareille prétention; car en nous déclarant avec mille autres écrivains, même italiens, contre un Italien, c'est la la cause d'un autre Italien que nous avons essayé de défendre.

Nous prions enfin ceux qui, après la lecture de ces notes, conservaient encore des doutes sur ce point confus et difficile de l'histoire des découvertes, de vouloir bien relire les autres parties de ce travail, précédemment insérées dans ce Bulletin (1), et d'attendre même une continuation où nous nous proposons de montrer, plus spécialement que nous ne l'avons fait jusqu'ici, les erreurs et les contradictions du père Canovai, auteur de l'Éloge de Vespuce, comme nous avons montré avec les savans auteurs des Mémoires de Trévoux, Robertson, le chevalier Napione et autres, les contradictions et les erreurs de Bandini.

(1) Cahiers d'octobre 1835, et de septembre 1836.

Il n'est permis à personne de refaire, comme on l'a tenté, une partie des lettres de Vespuce, en ce qu'elles offrent de dates et de textes erronés, pour les faire cadrer avec l'existence des personnes à qui elles sont adressées, y substituant ainsi d'autres noms et d'autres dates, avec la singulière prétention de procurer à ces documens une authenticité et un cachet de vérité dont ils étaient primitivement destitués. Tel est le thème que nous nous proposons de développer dans le complément de ce travail.

SUITE

DES NOTES ADDITIONNELLES

A la lettre de M. le Vicomte de Santarem, publiée dans le Bulletin de la Société de Géographie, du mois d'octobre 1835, *sur les Voyages d'Améric Vespuce, de* 1501 *à* 1503, *lues par l'auteur à la Société de Géographie.*

Nous avons démontré dans notre précédent travail (1): 1° qu'il n'existait pas une seule trace, pas un seul document dans les Archives royales du Portugal concernant Vespuce, et ses voyages problématiques de 1501 et de 1503, malgré tout ce qu'il raconte lui-même, de l'invitation que le roi Emmanuel lui aurait faite en lui envoyant des lettres-patentes; nous avons démontré que ces documens devaient s'y trouver, du moins du temps de l'historien Goes, si ce qu'y dit Vespuce eût été réellement vrai (2), de même que se sont trouvé plusieurs documens qui le concernent,

(1) Voir les cahiers d'octobre 1835, et du mois de septembre 1836.

(2) Voir les cahiers précités où sont produits les motifs.

dans les Archives de Simancas et de Séville. 2° Nous avons démontré que tous les historiens et les géographes portugais du XVI[e] siècle avaient gardé un silence profond sur Vespuce, et ses prétendus voyages de 1501 et 1503. 3° Nous avons démontré ensuite que les écrivains italiens et même toscans, les plus consciencieux et contemporains de l'événement, avaient déclaré Colomb comme le premier qui découvrit le Nouveau-Continent. 4° Nous avons démontré par un grand nombre de documens, et d'analyses critiques, les incohérences des relations de Vespuce, et des lettres qui lui sont attribuées; nous avons cité l'autorité de plus de cent cinquante auteurs qui ont écrit sur les voyages et sur les découvertes, dont les uns étaient contemporains et d'autres avaient étudié l'histoire de la géographie : nous avons démontré avec Novarrete l'absurdité des observations de Vespuce, dont le résultat serait que ses vaisseaux auraient pénétré 165 lieues dans l'intérieur du continent; qu'il aurait pris possession des nouvelles terres au nom du roi d'Espagne; tandis que le voyage, selon lui, avait été fait par ordre du roi de Portugal; d'autre part, que ses vaisseaux se réduisaient, d'après les mêmes relations, à un bateau, dont l'équipage était de quatre ou cinq marins;

cela étant ainsi, on ne pouvait pas admettre que ce navigateur eût pu faire une traversée de 300 lieues, jusqu'à Bahia, et une postérieure de 260, et encore moins comprendre comment le bateau restant dans le dernier port, Vespuce aurait pu retourner à Lisbonne. Nous avons encore démontré l'impossibilité d'admettre qu'il eût écrit, et adressé des lettres à un roi, mort 24 ans avant qu'il les eût écrites; et qu'il ne pouvait pas avoir été élevé avec lui, comme il le dit dans la dédicace à René de Lorraine, puisque ce prince avait 42 ans à l'époque de la naissance de Vespuce. Nous avons démontré qu'il ne pouvait pas non plus avoir adressé ses lettres à René II. Nous avons encore présenté les difficultés qui s'opposaient à ce que ses lettres eussent pu être adressées, soit à Laurent Pierre de Médicis, dit le Magnifique, déjà mort à l'époque des prétendus voyages de Vespuce, soit à Laurent II, qui n'avait pas encore atteint l'âge de huit ans à l'époque de la première lettre de Vespuce. Nous avons enfin prouvé, d'après les règles de la saine critique, qu'un seul défaut essentiel, et qui, moralement parlant, n'aurait pu se glisser dans un document authentique, prouve la fausseté de la pièce dans laquelle il se trouve, et que des erreurs capitales contre l'histoire et

la chronologie, comme celles que nous venons de produire, opèrent une conviction manifeste de faux ; et qu'un seul fait, qui ne peut certainement s'allier avec telles circonstances, telles personnes auxquelles se rapporte un document, suffit pour le convaincre de faux. Nous avons démontré par l'examen des plus anciennes et des plus rares collections des voyages, combien les annonces trompeuses des titres devaient avoir exercé d'influence sur le rapport des prétendues découvertes de Vespuce; et nous avons discuté, soit avec les ouvrages contemporains, soit avec des manuscrits inédits, et des documens extraits *dernièrement* des Archives, combien de faux jugemens on avait portés jusqu'à présent sur Vespuce et ses voyages problématiques. Maintenant nous nous bornerons, avant de terminer notre travail, à faire encore quelques observations pour dissiper, s'il est possible, les doutes de ceux qui pourraient encore se laisser égarer par les fausses prétentions des amis de Vespuce et les panégyristes des découvertes de ce navigateur errant, de tous les ouvrages dictés par l'adulation, et l'erreur ; on ne peut citer que les deux productions et les deux éloges publiés par Bandini, et notamment par le père

Canovai, les deux seuls écrivains entièrement favorables aux prétentions de Vespuce, parmi plus de deux cents que nous avons examinés.

L'ouvrage de Bandini, comme nous l'avons démontré, loin de convaincre ceux qui doutaient de la vérité des relations de Vespuce, ou qui lui étaient attribuées, fut, à l'instant de sa publication, réfuté par les savans rédacteurs des mémoires de Trévoux, par Robertson, par Napione, et constamment repoussé par la saine critique. Quant à celui de Canovai, quoique moins violemment attaqué que celui de Bandini, il n'a jamais fait autorité pour les écrivains et les géographes consciencieux qui l'ont consulté; et ce travail n'a d'autre mérite que celui de fournir des matériaux plus nombreux à réfuter.

En effet, comment pourrait-on s'appuyer maintenant sur ces deux ouvrages, lorsque tant d'hommes éminens par leurs études dans l'histoire des voyages et des découvertes, en ont signalé les erreurs et les absurdités, et que tant de documens récens sont venus constater l'exactitude de leur critique et de leur réfutation dans la partie fondamentale.

On a objecté en faveur d'Améric Vespuce, que Colomb avait gardé le silence sur ces décou-

vertes, et qu'on en fit même un mystère en Espgne, tandis que Vespuce, en publiant ses navigations et ses découvertes, s'était acquis de suite la plus grande célébrité.

Mais, outre ce que nous avons discuté dans les notes précédentes, nous ajouterons que les voyages de Colomb et ses découvertes n'eurent jamais le caractère de voyages clandestins; que ces découvertes furent connues de l'Europe à l'instant même, et surtout des Vénitiens et des Romains. Les lettres de Colomb furent publiées avant celles attribuées à Vespuce; car, en 1493, Leandro Cosco avait déjà traduit en espagnol et publié une de ces lettres qui, dans la même année, eut une 2e et 3e éditions. M. Ternaux observe très bien (1) qu'on ne trouverait peut-être pas, à cette époque, un autre exemple d'un ouvrage réimprimé trois fois dans la même année; ce qui prouve l'intérêt général qu'excita dès le commencement la découverte de Colomb.

Dans l'année suivante, Charles Vérard, dans son ouvrage de la *Conquête de Grenade*, a traité des îles nouvellement découvertes dans l'océan Indien par Colomb.

(1) Bibliothèque Américaine.

Dans l'année 1501, Angelo Trivigiano, secrétaire de Domenico Pizani, alors ambassadeur de la république de Venise auprès de la cour d'Espagne, écrivit à Domenico Malapiero, autre noble vénitien, au sujet des découvertes de Colomb; et ce fut sous la dictée de Trivigiano, qu'Alberto Vercellese de Lisona, imprima à Venise, en 1504, un opuscule devenu très rare, ayant pour titre : *Libretto di tutte le navigatione dei Ré dé Spagna colle isole e terre nuovamente trovati* (1).

Si ces faits n'étaient pas assez puissans pour démontrer jusqu'à l'évidence la grande publicité qu'eurent les découvertes de Colomb, dès son retour en Europe, et qu'aucun mystère n'eut lieu ni de sa part, ni de la cour d'Espagne sur ces voyages, dès le moment de la découverte du Nouveau-Continent, la bulle d'Alexandre VI, de 1493, suffirait pour le prouver.

Nous lisons dans cette bulle les expressions suivantes : *Dilectum virum Christophorum Columbum, virum utique dignum et plurimum commendatum, ac tanto negotio aptum cum navigiis et oneribus ad similia instructis, non sine maximis laboribus et periculis ac expensis destinatis*

(1) Voyez Bossy.

ut, terras firmas, et insulas remotas, et incognitas permare ubi hactenus navigatum non fuerat deligenter inquireret (1). *Qui tandem, divino auxilio, facta extrema diligentia, in mare Oceano navigantes* certas insulas remotissimas et etiam terras firmas, quæ per alios hactenus repertæ non fuerant, invenerunt, etc. (2).

D'autre part, Colomb avait l'habitude d'envoyer à différentes personnes, parmi ses protecteurs, des lettres du même contenu, et en se servant presque des mêmes expressions (3), particularité qui doit exclure toute idée de mystère de sa part au sujet des découvertes.

Il est donc indubitable que les découvertes de Colomb furent connues de l'Europe dès l'instant où elles s'effectuèrent, et qu'ainsi, Colomb se présenta le premier; qu'on ne peut accuser son silence pour justifier Vespuce, sous le prétexte que ce dernier parla avant lui, que ses lettres

(1) Cladera. — Investigaciones historicas, pag. 27.

(2) Cladera n'a donné que la première partie de cet important passage, et il le transcrit en altérant le texte.— Ce que nous venons de transcrire se trouve dans le document intégralement produit par Cancellieri, pag. 184. Dissert. sopra Christophoro Colombo.

(3) Humboldt. — Examen critique, pag. 338, grande édition, note 2.

se répandirent partout, tandis que les découvertes de Colomb se cachèrent sous le voile du mystère.

Nous ajouterons à cette démonstration, que, du vivant de Colomb, on n'a pas osé imposer le nom d'Améric au Nouveau-Continent, malgré les lettres de Vespuce, écrites avant la mort de Colomb (1506), et que ce ne fut que dans l'année suivante que le pseudonyme Ylacomylus proposa le nom d'Amérique, ainsi que le présume M. de Humboldt. Cette particularité réclame une sérieuse attention de la part des critiques; car nous ne pouvons pas nous persuader qu'une telle injustice ait été faite en raison d'Ylacomylus, confondre les deux navigateurs. Il n'est pas présumable qu'un savant de Fribourg, qui entretenait des correspondances avec Ringmann de Bâle, et que M. de Humboldt croit être le géographe Waldseemuller auteur d'une carte marine allemande (1); il n'est pas présumable, dis-je, que le pseudonyme qui devrait, soit en voyageant en Lorraine, où on s'occupait des études géographiques, soit étant si près de Gènes, où les voyages et les découver-

(1) Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique. Bulletin de la Société de Géographie. Décembre 1835.

tes de Colomb étaient connues depuis long-temps, ainsi que dans toute l'Italie, et ailleurs, ignorât la réalité de la découverte du Nouveau-Continent par Colomb ; d'autant plus que cet événement, et cette découverte avaient eu lieu quatorze années avant : il n'est pas présumable que le pseudonyme ignorât jusqu'à l'existence des lettres de Colomb, dont il y avait déjà trois éditions. Nous ne pouvons pas penser enfin que le pseudonyme Ylacomylus ignorât l'existence de l'ouvrage de Verardi, imprimé à Bâle en 1494, par Bergman de Olpe ; d'autant plus qu'Ylacomylus était en correspondance avec des savans de Bâle, et s'occupait lui-même de la géographie et des découvertes.

Et, en effet, l'influence même qu'il a eue dans la publication de la *Cosmographiæ introductio*, nous montre qu'il s'occupait des découvertes et de la cosmographie. Or, si nous devons admettre qu'en réalité il avait des rapports avec Vespuce, qui se trouvait en Espagne, à plus forte raison il ne pouvait pas ignorer non seulement les découvertes de Colomb, mais encore beaucoup d'autres, qui s'effectuèrent avant l'année 1507, époque de la publication de la *Gosmographiæ introductio*.

Si Vespuce était aussi sincère qu'on le présume, pourquoi, étant en rapport par la Lorraine

avec Ylacomylus, ne s'opposa-t-il pas à ce que ce géographe appelât le Nouveau-Continent de son nom, au préjudice de la gloire de Colomb, son bienfaiteur?

On ne peut pas alléguer que Vespuce ait ignoré ce qui se passait en Lorraine à son égard, sur cette usurpation; qu'il ait dû ignorer ce que son ami avait fait pour lui; car une pareille allégation, non seulement ne serait pas logique, mais ce serait nier l'existence de l'ouvrage de la *Cosmographiæ introductio*; ce serait nier ses rapports avec Ylacomylus. Si Vespuce entretenait des rapports avec Ylacomylus, ce pseudonyme ne pouvait pas le confondre avec Colomb, sans que les suggestions de Vespuce en eussent été la cause; ou si lui, de son propre chef, à l'insu même de Vespuce, eût fait une telle proposition d'imposer son nom au Nouveau-Continent, c'eût été à Vespuce, s'il eût agi honorablement, à éclaircir les faits et à repousser un tel projet, et encore plus une telle délibération. Ainsi, il n'est pas non plus présumable que, d'après de tels rapports entre Ylacomylus et Vespuce, le premier, étant en correspondance avec le second, ne l'ait point consulté sur une telle délibération.

Le rapprochement de ces particularités nous

porte à croire que cette dénomination donnée au Nouveau-Continent, *après la mort de Colomb*, a été probablement le résultat d'un plan conçu et préparé contre sa mémoire, soit à dessein et avec connaissance de cause, soit par des influences secrètes de la nombreuse clientelle des négocians étrangers qui résidaient à Séville ou ailleurs, et qui dépendaient de Vespuce, ou qui faisaient des affaires avec lui pour les achats des provisions de navires, dont il avait été chargé pendant un grand nombre d'années, emploi qui devait lui procurer de nombreux adulateurs, des apologistes et des correspondans.

Nous rappellerons ici que vers la fin du xv[e] siècle, les découvertes des Portugais (dit Bossi) avaient exalté toutes les imaginations : les savans, les politiques, *les commerçans, aussi bien que les marins*, tous parlaient de découvertes, tous aspiraient à en tenter de nouvelles ; *aussi la navigation ne tarda pas à avoir ses charlatans, et il se trouva beaucoup d'imposteurs qui débitèrent des fables pour obtenir du crédit en flattant l'avarice des marchands*, en piquant la curiosité du peuple, toujours avide de nouveauté. Ils s'insinuèrent même dans les cours, et ils y trouvèrent faveur et protection.

Il n'y avait donc pas un grand mystère dans ces découvertes, ni une grande difficulté dans les communications entre l'Espagne, le Portugal et le reste de l'Europe. Le grand nombre de lettres, et d'éditions de ces lettres, publiées partout depuis 1493, prouve à la fois une grande facilité de communications et une grande publicité (1).

Les défenseurs de Vespuce disent, pour le justifier, qu'il n'a jamais dit dans ses lettres qu'il avait découvert le Nouveau-Continent; mais cette assertion nous paraît tomber d'elle-même, quand nous lisons attentivement ses relations ; s'il ne dit pas clairement que ce ne fut pas Colomb, mais bien lui, il tâche de le faire penser, quand il dit, par exemple : « Qu'il se reposait à Séville des deux voyages qu'il avait faits par ordre du roi d'Espagne aux Indes Occidentales. » (Lettre de 1501). Rapprochons ce passage d'un autre, où il dit, en parlant des habitans de ces contrées, qu'ils étaient de la même couleur, et avaient les traits

(1) Dans l'Histoire diplomatique de *Martin Behaim*, de Nuremberg, par Murr, on peut voir, pag. 123 et 124, que ces communications étaient plus faciles et plus fréquentes qu'on ne l'imagine maintenant. On y remarque qu'on pouvait recevoir des lettres de l'Allemagne en Portugal, à Madère, aux Açores, tous les mois, et même deux fois par Anvers et par Gênes ; et cela dans l'année 1494.

de ceux « *que j'ai découverts par ordre du roi de Castille* »; et d'un autre, où il dit: « Nous partîmes du port de Cadix (qu'il appelle Calis) le 10 mai 1497...., et, dans ce voyage, nous mîmes dix-huit mois, et nous avons découvert *molta terra ferma, e infinite isole!* passage par lequel Canovai, le grand panégyriste de Vespuce, veut prouver que, de son propre aveu, Vespuce avait en réalité découvert le Continent avant Colomb (1).

Il faut réfléchir qu'il s'agissait de la découverte du grand continent du Nouveau-Monde. La lecture attentive de ses relations démontre qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour persuader qu'on lui devait du moins la découverte de la plus grande partie de la Terre-Ferme. Ainsi, nous voyons que, lorsqu'il parle des prétendus voyages faits par ordre du roi de Portugal (1501 et 1503) (2), il s'attribue non seulement deux voyages antérieurs de découvertes qu'il avait faites dans le Nouveau-Monde, au service de l'Espagne, et qu'il garde à dessein le plus profond silence sur la découverte du Brésil que Cabral avait faite avant la rédaction de cette lettre, événement qu'il ne pouvait pas ignorer;

(1) Voyez Canovai, pag. 288.

(2) Voyez Bulletin de février 1837.

mais encore il exagère ses découvertes, et les proclame comme telles. Or, si nous opposons à ces prétentions les documens authentiques des archives d'Espagne, dernièrement publiées, qui constatent qu'il avait résidé à Séville jusqu'à l'année 1499-1500, où il s'est embarqué pour la *première fois*, avec Hojeda ; circonstance dont il ne dit pas un mot, car, s'il en avait parlé, l'expédition étant commandée par un Espagnol, et dirigée par Jean de la Cosa, cela eût diminué la gloire qu'il voulait accaparer ; or, dis-je, si nous opposons à ces prétentions et aux réticences de Vespuce les documens précités ; si nous rapprochons encore ces particularités de nos observations précédentes, il nous semble qu'on ne pourra pas soutenir d'une manière péremptoire que Vespuce était tout-à-fait étranger à la proposition d'Ylacomylus, ainsi qu'à l'opinion formée dans quelques pays à l'égard de ses prétendues découvertes, au préjudice de Colomb, de Cabral, et d'autres.

Si nous étudions encore le caractère de Vespuce par ses lettres, nous y remarquons, outre ce que nous venons d'observer, des expressions, des passages entiers qui nous révèlent qu'il faisait valoir ses prétendues découvertes d'une manière

exagérée, et qu'il ne perdait pas l'occasion de se donner une grande supériorité sur les autres navigateurs.

Rappelons le passage de la dédicace de la *Cosmographiæ Introductio*: là, on voit qu'il ne perd pas l'occasion de faire valoir qu'un prince, qui prenait alors le titre de roi, avait été élevé avec lui. Il rappelle jusqu'aux liens d'amitié qui les unirent. Autre part, dans une autre lettre, quand il parle de la soi-disant invitation que le roi de Portugal lui avait faite, il a soin de dire qu'il se trouvait à Séville, se *reposant* des fatigues qu'il avait précédemment endurées dans ses deux voyages (1), quand un messager lui arriva avec les lettres-patentes du roi de Portugal (2). Il écrit pour donner à tout le monde une haute idée de son savoir et de son importance personnelle, qu'arrivant à Lisbonne, *le roi a eu un grand plaisir de son arrivée*, que le roi l'avait *prié*, et que les prières des rois sont des ordres, etc.

Autre part, quand il parle de l'ignorance des pilotes: « Si je n'eusse eu la connaissance de la

(1) Les documens récemment publiés et déjà cités prouvent le contraire. Voyez Bulletin du mois de février 1837.

(2) Sur le messager et les lettres-patentes, voyez les Cahiers du Bulletin d'octobre de 1835, et de septembre 1836.

« cosmographie, dit-il, c'était fait de *nous.* » Plus bas: Je pourvus soudain à mon salut, et à la conservation de mes compagnons, par le moyen de mon astrolabe, et avec un cadran et autres instrumens d'astrologie, *ce qui me causa un grand honneur* de la part de toute la compagnie, de sorte *qu'ils me tinrent et réputèrent du nombre des savans* (1).

Il traite autre part les découvertes faites en Afrique, avec un certain mépris, pour exalter les siennes dans le Nouveau-Continent. Pour le démontrer, je produirai ici un passage du texte italien. Il s'agissait de l'expédition que le roi de Portugal avait précédemment envoyée en Guinée; il dit : « *Tal viaggio come quello no lo chiamo io* « *dèscoprir*, etc. »

Autre part, dans la lettre à Laurent de Médicis, il assure d'un ton de supériorité de connaissances, *se ben mi ricordo... So che intende alcun tanto di cosmografia.* (Il l'appelait un simple dilettante.)

D'après ce qui vient d'être démontré, et notamment d'après les réticences de Vespuce, et des expressions qui révèlent jusqu'à un certain point

(1) Voyez Bulletin, cahier de février 1837, pag. 83.

ses prétentions, il nous semble que ce n'est point une injustice commise envers lui de penser qu'il ait eu une part assez influente, surtout après la mort de Colomb, sur ce qui s'est passé relativement à la dénomination du Nouveau-Continent, pour faire croire que c'était à lui qu'on en devait la véritable découverte, au moins celle de la Terre-Ferme.

La recommandation que fit Colomb à son fils, dans la lettre écrite de Séville le 5 février 1505, en faveur de Vespuce, dont on a voulu se prévaloir pour le justifier, prouve encore, selon nous, combien ses prétendues découvertes sont problématiques, et combien Vespuce était encore, en 1505, c'est-à-dire après ses prétendus quatre voyages, inférieur aux autres navigateurs qui avaient fait des découvertes; car il paraît évident que, s'il eût fait réellement les quatre voyages antérieurs à l'année 1505, de telles découvertes l'auraient dispensé d'avoir recours à la *protection* de l'amiral, et à une recommandation pour son fils; et que si de telles découvertes eussent été réelles, Colomb en aurait fait mention dans sa lettre. Mais l'amiral se borna à dire qu'il avait toujours eu le désir de lui être agréable, parce qu'il était *malheureux*, n'ayant pas retiré grand profit de ses travaux,

Ces travaux dont parle Colomb, si nous examinons les documens déjà cités, étaient sans doute ceux qui sont prouvés par ces mêmes documens des Archives royales d'Espagne, c'est-à-dire ceux dont il s'occupa plusieurs années, soit comme chargé des approvisionnemens des vaissaux, soit en dessinant des cartes géographiques, pendant son séjour à Séville.

Rapprochons maintenant ce document de ce que dit Vespuce dans ses lettres, où il rapporte, que, se reposant à Séville des fatigues endurées dans les deux voyages qu'il avait faits aux Indes Occidentales, il a été forcé de se rendre aux sollicitations du roi de Portugal, et de partir pour Lisbonne, *malgré la désapprobation de tous ceux qui le connaissaient*, qui le pressaient de ne pas quitter l'Espagne, *où on me faisait*, dit-il, *tant d'honneur, le roi m'ayant en grande réputation.*

Le rapprochement de ces deux documens démontre encore jusqu'à l'évidence la foule d'incohérences qu'on trouve dans les lettres de Vespuce.

En effet, comment admettre la réalité de ce qu'il dit en 1504, sur la grande faveur dont il jouissait à la cour d'Espagne, avec la compassion qu'il inspira l'année suivante à l'amiral Colomb,

qui le plaignait *parce qu'il était malheureux?* Comment concilier cette grande importance, dont il dit qu'il jouissait alors, quand on voit qu'après avoir quitté l'Espagne, comme il l'annonce, riche et puissante de tant de découvertes pour cette puissance et pour le Portugal, il a besoin, un an après, de recourir à la recommandation de Colomb pour son fils, à cause de sa situation malheureuse? Comment concilier tout cela avec le peu de cas qu'on faisait encore de ses relations en 1515, quand on a réuni la Junte des Pilotes? Comment le concilier enfin avec les documens dernièrement découverts? (1)

C'est peut-être dans les expressions, dans les réticences de Vespuce, dans ses contradictions, que tant d'écrivains et géographes, qui ont lu ses relations sans avoir les matériaux pour juger comme nous, l'ont accusé d'avoir usurpé la gloire de la découverte du Nouveau-Continent; car, s'il ne le dit pas clairement dans ce qui est parvenu jusqu'à nous de ses relations ostensibles, il paraît du moins le faire croire. Et, en effet, quel intérêt pouvaient avoir tant d'écrivains et de géographes, depuis Herrera jusqu'à nos jours,

(1) Voyez Cahier de février 1836, pag. 98 et suivantes.

pour attaquer la mémoire et la réputation de Vespuce, s'ils n'eussent trouvé dans les faits rapportés par lui, et dans ses relations, des motifs plus ou moins solides pour le blâmer?

Comment peut-on s'élever contre ces auteurs, comme a fait Canovai, parce que leur sagacité et leur étude leur ont fait voir les incohérences et les absurdités des relations de Vespuce, et combien elles étaient dépourvues des caractères de la vérité?

On ne peut pas soutenir que ce furent les écrivains d'un seul pays qui conspirèrent contre Vespuce; il suffit de jeter un coup d'œil sur notre précédent travail, pour se convaincre que les relations de ce navigateur et les prétentions de ses panégyristes furent attaquées, directement ou indirectement par les écrivains et les géographes de tous les pays, sans excepter même les savans les plus distingués de l'Italie.

On a prétendu, pour justifier Améric Vespuce, que le père Canovai, son panégyriste, avait répondu à toutes les difficultés qui se présentaient sur les personnes auxquelles ses lettres avaient été adressées; mais il suffit de lire l'ouvrage de cet écrivain, pour voir qu'il a complètement échoué dans son entreprise; car, nous le répétons, il n'est

permis à personne de refaire, comme on l'a tenté, une partie des lettres de Vespuce, pour en effacer ce qu'elles offrent de textes et de dates erronnés, pour les faire cadrer avec l'existence des personnages à qui elles sont adressées, en y substituant d'autres noms et d'autres dates, avec la singulière prétention de donner (comme ont fait Bandini et Canovai) à ces documens une authenticité, et un cachet de vérité dont ils ont été primitivement dépourvus.

C'est ce que nous tâcherons de démontrer plus en détail dans le complément de notre travail; nous montrerons également, par l'analyse de l'ouvrage de Canovai, combien de fautes et d'erreurs ce panégyriste a commises ; bornons-nous ici à en signaler quelques unes.

Canovai, voulant expliquer comment Vespuce a pu adresser une de ses lettres au duc de Lorraine, qui prenait le titre de roi de Jérusalem (1), établit une conjecture, savoir qu'il était probable que les éditeurs des voyages de Vespuce, rencontrant féquemment les lettres, V. M., ont lu *Votre Majesté*, au lieu de *Votre Magnificence*, titre de courtoisie convenable à l'égard de Sodorini ! Mais une telle

(1) Voyez nos observations, Cahier de septembre 1836.

conjecture est en opposition avec le texte primitif, où on lit en toutes lettres : *Tua Majestas ;* et autre part, *Illustrissime Rex* (1).

Cet auteur cherche à diminuer et à justifier, par de telles subtilités, les contradictions, les erreurs qu'on remarque dans les lettres de Vespuce; mais toutes les conjectures de l'apologiste ne peuvent, ni prouver leur authenticité, ni justifier Vespuce.

M. Irving (2) n'a pas admis, et avec raison, la singulière conjecture de Canovai ; car il dit, que cet auteur n'a pas réfléchi combien il y avait d'incohérence à traiter Sodorini de souverain, et il ajoute :

« The person (Canovai), making this remark *can hardly have read the prologue to the latin edition in Which the title of your majesty is frequently repeated*, *etc*.

On peut déjà voir par cette seule observation, comment le père Canovai s'y prenait pour justifier Vespuce. Il était tellement prévenu, qu'ayant

(1) Voyez *Cosmographiæ Introductio* de 1507. Nous avons examiné cet ouvrage. Exemplaire de M. Henri Ternaux, et une autre faisant partie de la Bibliothèque Mazarine.

(2) A history of the life and voyages of Columbus, tom. IV, pag. 176, 177.

vu des relations de Vespuce, en latin, il dit, sans autres preuves, que ce fut dans cette langue qu'il les écrivit ; et sur cette supposition erronée, il le proclame *latiniste* et éloquent. Mais malheureusement Vespuce lui-même lui donne un démenti complet, en montrant son ignorance des A. A. latins quand il cite, dans sa relation, *ce que Pline écrivait à Mécène :* car ce ministre, favori d'Auguste, mourut huit années avant l'ère chrétienne, et Pline le naturaliste vivait sous Vespasien ; Titus, était né trente et un ans après la mort de Mécène, et Pline le jeune, vécut postérieurement à l'empire de Trajan. Canovai s'avise, pour justifier Vespuce, de vouloir nous persuader qu'il a voulu dire *Catule* ou *Cornelius Nepos !*

Nous croyons qu'on n'a jamais pu faire un plus grand abus du système d'interprétation que ne l'a fait le père Canovai, ni braver plus courageusement la lettre et la teneur des textes !

Le savant Tiraboschi (1), en parlant de l'éducation littéraire de Vespuce, d'après ce que dit Bandini, s'exprime ainsi : Une lettre que, lui (Bandini) nous donne comme preuve, lettre écrite par Vespuce à son père, le 18 octobre 1476, quand il était âgé de 26 ans, ne donne pas l'idée la plus

(1) Tiraboschi, tom. VI, pag. 1 et 215.

avantageuse des progrès qu'il avait fait dans les études majeures, ni d'élégance de style et encore moins de ses connaissance grammaticales, car *il dit, de lui-même*, qu'il n'osait pas écrire de lettres en latin sans son précepteur.

Quant aux documens produits par Canovai, nous nous bornerons à dire maintenant qu'il a imité Bandini en publiant une seconde fois des lettres soi-disant nouvelles, trouvées dans un livre de la Bibliothèque Ricardienne de Florence.

Écoutons-le pour mieux apprécier le mérite de cette découverte. Il dit qu'on les a trouvées parmi d'autres, contenues dans un petit livret de seize lettres, sans que l'*année ni le lieu de l'impression* y soient désignés.

Or, Canovai a pu connaître l'existence de ces documens par l'ouvrage de Bandini, qui en avait déjà publié une copie, à ce qu'il dit pour la première fois, en se contentant de déclarer que l'original, à ce qu'il paraît, *per quanto appare* (1), est conservé dans la précieuse Bibliothèque du marquis Ricardi.

Nous ferons remarquer ici la confusion qu'on a faite de ces pièces. Bandini les produit comme iné-

(1) Vita d'Amerigo, page 12.

dites, et Canovai, sans s'en apercevoir, vient nous prouver que cette lettre, prétendue nouvelle et inédite, n'*avait point de désignation d'année ni de lieu de l'impression.*

Ainsi, nous voyons un document déjà imprimé produit par Bandini comme nouveau et inédit, et encore nommé comme tel une seconde fois par Canovai.

Nous remarquerons que Canovai, quand il devait nous prouver la fidélité des textes, et leur supériorité sur tous ceux qui avaient été postérieurement publiés, nous révèle au contraire le peu de connaissance qu'il avait sur l'analyse et l'appréciation des anciens documens et des caractères des différentes époques.

Qu'a-t-il fait pour donner une preuve d'authenticité aux documens de la Ricardienne? Il avoue lui-même que *des raisons* (sans dire lesquelles) *l'ont déterminé* plutôt à refondre ces lettres qu'à les réimprimer. Il les a collationnées sur l'édition de Valori (1) avec Ramusio et Giuntini. Mais nous ne pouvons pas comprendre comment Canovai a

(1) Ce n'est pas l'auteur de la vie de Laurent de Médicis dont nous avons traité. *Voyez* Bulletin de la Société de Géographie du mois de septembre 1836. C'est Baccio de Valori qui naquit en 1354, et mourut en 1427. Voir Scipion Amirato.

pu parler de l'édition de Baccio de Valori, quand cet auteur était mort vingt-quatre ans avant la naissance de Vespuce!

Ainsi, nous venons de voir que Bandini avait donné comme nouveau un document imprimé et publié; maintenant nous voyons que l'autre panégyriste de Vespuce, au lieu de faire réimprimer ce document prétendu nouveau, l'a refondu et altéré.

Quel crédit, quelle autorité peut-on accorder, nous le répétons, à de tels documens?

Il est donc évident que les documens que Canovai produit dans son ouvrage, comme provenant de la précieuse Bibliothèque Ricardienne de Florence, où ils se trouvaient *in vecchio carattere*, ne sont pas même une copie fidèle de ces documens imprimés!

Il a même la naïveté d'avouer que, *pour être plus commode aux lecteurs*, *il avait divisé dans les quatre voyages la lettre à Soderini*, et qu'il a commencé de celle de 1497 (1), et ainsi de suite.

Non content encore de toutes ces altérations, il s'est permis de substituer les mois d'avril et de

(1) D'après les documens authentiques que nous avons cités page 98, Cahier de février, nous avons montré qu'à cette époque Vespuce s'occupait des fournitures des vaisseaux.

juin aux mois de juillet et de septembre. Perdu dans ce tourbillon de contradictions des deux lettres de Vespuce, il n'en sort qu'en déchargeant sa colère contre Herrera, et contre tous ceux qui s'opposent à ses vues et à ses plans.

Navarrette a observé l'altération des noms, tant des personnes que des pays, les mêmes événemens appliqués à des voyages et à des époques différentes, les variantes considérables qu'on trouve dans ces mêmes lettres et dans les relations publiées, les absurdités en chronologie, en histoire, en nautique, en astronomie, etc.; tous ces faits contribuent à faire soupçonner ces relations de fausseté, sinon dans leur entier, du moins dans plusieurs parties.

Ainsi, on ne doit pas s'étonner, dit le savant écrivain, de voir tous ceux qui ont essayé de se faire les historiens et les panégyristes de Vespuce, s'égarer et se perdre en se déviant du chemin de la vérité, etc.

Nous ajouterons à ces observations, que personne ne doit se permettre de telles mutilations et de telles altérations des documens primitifs, et nous remarquerons que ce travail de Canovai fut attaqué à Florence même aussitôt qu'il parut. Cette particularité nous est révélée par deux petits pamphlets, l'un publié sous le titre: *Annotazioni sin-*

cere dell' autore dell' elogio premiato di Amerigo Vespuci per una seconda edizione, et l'autre, *Lettera allo Stampatore Sig. Pietro Allegrini a nome dell' autore dell' elogio premiato di Amerigo Vespucci*, 25 février 1789 (1).

Dans ce dernier pamphlet surtout, Canovai montre une grande fureur contre ses adversaires, et notamment contre ceux qui *prendevano il fresco sulla piazza di S. Croce*, pendant qu'il s'occupait de dévorer la Cosmographie de Sebastian Munster!

Les pamphlets que nous venons de citer ne sont pas les seuls qui jettent beaucoup de lumière sur les discussions soulevées à Florence même, à l'occasion de l'éloge de Vespuce par Canovai; il en est d'autres que nous citerons également, et comme ils sont peu connus, nous ne croyons point inutile de les annoncer, d'autant plus qu'ils font partie des productions relatives au travail de Canovai.

Sept années après l'apparition de l'éloge de Vespuce par Canovai, cet ouvrage avait si peu converti les incrédules, qu'outre les pamphlets

(1) Bartolozzi réfute vigoureusement ce pamphlet de Canovai. La réfutation de cet auteur est très curieuse. Voyez *Appologia delle Ricerche istorico critiche*. Florence, 1789.

que nous venons de citer, un pseudonyme qui avait pris le nom du mathématicien grec Diophante, d'Alexandrie, et que nous croyons être le même Canovai, en publia un autre sous le titre *Difesa d'Amerigo Vespucio*.

Ce pamphlet est in-12, et contient quinze pages. Il porte la date du 29 février 1796. Il est en forme de lettre adressée à l'auteur des Réflexions sur l'éloge de Machiavel, ouvrage dédié à Munoz, imprimé à Césène, l'année précédente (1795), et dans lequel cet auteur avait traité Vespuce d'imposteur (malgré l'apparition du fameux éloge de Canovai). Les six premières pages ne contiennent point un mot pour la défense de Vespuce; cette défense est donc renfermée dans les neuf autres. Ce petit écrit, qui ne vaut pas même la peine d'être analysé, contient néanmoins une preuve de plus de la guerre littéraire qui éclata à Florence dans les années 1788 et 1789 sur l'éloge de Vespuce. Du reste, cette production n'est remarquable que par sa confusion, et par le manque complet de preuves qui puissent faire cesser l'incertitude sur la véracité des relations de Vespuce.

Une vigoureuse et spirituelle réfutation de Canovai a paru à Florence en 1789, sous le titre : *Ricerche storico critiche*, etc. L'auteur de cette

réfutation dit, page 7, qu'à l'éloge d'Améric Vespuce, Canovai a ajouté une dissertation justificative dans laquelle, voulant défendre ce célèbre navigateur, il altéra beaucoup la vérité de l'histoire. Il ajoute qu'on publia contre cet ouvrage, sous le titre d'*Annotazioni sincere*, un pamphlet auquel on répondit par un autre encore plus indécent, intitulé: *Lettera allo Stampatore.* « Je voudrais passer sous silence, dit-il, ces deux méprisables pamphlets, qui déshonorent la littérature, et dont le second ne fait pas l'apologie de l'éducation et du mérite littéraire de l'auteur qui l'a écrit, et qui n'a pas rougi d'y apposer son nom. » Enfin, Bartolozzi consacre le chapitre XIV de son travail à la réfutation de l'ouvrage de Canovai. Nous nous en occuperons ailleurs.

Disons maintenant un mot d'une autre particularité non moins curieuse, à propos de ce qui se passa à Florence au sujet du prix dont les rares partisans de Canovai, et partant de Vespuce, ont argumenté pour justifier ce Florentin, sans nous donner d'autres raisons que celle que *l'Eloge avait remporté le prix.*

Ceux qui ont cru que le prix fondé par le comte de Durfort avait été proposé au meilleur Eloge de Vespuce, se trompent complètement. Les lettres

adressées par ce diplomate à l'Académie de Cortone, les 24 et 28 septembre 1787, montrent qu'il ne tenait en rien à l'Eloge de Vespuce. Ce furent seulement des considérations postérieures, et tout-à-fait étrangères aux intentions du fondateur, qui décidèrent cette Académie à ajouter au sujet proposé par M. Durfort, l'Eloge de Vespuce. Or, dans son programme, l'Académie elle-même dit en l'honneur de Colomb, et parlant de Vespuce, *il quale dopo le gloriose geste del celebre Colombo*, etc. (1). Ainsi cette savante Académie avait elle-même fait le plus grand éloge de Colomb, tandis que Canovai s'est efforcé, autant qu'il l'a pu, de persuader au public que Vespuce avait le premier découvert le Nouveau-Continent. Ce plan de Canovai se décèle dès le commencement de son travail sur la vie de Vespuce (2). Il signale les passages de quelques auteurs, qui prétendirent que l'Amérique était connue avant Colomb. Il n'oublie pas même Cabot, en disant que celui-ci était de tous celui qui pouvait causer le plus de préjudice à Colomb, sans réfléchir qu'en admettant cela il

(1) Monumenti relativi al giudizio pronunziato dall' Academia Etrusca di Cortona di un Elogio di Amerigo Vespuccio. Arezzo, 1787.

(2) Page 120.

diminuait également la prétendue gloire de Vespuce, qu'il voulait élever aux dépens de celle de Colomb. Cependant, malgré ces citations, il n'a pas fait preuve de grande érudition; il a oublié Érasme Shmid (1), qui prétendait qu'Homère avait connu l'Amérique; il a oublié Adam de Brême et Caselio dans ses observations historiques *de Navigatione fortuita in Americam sæculo XI facta* (2); il a oublié Gottolob Fritsch dans son ouvrage: *Disputatio historico-geographica in qua quæritur utrum veteres Americam noverint nec ne?* Il a oublié, enfin, l'ouvrage de Daniel Victor (3) et celui de Torpheo (4), les recherches de M. de Guines (5), et l'ouvrage de Scherer (6). Quoi qu'il en soit, nous le répétons ici, si Colomb jugeait comme Aristote, Marin de Tyr et d'autres anciens l'avaient jugé, que les extrémités de l'Inde ne devaient pas être très éloignées des rivages de

(1) Fabritius, Biblioth. græc. 1 145.

(2) Magdeburgi, 1741.

(3) Jenæ, 1670, in-8.

(4) Hafniæ, 1705, in-8. 1715.

(5) Remarques géographiques et critiques, etc. Cet auteur prétant que les Chinois avaient établi un commerce florissant dans l'Amérique Septentrionale, dès l'an 458 de l'ère chrétienne.

(6) Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde. Paris, 1777.

l'Espagne, cette heureuse erreur sur les dimensions du globe, qui fut le principal motif de l'entreprise de Colomb, prouve qu'il était plus savant que les ennemis de sa gloire ne l'ont pensé (1).

Canovai, qui ne peut s'empêcher de faire dans un autre endroit l'éloge de Colomb (2), montre la plus grande réserve sur ce qui tient à la découverte de la terre ferme, pour accorder cette gloire à Vespuce. Et, en effet, à la page 182, il ne dissimule plus. Il dit : *Qui l'audace Colombo dovea giungere il primo si : pretendeva di togliere altrui la speranza di superarlo. Ora è vano ogni sforzo, é chiunque mirò la scoperta del continente come una povera appendice alla scoperta delle Isole, fece guerra alla verità, senza offendere per questo la gloria invulnerabile di Amerigo.*

Autre part l'auteur montre plus encore ses sentimens contre Colomb, en parlant de Vespuce... *Come se fossero state occulte all'acuto navigatore l'umiliante ripulsa, la gelosia, le sventure, e la mercantile ingordiggia del Colombo* (3).

Ce panégyriste de Vespuce déclare sa surprise de voir l'importance et la célébrité des ennemis et

(1) Voyez Malte-Brun.
(2) Canovai, p. 170, édition posth. de 1817.
(3) *Ibid.*, p. 264.

des adversaires de Vespuce. Il paraît surtout s'étonner de voir figurer parmi eux le savant Tiraboschi, dans l'ouvrage duquel il dit avoir trouvé tout ce qu'on avait écrit contre Vespuce (1), assertion qui ne prouve pas non plus l'érudition de Canovai ; néanmoins il a voulu répondre à Tiraboschi, malgré la grande modération de cet auteur, qui voulait au contraire (comme il le dit en parlant de Vespuce) trouver des motifs pour le justifier, et qui l'accuse à peine de peu de sincérité dans ses relations, pour avoir caché les noms de Hojeda et de Jean de la Cosa, ainsi que pour ne désigner jamais les noms des ports où il aborda.

Nous allons voir comment Canovai justifie Vespuce de cette accusation de Tiraboschi. Il prend un parti fort commode, mais aussi très dangereux : il affirme que Vespuce n'a jamais voyagé avec Hojeda !

Il ajoute, comme preuve, qu'il fait même abstraction de la différence des caractères, des intérêts, et de la moralité de ces deux hommes, différence qui rendrait impossible la réunion d'un savant (c'est Vespuce) avec un soldat ignorant (c'est Hojeda) ; enfin il s'avise d'appeler Tiraboschi copiste éternel de tous les mensonges !

(1) Canovai, p. 170, édition posth., 212.

Malheureusement pour Conovai, les documens authentiques prouvent tout le contraire de ce qu'il avance. Ils prouvent que ce fut avec Hojeda et Jean de la Cosa qu'il fit le seul voyage qui ne soit pas problématique, le seul qui ne puisse pas être contesté (1).

Ces documens, en démontrant la fausseté de la supposition de Canovai, renversent tous les argumens dont cet auteur s'efforce d'étayer son assertion erronée, et en même temps tout l'échafaudage de sa dissertation justificative.

Bartolozzi lui-même, dans une partie de son travail, quoiqu'il ne connût pas les documens dernièrement publiés, traite d'irréfléchi Canovai pour avoir attaqué Tiraboschi sur un autre point, et dit que la prétendue erreur de Tiraboschi ne subsiste pas, que c'est Canovai qui en a commis lui-même une véritable en reprenant Tiraboschi, et qu'en s'efforçant de la défendre, il est tombé dans un grand nombre d'autres, ce qui ne lui serait pas arrivé s'il eût étudié la question géographique avant de blâmer l'auteur de l'*Histoire de la Littérature italienne.*

(1) Voyez documens de Séville et de Simancas apud Navarette, tome III, et les Cahiers du Bulletin de la Société de Géographie de septembre 1836 et de février 1837.

Mais Canovai dans son ouvrage adopte une singulière manière de faire l'éloge de Vespuce. C'est aux dépens de tous ceux qui l'ont précédé qu'il semble avoir pris à tâche de l'exalter, et pour y parvenir il n'épargne ni les injures les plus grossières, ni les assertions les plus absurdes. Bornons-nous à quelques unes de ces dernières.

S'agit-il de nous faire croire au passage de la ligne équinoxiale par Vespuce, il nous dira : *Restò sorpreso della sua magnanima audacia lo stesso Vespucio !* Et il oubliera l'audace de ces Portugais qui le précédèrent, quand Vespuce était encore en Italie, et qui découvrirent Anno-bom en 1471, le Congo en 1484, et enfin Bartholomeo Dias, qui découvrit le cap Tormentoso en 1486 ! Canovai voudra nous faire croire que ce fut Vespuce qui le premier passa l'équateur ; autre part il nous dira que Cabral, s'il n'avait pas su par la renommée la découverte de Vespuce, n'aurait pas osé se jeter d'orient en occident dans son voyage, mais il oubliera même les documens de Ramusio (1).

Il nous dira encore que Pinzon et Leppe visitèrent ce continent sur les traces *dell invito naviga-*

(1) La lettre seule de Pierre Vas Caminha, au défaut de l'histoire entière, renverserait toutes les assertions de l'auteur. Voyez Cahier du mois de février 1837.

tore, tandis qu'il assurera autre part (1) que la découverte du Brésil fut une découverte inattendue !

Le célèbre Cook n'a fait, selon Canovai, que répéter tout ce qu'avait déjà *da gran tempo osservato e deciso il Vespucio* (2) !

Le nom d'Amérique proviendrait, selon lui, d'une éclatante récompense que Ferdinand-le-Catholique accorda à Vespuce, en ordonnant par des *lettres patentes* que le Nouveau-Continent fût appelé de son nom, honorant ainsi lui et le Nouveau-Monde.

Il ajoutera à toute cette histoire que *la simplicita del pensiero* a été si agréable à l'Europe, que la grâce accordée par le roi devint presque une loi pour toute cette partie du monde.

Si tout homme instruit dans l'histoire des découvertes et dans celle de l'Espagne, sait le contraire, et n'a jamais trouvé le nom d'Amérique dans les historiens principaux de l'Espagne ; s'il sait, dis-je, que les Espagnols ne donnèrent au Nouveau-Continent que les noms d'*Indes Occidentales*, Canovai ne se souciera guère de ces faits, il les bravera tous pour nous faire croire à une telle histoire.

(1) Canovai, p. 133.
(2) Canovai, p. 150, note 147.

Pierre Martyr aurait-il donné à son histoire le nom *de Orbe Novo*, et l'aurait-on imprimé à Alcala en 1516, sous ce titre, si de telles lettres patentes eussent été promulguées? Enciso aurait-il intitulé son ouvrage (1519) *Summa Geographia de las Indias*, si l'ordonnance eût existé?

Les lettres de Ferdinand Cortès, imprimées à Séville en 1522 et 1523, auraient-elles dans ce cas appelé ces territoires d'un autre nom? Oviédo aurait-il intitulé son histoire: *Historia general y natural de las Indias?*

Pourquoi une telle ordonnance ne se trouve-t-elle pas dans le Recueil des lois des Indes, publié à Alcala en 1543, non pas avec le titre de lois sur l'*Amérique*, mais de *Leyes y ordonança para la governacion de las Indias?*

Ces faits et les documens dernièrement publiés détruisent donc l'assertion de Canovai.

N'est-il pas évident que si de telles lettres patentes du roi Ferdinand eussent été accordées à Vespuce, les Espagnols auraient appelé le Nouveau-Continent de son nom? N'est-il pas évident que si une telle délibération eût été vraie, Vespuce n'aurait pas eu besoin de la recommandation de Colomb en 1505 *parce qu'il était malheureux?* Colomb même ne se serait-il pas opposé à une telle

concession, et aurait-il recommandé Vespuce à son fils, si l'on s'était rendu coupable à son égard d'une telle injustice et d'une telle usurpation? En effet on ne trouve cette dénomination adoptée nulle part du vivant de Colomb.

Mais si Canovai a supposé les prétendues lettres patentes dont nous venons de parler, qui imposaient le nom d'*Amérique* au Nouveau-Continent, il nous révélera encore autre part, avec une contradiction de plus, qu'il ne connaissait pas les anciennes cartes de cette partie du globe. Il nous dira que si les anciens historiens du Nouveau-Monde et les cartes anciennes étaient bien examinés, on y découvrirait que le nom d'*Amérique* ne fut pas donné dans le commencement au continent tout entier, mais seulement au Brésil (1), tandis que les anciennes cartes, comme nous l'avons vérifié nous-mêmes, prouvent le contraire.

Ainsi dans la carte du Nouveau-Continent dessinée par *Jean de la Cosa* à Puerto de Santa Maria, en 1500, dont notre savant confrère M. Walckenaer possède l'original, on ne remarque point aucune désignation imposée à la partie méridionale. Dans un calque que ce savant a bien

(1) Canovai, Éloge de Vesp., p. 346.

voulu nous donner, on y remarque deux îles qui, par leur position, paraissent être, d'après son opinion, ainsi que de la mienne, l'île de Ferdinand de Noronha, et les îlots voisins très grossis. A côté d'une, on remarque le drapeau Portugais, et une note où on lit: *Islas descubiertas por el Rey de Portugal.* Au nord de la position du cap Saint-Augustin, on lit la note suivante: « *Esto Cabo se* « *descobrio en anno de* 1499, *por Castilla*, *siendo* « *descobridor Vicentians* » (1).

Ce document contemporain de ces découvertes, nous offre encore un argument de plus contre les prétendues découvertes de Vespuce, car l'auteur de cette carte, non seulement avait accompagné Colomb dans son second voyage, mais encore il fut le compagnon d'Hojeda et de Vespuce dans l'expédition de 1499-1500, et ne signale nulle part

(1) Ce précieux monument géographique est dessiné sur un parchemin de plus de quinze pieds carrés de superficie. On y voit non seulement l'Amérique, mais aussi l'Europe, l'Asie et l'Afrique. M. de Humboldt en a fait graver dernièrement une partie, qui vient d'être publiée avec son ouvrage, *de l'Examen critique.*

M. de la Sagra vient aussi de faire graver une autre grande partie de cette mappe-monde, c'est-à-dire celle du Nouveau-Continent, pour servir d'illustration à son important ouvrage de *la Historia Fisica, Politica y Natural de la Isla de Cuba.* (Histoire Physique, Politique et Naturelle de l'île de Cuba), imprimée à Paris, 1837.

les prétendues découvertes du navigateur florentin.

L'auteur de cette carte était si habile, qu'il se croyait supérieur même en connaissances nautiques à Colomb (1) ; il était si au courant de tout ce qui concernait ces découvertes qu'il les signalait à l'instant même dans sa carte (2).

Or, la Cosa qui désigne le nom de celui qui avait découvert un point de la côte, n'aurait-il désigné Vespuce son compagnon, s'il eût en réalité découvert quelque partie du Nouveau-Continent ?

La note qu'on lit à côté de l'île de Ferdinand de Noronha ne prouve-t-elle pas que les Portugais avaient déjà effectué l'autre découverte, sans l'intervention de Vespuce ; que Jean de la Cosa, son compagnon, aurait sans doute nommé, s'il eût en réalité découvert quelque point du Nouveau-Continent pour le roi du Portugal, et encore plus s'il eût découvert tout le Continent méridional ?

Quoi qu'il en soit, en continuant à montrer com-

(1) C'est ce *Jean de la Cosa*, dit M. Humboldt (*Examen critique, etc.*), dont, selon le témoignage de Bernardo d'Ibarra, dans le procès du Fiscal contre don Diego Colomb, l'amiral se plaignait, puisque *Cosa, hombre habil audaba diciendo que sabia mas que el* » (homme habile, qui disait qu'il savait plus que lui.)

(2) Voir, observation de M. de la Sagra, page 5, *Hist. da Isla de Cuba, etc.*

ment Canovai se trompa, ne connaissant pas les anciennes cartes, nous dirons que, dans la *Mappe-Monde de Ruych*, édition de *Ptolémée* de Rome, de 1508 (1), la partie méridionale du Nouveau-Continent est représentée sous le nom de *Terra Sanctæ-Crucis, sive Mundus-Novus*, et dans la position du cap Saint-Augustin, on lit *Caput Sanctæ-Crucis*.

Dans la mappe-monde d'une édition de Ptolémée de 1511, par *Bernardus Sylvanus Ebolensis* (2), on voit la partie méridionale du Nouveau-Continent désignée par *Terra Sanctæ-Crucis*.

Dans la carte qu'on trouve dans la première édition de Pierre Martyr (1511), on ne voit dans la partie méridionale du Nouveau-Continent, que le cap Saint-Augustin désigné par *Caput Sanctæ-Crucis* (3).

Dans la belle édition de Ptolémée de 1513, publiée à Strasbourg par *Johannes Scottus*, on voit dans une carte du Nouveau-Continent, dans la partie méridionale seulement, le cap Saint-Augustin désigné *Caput Sanctæ-Crucis*. La côte y est reconnue jusqu'au 40e degré de latitude australe, et dans

(1) Voir Notes additionn., Cahier de la Société de Géographie du mois de février 1837, p. 75.

(2) Exemplaire de la Bibliothèque du Roi.

(3) Bibliothèque de M. Ternaux.

une autre carte qui porte le titre de *Terræ Novæ*; on voit du côté de Paria la note suivante :

« *Hæc terra cum adjacentibus insulis inventa est per Columbum Januensem, ex mandato regis* « *Castellæ.* » Dans une préface qui précède les nouvelles cartes, on lit que la *carte marine* qu'on appelle *de l'Amiral* avait été dressée premièrement d'après les ordres de Ferdinand-le-Catholique (lequel par erreur y est désigné comme roi de Portugal)(1), et corrigée et augmentée avec des additions par des voyageurs éminens, et publiée comme un témoignage de la libéralité de René de Lorraine. Or, nous remarquerons ici que ces particularités sont fort curieuses et d'une grande importance dans la discussion qui nous occupe. Nous voyons que la carte marine était appelée *Carte de l'Amiral*; ainsi elle fut primitivement dessinée par Colomb, ou par Cabral, mais jamais par Vespuce, car celui-ci n'a pas eu ce grade éminent. Il paraît hors de doute que la carte ainsi désignée a été dessinée soit par l'amiral Colomb, soit par ses ordres, soit d'après ses découvertes;

(1) Dans le texte on lit : *Serenissimi Portugalliæ regis Ferdinandi*; mais c'est une erreur évidente, car le roi Ferdinand de Portugal mourut le 22 octobre 1383, cent dix ans avant la découverte du Nouveau-Continent.

Effectivement, l'amiral avait envoyé une carte marine du Nouveau-Continent aux rois catholiques, avec une lettre où il en fait mention. (Voir Navarrete, page 253, tome Ier, et page 264, et la Sagra, *Histoire de l'île de Cuba*). Une copie de cette carte, qui marquait déjà sans doute la terre ferme, servit à Hojéda pour suivre la même route (ibid., tome Ier, page 5), comme on peut s'en assurer par les dépositions dans le procès contre Colomb, *que vio la figura que esto envio a Castilla a el Rey e a la Reina*. (Navarrete, tome III, page 539). Dans le même procès, on remarque la réponse de *Bernardo d'Ibarra*, qui confirme que la *Carte de l Amiral* avait été envoyée aux rois catholiques, et il ajoute qu'il avait entendu dire que, d'après cette carte, on en avait dessiné d'autres, et que Merino, Hojéda, et d'autres, s'en servirent après pour se diriger vers ces parages. (Ibid., p. 587.)

Il paraît donc indubitable : que 1° les premières cartes du Nouveau-Continent furent dessinées par Colomb, ou d'après ses ordres, et qu'il avait dessiné des cartes avant Vespuce. En effet, nous voyons qu'Ange de Trévise, dans sa lettre à Malapiero, que nous avons déjà citée, répondit à propos d'une carte du voyage de Colomb qui

lui était demandée probablement par le gouvernement vénitien (selon l'opinion de Bossi) : « *Il* « *n'en existe pas ici* (à Grenade), *à l'exception* « *d'une de Colomb lui-même, et il n'y a personne* « *qui soit en état d'en dessiner* (1). »

2° La carte marine appelée *de l'Amiral*, qui avait été dessinée et corrigée d'après les ordres du roi Ferdinand, et qui avait été gravée par les soins de René de Lorraine, dont il est question dans la préface de cette édition de Ptolémée, était probablement une de ces copies dont parle *Ibarra*.

3° Le rapprochement de ce qu'on lit dans la préface de ce Ptolémée, savoir : que la carte en question fut faite d'après les ordres de Ferdinand-le-Catholique, et publiée avec des additions, par les soins de René de Lorraine, joint au témoignage des documens que nous venons de citer, montre encore, ce nous semble, que les relations que René entretenait avec l'Espagne, sur ces matières géographiques, l'ont mis au fait des découvertes de l'amiral, et que ni le duc ni Ylacomilus ne pouvaient ignorer les découvertes

(1) La reine Isabelle, dans sa lettre adressée à Colomb le 5 septembre 1493 (voir Navarrete, t. II, doc. 10), parle de la carte marine qu'il avait dessinée, et lui en fait la demande.

de Colomb, et les attribuer à Vespuce, sans commettre une injustice flagrante.

D'autre part, on continue à trouver, comme on le voit dans la carte *Orbis typus universalis*, la partie méridionale du Nouveau-Continent sans la désignation d'Amérique; et même le nom de *Sanctæ Crucis*, primitivement imposé par Cabral, est toujours employé pour désigner cette partie du Nouveau-Monde. Outre ces particularités extrêmement curieuses, nous en signalerons encore une autre, savoir, que *Philesius*, c'est-à-dire Ringamann, professeur à Bâle, le correspondant d'Ylacomilus, a eu une grande part à cette publication, où l'amiral Colomb est désigné comme le premier qui ait découvert le Nouveau-Continent, et où la partie méridionale conserve le nom imposé par Cabral.

Philesii diligentiam in hoc plurimum cooperatam scias, cujus fideli doctaque manu totum quod vides opus transcriptum, secundaria dein revisione ejus qui pressit summis vigilantia et excubijs et curis ære graphatum est (1).

Dans une autre édition de Ptolémée, imprimée à Strasbourg (1520) et dédiée à Charles V, on voit

(1) On peut voir l'apologie de cette édition de Ptolémée en Raidel *Commentatio critico litteraria de Claudii Ptolemei geographia*.

dans une mappemonde *Orbis typus universalis*, le Nouveau-Continent méridional sans aucune dénomination, mais on y remarque le cap Saint-Augustin désigné par *Caput Sanctæ Crucis;* et dans une autre carte qui porte le titre de *Tabula Terræ Novæ*, on lit du côté de Paria la note suivante :

« *Hæc terra cum adjacentibus insulis inventa est per Columbum Januensem, ex mandato regis Castellæ.* » Toutes les côtes y sont reconnues avec leurs noms. Dans celles du Brésil tous les noms sont portugais, et seulement le cap de Saint-Augustin se trouve désigné par *Caput Sanctæ Crucis.* Ainsi donc, d'après l'examen des cartes du Nouveau-Continent, qu'on peut appeler anciennes, c'est-à-dire depuis la publication de la première de toutes ces cartes jusqu'à l'apparition d'une mappemonde d'Appianus en 1520 (1), où se trouve pour la première fois le nom d'Amérique, on remarque tout le contraire de ce que croyait Canovai, et on y voit *constamment conservée la dénomination primitive imposée par Cabral*, et du côté de Paria, la note qui constate la découverte de Colomb, sans qu'il soit nullement question ni du nom d'Amérique, ni de Vespuce, dans

(1) Dans le *Solin* de Camers.

les cartes précitées. Néanmoins ces cartes ne doivent pas être les seules considérées comme anciennes d'après l'expression de Canovai, mais encore toutes celles antérieures à la traduction de la *Cosmographia* de Munster de 1550, car l'ouvrage précité est le point de départ de ses raisonnemens.

D'après cela, nous citerons encore d'autres cartes, qu'on peut classer comme anciennes, qui nous offrent de nouvelles preuves de ce que nous avons démontré plus haut.

Dans l'*Isolario* de Bordone, imprimé à Venise en 1528, on remarque une carte d'une partie septentrionale du Nouveau-Continent, et on y lit la note suivante : *Parte del stretto del mondo nuovo;* et il ajoute dans le texte *que ces îles furent découvertes par les Espagnols et par les Portugais ;* et à la page 10, parlant de la partie méridionale, il l'appelle du nom imposé par Cabral, *Terra di Santa Croce ovver Mondo Nuovo* (1).

Dans une seconde édition du même ouvrage, imprimée à Venise en 1533, on trouve une mappemonde, et on y voit la partie méridionale du Nouveau-Continent désignée par *Mondo Nuovo;* et on remarque dans le même volume une autre

(1) Exemplaire de la Bibliothèque de l'Institut.

mappemonde de l'année précédente (1532). Dans cette carte, la partie méridionale du Nouveau-Continent est désignée par le nom *Terra Sanctæ Crucis, sive Mundus Novus* (1).

Dans la mappemonde de l'édition de cet ouvrage de 1547, nous trouvons encore la même partie méridionale du Nouveau-Continent désignée par *Mondo Nuovo* (2).

Nous nous permettrons de faire ici une observation que nous croyons pouvoir intéresser dans cette discussion, savoir, que l'autorité de cet ouvrage est d'autant plus importante que les dénominations des textes et des cartes de Bordone ajoutent encore aux preuves précédentes produites dans le cours de notre travail, contre les prétentions des panégyristes de Vespuce ; car Bordone était contemporain de Vespuce (3), et était aussi Italien, et très instruit sur les voyages, sur la géographie et sur les découvertes, et il acquit plus de célébrité par l'ouvrage en question que par ses recueils de traductions latines des dialogues de Lucien, et par sa *Description de l'Italie.*

(1) Édition de la Bibliothèque du Roi.

(2) Nous devons la communication de cette édition à notre savant ami et confrère M. Jomard.

(3) Bordone naquit dans le XVe siècle, et mourut en 1531.

Dans l'édition de Mela de Vadianus, de Bâle (1), on remarque une carte de 1520, où on lit dans la partie méridionale du Nouveau-Continent la note suivante :

Anno 1497, *hæc terra cum adjacentibus insulis inventa est per Columbum Januensem, ex mandato regis Castellæ.*

Dans une édition de Mela, de 1540, on lit dans la position du cap Saint-Augustin, *Caput Sanctæ Crucis.* Dans une autre édition de Mela de 1572, publiée à Paris, on remarque une carte du Nouveau-Monde, et dans la partie méridionale on lit : *Novus Orbis.* Dans cette même partie, outre la dénomination de *America sive Novi Orbis pars*, on lit encore dans la partie portugaise le mot *Brasilia.*

Dans une carte gravée vers 1562, on voit la partie méridionale du Nouveau-Continent désignée par *Peruviana* (2). Dans une autre, gravée vers 1565, par Paulo Forlani Veronese, on voit le Nouveau-Continent sans la désignation d'Amérique (3).

Dans une mappemonde d'un atlas dont les cartes sur vélin sont dessinées et enluminées, en 1567,

(1) Bibliothèque de M. Jomard.
(2) Département des cartes géographiques à la Bibliothèque du Roi.
(3) *Ibid.*

le Nouveau-Continent n'est pas désigné par le nom d'Amérique, et la partie portugaise l'est par le nom de Brésil (1).

On voit donc, d'après ce que nous venons d'observer, dans quelles erreurs est tombé Canovai en ce qui concerne les cartes anciennes du Nouveau-Continent, qu'il n'a pas examinées. Passons maintenant à une autre erreur de ce panégyriste de Vespuce. Cet auteur affirme que dans presque tous les Ptolémées publiés depuis 1511 jusqu'à 1590, on trouve la carte *delle Nuove Terre col Bresile chiamato America* (2).

Or cette assertion du père Canovai est également inexacte. Vingt-cinq éditions de Ptolémée que nous avons consultées, depuis celle de 1511 jusqu'à celle de 1584 (3), fournissent la preuve du contraire. De ces Ptolémées, les uns n'ont que le texte grec sans cartes géographiques, d'autres ont simplement les cartes du monde tel qu'on le connaissait au temps du grand géographe; les autres,

(1) Dans la bibliothèque de M. Ternaux.

(2) Elogio, pag. 347.

(3) Nous indiquerons rapidement dans cette note la série chronologique de ces Ptolémées dès 1511.

1511. Ptolémée de *Bernardus Sylvanus*.

1513. Edit. de Strasbourg de *Scottus*.

enfin, et c'est le plus grand nombre, contiennent des cartes nouvelles. Ce sont ces dernières qui démentent, comme nous venons de le dire, l'assertion de Canovai. Telle est, outre celles que nous avons citées plus haut, l'édition publiée à Venise in-8, par Mattiolo (1548). Dans l'une des cartes de cette édition, le Nouveau-Continent méridional

1514. Edit. de Nuremberg (sans cartes).
1520. — sans cartes.
1523. Ptolémée, où l'on trouve pour la première fois sur une carte le nom d'*Amerique*.
1524. Edit. de Nuremberg.
1527. — de Paris.
1528. — de Venise.
1533. — avec le texte grec précédé d'une préface d'Erasme (sans cartes),
1535. — de Belibaldi, Pirchaemeri.
1538. — de Bâle. In-fol.
1540. — in-12 de Cologne (sans cartes).
1541. — de Villanovano.
1545. Edit. (une autre).
1546. — de Paris. In-4°. Texte grec (sans cartes).
1548. — traduction italienne par Mattiolo. In-8° avec cartes.
1552. — de Bâle, avec des cartes.
1559. Ptolémée (sans cartes).
1561. Ptolémée de Ruscelli (Venise).
1568. Autre édition de Venise.
1574. Autre édition.
1575. Edit. de Venise, avec des cartes.
1582. — de Bâle.
1584. — de Mercator.

est désigné sous le titre de *Terra Nova*. Dans la partie portugaise, on lit seulement *Brésil*. Dans les deux autres cartes, où l'on remarque le Nouveau-Monde, cette partie de la terre est désignée par *Terra Nova*. Dans le Ptolémée de Ruscelli, de 1561, la partie méridionale du Nouveau-Continent est désignée par *Terra Nova*. Dans celui de Malombra, de 1575, la partie méridionale du Nouveau-Continent est désignée sous le même nom que dans le précédent. Ainsi donc vingt-deux Ptolémées prouvent le contraire de l'assertion de Canovai.

Examinons maintenant les éditions dans les cartes desquelles on trouve le nom d'Amérique imposé au Nouveau-Continent, savoir celles de 1522, 1541 et 1552. Nous ferons remarquer d'abord que ces cartes elles-mêmes ne sont pas entièrement favorables aux panégyristes de Vespuce. Dans le Ptolémée de 1541 de Villanovano, on voit le Nouveau-Continent indiqué dans la *Tabula Terræ Novæ*. Colomb y est désigné comme celui qui a découvert le premier la Terre-Ferme ; on y lit du côté du *Paria* la note suivante : *Hæc terra cum adjacentibus insulis inventa est per Columbum Januensem ex mandato regis Castellæ ;* et dans le centre on lit *Terra Nova*. La seule note où il soit

question de Vespuce est la suivante : *Toto itaque, quod aiunt, aberrant caelo, qui hanc continentem Americam nuncupari contendunt, cum Americus multo post Columbum eamdem terram adierit.*

Dans celui de 1552, imprimé à Bâle, nous remarquons la partie méridionale avec le nom d'*America*; mais ce nom y est ajouté à d'autres, de manière que la carte 26 nous prouve la confusion et l'incertitude qui existaient sur ce nom. On y lit dans la partie méridionale : *Insula Atlantica quam vocant Brasilii et Americam !*

D'après ce que nous venons d'observer, il ne reste point le moindre doute sur l'inexactitude des assertions de Canovai, qui n'a nullement connu ni étudié les cartes anciennes.

La fameuse mappemonde qu'on trouve dans le *Solin* de Camers de 1520, offre, il est vrai, dans le titre ces mots : *Typus orbis universalis, juxta Ptolomæi Cosmographi traditionem, et Americi Vespuții, aliorumque lustrationes a Petro Appiano elaborata. A. D.* 1520 ; mais la note qu'on lit dans la carte de la *partie méridionale* est tout-à-fait contraire aux assertions exclusives de Canovai, et aux prétentions des panégyristes de Vespuce. Voici cette note : *Anno* 1497, *hæc Terra cum adjacentibus insulis inventa est per Colum-*

bum Januensem ex mandato regis Castellæ, et plus bas *America Provincia.*

Les cartes qu'on trouve dans les différentes éditions de la *Cosmographie* de Munster ne sont pas aussi favorables aux prétentions de Canovai, qu'il a voulu nous le faire croire.

Dans ces cartes, on ne trouve non plus aucune dénomination arrêtée et uniforme, appliquée au Nouveau-Continent.

Dans la mappemonde de l'édition allemande de 1544, on lit dans la partie méridionale du Nouveau-Continent : *America sive Insula Brasilii*, et dans une autre carte de la partie méridionale du Nouveau-Continent on voit la note suivante : *Insula Atlantica quam vocant Brasilii et Americam.* On lit la même dénomination dans une autre carte de l'édition de 1552 qui porte le titre de *Table des Iles Neuves.*

Dans une mappemonde qu'on voit dans la *Cosmographie* de *Jeronimo Girava Tarracones*, publiée à Milan, le 18 avril 1556 (1), on remarque le Nouveau Continent sans la désignation d'Amérique. Dans la partie septentrionale, on lit simplement *Nueva Espana*, et dans la partie méridionale *Peru*, *Chile* et *Brasil.*

(1) Bibliothèque de M. Ternaux.

Cette carte fut dessinée d'après une autre de Gaspard Vopelio de Magdebourg, de 1547, qui, selon l'opinion de Girava, était plus correcte que toutes celles qui avaient paru jusqu'à cette époque.

Quoi qu'il en soit, l'auteur de cette *Cosmographie* qui était plus instruit des connaissances des auteurs anciens et des modernes que le pseudonyme Ylacomilus, auteur de la fameuse *Cosmographiæ Introductio* de 1507, ne dit pas un mot des prétendues découvertes de Vespuce, ni de ses observations astronomiques.

Il dit que la dénomination du Nouveau-Continent la plus généralement admise était celle de *Indias*, ou de *Nouveau-Monde*, et en effet la division de son ouvrage consacrée à cette partie du globe, porte le titre d'*Indias ó Nuevo Mundo*.

« Toute la terre nouvellement découverte, dit-il, s'appelle *India* parce que Christophe Colomb de Gènes, grand marin et cosmographe médiocre, quand il obtint la permission pour découvrir des terres en 1492, les appela *Indes*, et depuis lors cette *Terre Ferme s'est* toujours *appelée Inde*.

Il est encore à remarquer que ce cosmographe, tout en citant les noms de ceux qui firent les premiers des découvertes dans le Nouveau-Conti-

nent, savoir : Colomb, les Pinzons, etc., citant encore les auteurs et voyageurs espagnols qui le devancèrent, tels qu'*Oviedo*, Gomara, Ceiça, Valboà, *Orellana*, Solis et d'autres, ne cite pas même le nom de Vespuce dont il ne pouvait pas ignorer les prétentions, car il avait composé son ouvrage à Milan ; il avait voyagé en Allemagne, il avait puisé dans les ouvrages d'*Henricus Glareanus*, dans la *Cosmographie* de *Munster*, et connaissait les publications du célèbre cosmographe hollandais *Gemma Frisius*, éditeur d'une édition de la *Cosmographie* d'Appianus (1529), dans laquelle il désigna Vespuce comme étant celui qui avait découvert le Nouveau-Continent en 1497 ! !

Ces argumens que nous employons ici, tout négatifs qu'ils puissent paraître sont néanmoins d'une grande importance, et surtout quand on réfléchira que Girava duquel un savant contemporain dit : *vir magno ingenio et præclara eruditione*, tout en ayant eu connaissance des lettres de Vespuce et de tout ce que ceux qui le devancèrent publièrent à cet égard, s'est abstenu de répéter ces erreurs et de croire aux prétendues découvertes du navigateur florentin.

Dans la *Cosmographie* de Belleforest de 1575, dans la carte du Nouveau-Monde, la partie sep-

tentrionale est désignée par *America sive India Nova*, et on y lit la note suivante : *Anno* 1492, *a Christophoro Columbo*, *nomine regis Castellæ*, *detecta*, tandis que dans la partie méridionale on n'y voit pas le nom d'Amérique, mais celui du *Brésil.*

Dans la mappemonde du *Theatrum orbis terrarum* du savant Ortelius (1570), on remarque la partie septentrionale du Nouveau-Continent désignée par *America sive India Nova*, tandis qu'on ne lit pas cette dénomination dans la partie méridionale. Dans cette partie, les possessions portugaises sont désignées par le nom de Brésil. La carte de ce continent qu'on trouve dans le même ouvrage n'a aucune dénomination ; on y lit sur les possessions portugaises la note suivante : *Brasilia a Lusitanis*, *anno* 1504 *inventa* (1). Au surplus l'opinion du savant géographe n'est pas favorable aux prétentions des panégyristes de Vespuce. Nous nous bornerons à transcrire le passage suivant : *Totum hoc hemispherium (quod America, atque ob immensam suam amplitudinem Novus Orbis hodie vocatur) veteribus incognitum mansisse usque ad annum* 1492, *quo primum a Christopho Columbo*

(1) Cette date n'est pas exacte : on devait dire 1500.

Januense detectum fuit, humanæ admirationis modum excedere videtur.

Dans la Cosmographie de Thevet, imprimée à Paris en 1575, on voit une carte du Nouveau-Continent sans autre désignation que celle de *Terre-Neuve* appliquée à la partie septentrionale.

Dans les cartes d'une autre édition d'Ortelius de 1584, le Nouveau-Continent dans la partie méridionale n'est pas désigné par le nom d'*Amérique.*

Dans le *Miroir du Monde*, publié à Anvers en 1584, on trouve une carte du Nouveau-Continent gravée en l'année 1574. Dans cette carte, on ne voit pas le nom d'Amérique, et on y lit une note qui constate la priorité de la découverte par Colomb, l'année 1492.

Dans l'ouvrage intitulé : *Les Trois Mondes*, par M. de la Popellinière, imprimé à Paris en 1582, on voit une mappemonde, où seulement la partie septentrionale du Nouveau-Continent est désignée sous le nom d'Amérique ; néanmoins on a ajouté la note suivante : *America sive India nova, A.* 1492, *a Chistophoro Colombo nomen regis castellæ detecta* (1).

(1) Bibliothèque de M. Ternaux.

Dans un livre allemand, intitulé: *Conquette van Indien*, *etc.* (Conquête des Indes), imprimé à Amsterdam en 1596 (1), on voit une carte où la partie méridionale du Nouveau-Continent est désignée par *Peruana*, et non pas par Amérique.

Dans un autre ouvrage allemand, intitulé: *Spieghel, etc.* (traduction du Miroir de la Tyrannie, par Las Casas), imprimé également à Amsterdam, dans la même année de 1596 (2), on voit une carte du Nouveau-Continent, et on y remarque le nom d'Amérique seulement imposé à la partie septentrionale et en même temps la note suivante : *America an.* 1492, *a Christoph. Colombo inventa,* tandis que dans la partie méridionale on ne remarque pas une telle dénomination : on y lit au contraire *Caribana et Brasil.*

Dans une traduction allemande de Jean de Léon (3), on voit aussi une carte du Nouveau-Continent méridional avec la seule désignation de *Peruana.*

De ce long examen, fait sur un grand nombre de cartes anciennes du Nouveau-Continent, résultent donc, ce nous semble, les faits suivans :

(1) Bibliothèque de M. Ternaux,
(2) Ibid.
(3) Ibid.

1° La priorité de la découverte du Nouveau-Continent, c'est-à-dire même de la terre ferme, par l'amiral Colomb, est signalée invariablement dans les cartes géographiques jusqu'à l'année 1520.

2° Durant la même période, la partie méridionale, et notamment le Brésil, sont également désignés dans les cartes géographiques par *Terra Sanctæ Crusis*, nom primitivement imposé à cette partie du globe par l'amiral portugais Cabral (1).

(1) Dans le tome III des *Mémoires pour servir à l'histoire des Nations d'outre-mer*, publiés par l'Académie royale des sciences de Lisbonne, on trouve une longue notice sur le Brésil, plus importante, selon nous, que celle de Magalhaes Gandavo, ayant été également écrite à la même époque que Magalhaes composa son *Histoire de la province de Santa Cruz*. Ce travail fut dédié à don Christovao de Moura, conseiller d'État, 1589. L'auteur avait résidé au Brésil dix-sept ans. Comme Gandavo, il consacra le premier chapitre à la découverte de cette partie du Nouveau-Monde, et il nous dit que ce fut *Cabral* qui la découvrit le 25 avril 1500, et que ce vaste pays fut nommé, plusieurs années, province de *Santa Cruz*. Il ne dit pas un seul mot de Vespuce ; il nous dit au contraire qu'après Cabral, Gonçalo Coelho y fut envoyé avec trois *caravelles* pour découvrir et reconnaître les côtes. Il affirme que ce capitaine longea ces côtes pendant plusieurs mois, cherchant les ports, et faisant des démarcations. L'auteur ajoute que Coelho éprouva de grandes souffrances, et courut de grands dangers par suite du peu d'expérience et du manque d'informations où l'on était alors relativement à la direction des côtes et des vents pour pouvoir bien diriger la navigation. Or, il n'est nullement croyable que les prétendues découvertes de Vespuce et ses vérifications fussent inconnues alors à l'auteur, qui consacra une partie de sa vie

Ces deux particularités se trouvent encore conservées dans les cartes géographiques du XVIe siècle, et plus généralement admises que d'autres dénominations qu'une bonne critique ne peut pas reconnaître, car les découvertes de Colomb et de Cabral étaient incontestables, tandis que la désignation platonique d'*Insula Atlantica* des cartes de Munster, et d'*Insula Brasilica*, n'était que la continuation des erreurs géographiques de l'antiquité et du moyen-âge, et celle d'Amérique une véritable usurpation.

3° Après la carte qu'on trouve dans le *Solin* de Camers, de 1520, où l'on voit pour la première fois le nom d'*Amérique* imposé au Nouveau-Continent, ce nom ne se trouve jamais, dans les cartes, employé comme une dénomination indubitablement arrêtée et généralement admise dans la cartographie ; car, même dans les cartes où on la remarque, elle est toujours mise en rapport avec d'autres, comme avec celles d'*Insula Atlantica*, *Brasilia*, *Terra Nova*, *Peruviana*, *India Nova*, etc., et presque toujours on lit en même temps

à l'étude de ce pays et de sa découverte, et qui, vivant du temps de Coelho, aurait pu avoir vu l'ouvrage de ce capitaine, et le rapport de son voyage; car il est de tous les historiens du XVIe siècle celui qui nous donne les notions les plus détaillées sur son voyage.

dans ces mêmes cartes, sans en excepter même la carte de *Solin* de Camers, la note qui désigne Colomb comme celui qui le premier a decouvert le Nouveau-Continent.

Telle a été la grande lutte de la vérité contre l'usurpation ; telle a été l'hésitation de ceux qui, tantôt par partialité et le plus souvent par ignorance, travaillaient pour ravir au grand navigateur la gloire immortelle qu'il a attachée à son nom (1)!

(1) Nous remarquons encore dans un grand nombre de cartes du XVII[e] siècle la continuation de cette lutte. Nous nous bornerons à citer à peine les exemples suivans :

Dans un ouvrage allemand intitulé : West and ostindischer, etc. *Stutgart*, etc. (Jardin de plaisir des Indes orientales et occidentales, publié en 1618), on voit une carte du Nouveau-Monde où seulement la partie septentrionale est désignée par le nom d'Amérique.

Dans une carte de l'édition d'Ortélius, de 1624, publiée à Anvers par Moreti, on voit la dénomination d'Amérique imposée seulement à la partie septentrionale du Nouveau-Continent, tandis qu'on remarque dans la partie méridionale la singulière note suivante : *Ophir, Montano, Postelo et Goropio!!*

Dans une traduction espagnole de Pline par *Huerta*, imprimée en 1625, on remarque dans le frontispice une carte du Nouveau-Continent, où la partie septentrionale est appelée *Nueva Espana*, et la partie méridionale simplement désignée par *Peru*. On y voit encore une mappemonde qui contient la partie septentrionale avec la même désignation de la précédente, et la partie méridionale désignée par *Peru et Brasil*.

Canovai, ne pouvant se dissimuler la faiblesse de ses argumens, cherche enfin à nous persuader que Colomb était le *navigateur d'Isabelle*, et que Vespuce était le *navigateur de Ferdinand!* c'est-à-dire que Colomb, protégé par la reine, était détesté par le roi, tandis que Vespuce était l'homme du roi! Mais cette supposition suffirait seule pour nous prouver l'aveuglement de ce panégyriste de Vespuce (1). Si Vespuce était l'homme du roi, qui l'employait dans des navigations pour son compte et à l'insu de la reine, comme Canovai le prétend, comment, un an après la mort de la reine, qui eut lieu en 1504, Vespuce se trouva-t-il réduit à avoir besoin de la recommandation de Colomb,

Dans la Relation du voyage de l'amiral Parker au Brésil, imprimée en 1629 (Bibliothèque de M. Ternaux), on voit une carte dont le titre est : *Descripcion de las Indias occidentales*. Dans cette carte on ne voit pas le Nouveau-Continent désigné sous le nom d'Amérique.

Dans l'édition de *Mercator* de 1632, on voit dans une carte la partie méridionale du Nouveau-Continent désignée par le nom de *Peruana*. Dans l'ouvrage intitulé : *Discriptio insularum Indiæ occidentalis*, la priorité de la découverte du Nouveau-Continent par Colomb y est constatée.

(1) L'épitaphe que Ferdinand a fait faire pour le tombeau de Colomb (dit l'auteur de l'écrit intitulé *Patria di Colombo*) suffit pour justifier la conduite de Ferdinand envers ce grand homme. Voyez Cancellieri, *Dissertazioni*, p. 114.

parce qu'il était malheureux ? Canovai, pour soutenir cette supposition, se perd encore dans un labyrinthe de contradictions. Il nous dit que *les Castillans seuls avaient le droit d'aller en Amérique*, et il ne remarque pas que Colomb et Vespuce n'étaient pas Castillans et que Jean de la Cosa était Biscayen ! Si les Castillans seuls pouvaient être employés dans ces navigations, comment la reine employait-elle Colomb ? Comment Ferdinand lui-même, qui, dans cette hypothèse, n'avait pas même le droit d'y employer ses propres sujets, pouvait-il employer Vespuce ? Pour sortir donc de ce labyrinthe, Canovai suppose l'existence d'instructions secrètes données par Ferdinand à Vespuce, et dont l'une des dispositions était d'*éviter tout bruit*, *toute publicité*, et *ogni pompa*, *di non imporre alcun nome alle terre che discoprisse;* mais il oublie que ce passage, ou plutôt cette singulière supposition est en contradiction manifeste avec celle qu'il a précédemment soutenue de prétendues lettres patentes de Ferdinand en faveur de Vespuce, imposant le nom d'Amérique au Nouveau-Continent pour honorer Vespuce, et par une nouvelle contradiction il accuse ici Colomb d'avoir imposé des noms aux terres qu'il découvrait (1) !

(1) Canovai, p. 256.

Mais les contradictions ne coutent rien à Canovai. S'il nous signale ici le caractère faible de ce roi, qui employait Vespuce secrètement, il nous dira tout le contraire quand cela lui conviendra ; il nous dira que Ferdinand avait une volonté absolue et despotique, et qu'il ne faisait aucun cas des *inhibitorias dell insofferente Colombo* (1). Et bientôt il oubliera aussi cette assertion pour tomber dans une autre contradiction encore, savoir, que *i noti privilegi del Colombo* portaient prohibition expresse contre tout ce qui aurait pu porter atteinte aux découvertes *déjà effectuées* (2).

Les raisonnemens de Canovai dans sa dissertation justificative étant donc fondés sur cette foule de suppositions erronées, démenties par l'histoire et par des documens authentiques, tombent d'eux-mêmes devant ces documens et devant les observations critiques que nous venons de faire.

Telles sont donc les observations générales auxquelles nous a paru donner lieu la lecture que nous avons faite de l'ouvrage de Canovai ; maintenant nous nous permettons de citer quelques passages de celui de Bartolozzi, qui viennent à l'appui de notre observation fondamentale, savoir que l'ou-

(1) Canovai, p. 291.
(2) *Id.*, p. 324.

vrage de Canovai, loin de justifier Vespuce, loin de prouver l'authenticité de ses relations, n'a fait que fournir plus d'argumens contre lui et contre ses relations, et ouvrir un champ plus vaste pour une réfutation plus solide de ses panégyristes.

Bartolozzi, tout en défendant Vespuce, ne dispute pas à Colomb la gloire d'avoir découvert le premier le Nouveau-Continent. L'auteur démontre que Canovai, non seulement s'est trop confié à la cosmographie de Sébastien Munster, mais encore il signale ensuite les erreurs de ce cosmographe ; il montre (1) que Canovai a mutilé un passage de cet auteur pour lui donner une originalité qui ne lui appartenait pas, et pour dire une chose vraiment originale, savoir que Vespuce avait accompagné Colomb en 1492, ce qui est de la plus évidente faussetée (2) ; ensuite que Canovai a encore mutilé la relation même de Vespuce (3) pour soutenir l'erreur de Munster, altérant d'autant plus la vérité historique, que, d'après les documens de Vespuce, déposés aux archives de Florence, et examinés par Bartolozzi, il est constaté que Vespuce était encore dans cette ville en 1492,

(1) Bartolozzi, p. 90.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

année du départ de Colomb. Cet auteur démontre donc ainsi la double erreur de Munster et de Canovai (1). Autre part il nous fait voir l'anachronisme où l'auteur de l'Eloge est tombé sur le voyage attribué à Vespuce en 1497 (2). Il prouve que Canovai ne connaissait pas les cartes géographiques anciennes ; mais tout en faisant preuve lui-même de connaissances plus étendues sur cette partie, que celles de l'auteur de l'Éloge (3), il laisse voir à son tour qu'il n'a pas connu non plus les premières cartes du commencement du XVIe siècle. Bartolozzi enfin démontre les erreurs que Canovai a commises dans les calculs de longitude et autres, et prouve qu'il n'a pas même compris ceux de Vespuce.

D'après ce que nous venons d'exposer, il n'est pas étonnant que cette production de Canovai en faveur de Vespuce n'ait point fait la moindre impression sur les auteurs qui écrivirent sur ce Florentin depuis 1788, et qu'elle n'ait point modifié les opinions de Camus, de Fleurieu, de Peuchet, de Munoz, de Malte-Brun, du savant Cancel-

(1) Voyez le même ouvrage jusqu'à la page 100.

(2) *Id.*, p. 96 et 97.

(3) Voy. Bartolozzi, p. 102 et suivantes, où il discute cette matière, et révèle les erreurs de Vespuce, de Munster et de Canovai.

lieri (1), de Bossi, de Lanzi, de Mariano Llorente (2), ni d'un grand nombre d'autres dont nous citons les passages dans ces notes, ni celle du laborieux auteur de la Bibliothèque historique, Meusel, qui, en parlant des ouvrages relatifs à Colomb, nous dit : « Licet Christophori Colombi navigatio et expeditio novæ partis orbis terrarum inveniendæ causa instituta, testes habuerit permultos, nec dubitandum fuerit, illum non solum insulas, sed etiam terram Americæ continentem vidisse; *tamen nequitia et temeritate fere inaudita Americi Vespucii gloria hujus facinoris illi pæne ademptæ, certe dubia reddita fuit.*

« Hanc igitur gloriam Columbo, post alios qui obiter idem egerunt, vendicare felici ausu Tosius studuit. » Le même auteur en citant des écrits de Vespuce, et parlant de l'ouvrage de Bandini, nous dit (3) : « Vesputium, dum narrat se jam an. 1497

(1) Ce savant, doué d'une remarquable érudition, appelle l'Éloge de Vespuce par Canovai, *Ingeniosissimo*, et ironiquement il déclare se l'approprier pour Colomb. On peut voir le ton ironique de Cancellieri en différens passages de l'ouvrage cité, et notamment à la page 257.

(2) Mariano Llorente *Saggio Apologetico, degli storici e conquistatori Spagnuoli dell' America*; réfutation publiée à Florence en 1796, et à Naples dans la même année.

(3) Meuzel, *Bibliotheca historica*, tome III, page 263, 264.

« Americæ terram continentem vidisse, impuden-
« tem mentitum fuisse, immo potius illum demum
« anno 1498, in navigatione tertia, Americæ con-
« tinentem attigisse. Quid ? quod jam in secunda
« a 1495 vidisse, licet tam non calcasse (Pariam
« nempe) a pluribus contra Vesputii fautores ac
« defensores probatum est. »

En effet, comment une production où le paradoxe, la partialité et l'erreur se rencontrent à chaque instant, pourrait-elle convaincre et persuader (1)?

Il reste donc démontré que les documens produits par Canovai, loin de pouvoir être considérés comme ayant été récemment publiés, le sont depuis quarante-sept ans, et qu'ils ont au contraire été mutilés ou altérés par ce panégyriste de Ves-

L'auteur en citant l'ouvrage de Bandini en faveur de Vespuce, après avoir dit que cette production n'est qu'une apologie, termine par ces mots : *Quam tamen operam irritam esse demonstrarunt Tosius et Tiraboschius modo commemorati.*

(1) Canovai était déjà connu par ses paradoxes et par son esprit de controverse avant même la publication de l'Eloge de Vespuce, comme on peut s'en assurer par sa querelle au sujet du théâtre des Grecs. Voir le 7e volume de l'ouvrage de Saverio Mattei, de l'édition de Naples, p. 216; on lui reproche l'exagération, et d'avoir confondu les mimiques avec les philosophes, les comédiens avec les tragiques, et de ne pas connaître la législation des Grecs et des Romains sur les mimiques.

puce pour étayer une œuvre dont les critiques, les savans et tous ceux qui s'occupent aujourd'hui avec tant de succès des études géographiques peuvent apprécier la valeur ; il reste également démontré que les documens les plus authentiques et les plus précieux sur ces matières sont ceux dernièrement publiés, provenant des Archives de Séville et de celles de Simancas (1), documens d'une tout autre importance que ceux qu'on avait connus jusqu'à présent.

Ayant ainsi démontré que l'ouvrage de Canovai ne peut et ne doit pas faire autorité dans la question qui nous occupe, la discussion nous force de revenir encore sur les ouvrages des auteurs contemporains de Vespuce.

Les lettres de Vespuce sur ses premières prétendues découvertes ne furent point insérées dans la plus ancienne collection de voyages, celle du *Libretto de tutta le navigazione de Re d'Spagna de le isole e terreni nuovamente trovati*, publiée à Venise en 1504, quoique les quatre prétendus voyages de découverte de Vespuce aient eu lieu déjà à l'époque de cette publication.

Il paraît donc bien extraordinaire que ce re-

(1) Voyez Navarrete, tome III, et Bulletin de la Société de géographie du mois de février 1837, p. 98 et 99.

cueil ayant été imprimé à Venise, pays où on était au courant des découvertes, on n'y ait publié aucune des lettres de Vespuce, ni fait mention des prétendues découvertes du navigateur florentin, tout en ayant inséré celles de Colomb, et les voyages d'*Alonzo el Negro,* et ceux de *Vicente Yanès Pinson.* Cette omission doit nous étonner d'autant plus que le secrétaire de l'ambassade vénitienne en Espagne, *Angelo Trivigiano*, qui montrait plus d'ardeur à répandre rapidement la nouvelle des découvertes géographiques en Italie, a exercé une grande influence sur cette collection vénitienne (1).

Si donc nous devons croire d'autre part que Trivigiano exerça aussi une grande influence dans l'autre publication du recueil publié à Vicence, sous le faux titre de *Mondo Novo e paese nuovamente retrovati d'Alberico Vespuzio*, 1507 (2), si nous devons croire encore, dis-je, à l'influence que ce diplomate exerça dans cette publication, nous devons nous étonner davantage de ne trouver les lettres de Vespuce, ni la moindre

(1) Comparez ce que nous disons à la pag. 128. Voy. Examen critique, par M. de Humboldt, tom. IV, édit. in-8°, pag. 78.

(2) Voyez ce que nous avons dit sur ce recueil, aux pag. 74 et suivantes.

mention de ses voyages dans le premier recueil, et de voir dans le second la lettre de Vespuce à Médicis, sur son voyage, insérée après les découvertes faites par ordre de l'Infant don Henri, après le voyage de Gama, après les découvertes de Colomb, et enfin après celle de Cabral.

Ainsi le silence qu'on observe à l'égard de Vespuce dans le premier recueil, et l'ordre de l'insertion de sa lettre à Médicis dans le second, ne paraissent-ils pas démontrer, jusqu'à un certain point, que les contemporains de Vespuce les mieux instruits, et les plus impartiaux, n'admettaient point la prétendue priorité des découvertes du navigateur Florentin?

Au surplus, ce dernier recueil attribué à Francasano, fut édité non par Montalbbodo, mais par Alessandro Zorzi, habile cosmographe et dessinateur de cartes à Venise (1), particularité qui donne plus de poids à notre observation.

En effet, qui mieux qu'un agent vénitien résidant en Espagne à l'époque de ces prétendues découvertes de Vespuce, pouvait être informé de la réalité des faits? Qui mieux qu'un habile cosmographe vénitien, tel que Zorzi, devait savoir de

(1) Observations de Baldelli, Il Millone, t. 1, p. 32.

bonnes sources la vérité? Ces observations ne devraient-elles pas nous faire désirer de savoir pourquoi ce cosmographe n'a pas inséré en premier lieu la lettre de Vespuce avant les découvertes de Colomb, de Gama et de Cabral?

Si nous ne pouvons pas résoudre ce problème, du moins il nous paraît tout logique que si nous posons en fait qu'un employé vénitien résidant en Espagne à cette époque exerçât beaucoup d'influence sur la publication de ces deux recueils, et qu'un habile cosmographe le secondât dans ces mêmes publications, il paraît tout logique, dis-je, de penser qu'ils n'admettaient pas la priorité des voyages et les prétendues découvertes de Vespuce, et cela avec d'autant plus de fondement, que, d'après ce qu'on lit dans un exemplaire du *Mondo Nuovo* que possède la Bibliothèque Magliabecchi, il est constaté que Barthélemi Colomb, qui a été à Rome en 1505 (c'est-à-dire deux ans avant la publication du second recueil), a donné une relation de la première navigation de son frère à un chanoine de Saint-Jean de Latran, et que ce chanoine en a fait cadeau plus tard, *à Venise, à ce même Alessandro Zorzi suo amico e compilatore de la raccolta* (1).

(1) Voyez M. Humboldt, Examen critique, IV, pag. 8.

D'autre part, il n'est pas moins curieux de remarquer que *Richaumer*, dans sa traduction allemande du recueil de Vicence (traduction publiée en 1508, et qui, selon l'opinion de l'illustre Humboldt, est plus correcte et mieux rédigée que l'*Itinerarium Portugalensium* (1), n'a pas dit que les nouvelles régions aient été découvertes par Vespuce, comme cela s'était annoncé dans le titre de l'original.

Richaumer donc, sans se laisser tromper par le titre de la collection de Vicence, ne reconnaissait pas ces régions comme ayant été découvertes par Vespuce.

On pourra cependant objecter qu'un écrivain contemporain qui résidait en Espagne pouvait être très favorable aux découvertes de Vespuce. Cet écrivain était Pierre Martyr. Les passages qu'on trouve dans ses écrits au sujet du navigateur Florentin, et dont nous parlerons plus tard, ne nous paraissent point assez décisifs pour dissiper tous nos doutes.

D'abord cet écrivain n'était pas en Espagne à l'époque ou Vespuce prétend avoir été employé au service du roi de Portugal. Pierre Martyr était

(1) Voyez *Examen critique*, IV, 87.

à Venise en 1501 ; il partit de cette ville au mois d'octobre de cette année pour Alexandrie, où il n'arriva que trois mois après son départ, à cause des dangers continuels que la flotte éprouva. Il resta long-temps en Egypte, afin de suivre la négociation difficile dont il était chargé (1).

Au surplus cet écrivain, malgré son mérite, fut accusé de légèreté par une grande autorité contemporaine, par Las Casas, auquel personne ne peut sans partialité refuser un haut mérite, et encore moins une vaste et profonde connaissance des faits et des événemens relatifs aux voyages et aux découvertes qui s'effectuèrent de son temps.

Las Casas nous dit donc, quand il parle des auteurs qui écrivirent les premiers sur les découvertes du nouveau continent : « que de tous, celui au-
« quel on doit accorder le plus de foi, c'est Pierre
« Martyr, qui écrivit en latin ses Décades, étant
« alors en Castille; car ce qu'il y raconte, relatif
« aux découvertes, fut écrit d'après les récits de
« l'amiral même qui fit la première découverte,

(1) Voyez Petri Martyris, de Angleria, Legationis, babilonicæ, lib. III, à la suite de son ouvrage, *de Rebus oceanis, et de Orbe novo.*

« et auquel il a souvent parlé. *Quant au surplus*
« *de ce qu'il dit touchant la continuation et le pro-*
« *grès des découvertes aux Indes*, algunas falsi-
« dades se contienen en sus Decadas. *Quelques*
« *faussetés se trouvent dans ses Décades.* »

Or, ce passage est fort important selon nous, en ce qu'il montre l'impartialité de *Las Casas*, qui ne peut ainsi être accusé de mauvais vouloir envers Pierre Martyr. Il nous prévient que dans cet écrivain tout est exact quand il traite de Colomb et de ses découvertes, il nous assure même qu'il est, dans cette partie de l'histoire du nouveau continent, celui auquel on doit prêter le plus de foi; mais en même temps il nous prévient aussi qu'en ce qui regarde lse autres navigateurs, ses Décades contiennent quelques faussetés. Si nous rapprochons le passage de Las Casas que nous venons de citer de ce qu'il dit ailleurs relativement à Vespuce, nous reconnaîtrons que ce passage se rapporte aussi à ce que Pierre Martyr avait dit à l'égard du navigateur florentin, car s'il en était autrement, et que cet écrivain eût mérité de la part du savant évêque de Chiapa la même foi relativement à ce navigateur qu'à l'égard de Colomb, Las Casas n'aurait pas traité Vespuce d'imposteur, et n'aurait pas essayé de

réfuter ses relations ; il n'aurait pas entrepris une chaleureuse défense de Colomb , jusqu'à dire que ceux qui prétendraient accorder la gloire de la découverte des îles et de la terre ferme à un autre qu'à l'amiral, non seulement faisaient une injustice, mais encore qu'ils *offensaient Dieu* (1).

Navarrete (2) nous fait observer aussi, « qu'on « doit déplorer qu'un homme aussi docte (que « Pierre Martyr), qui aimait tant à écrire, ait « été si négligent, ne rectifiant jamais ses rela- « tions, et ne corrigeant jamais ses ouvrages ». Muños l'avait aussi déjà démontré, conseillant la prudente réserve avec laquelle on doit le lire pour éviter les erreurs et les équivoques où il est tombé par suite de la légèreté avec laquelle il écrivait.

Nous ajouterons encore comme preuve de l'irrégularité de Pierre Martyr, quant il s'agit des faits, qu'il n'a parlé du décès de Colomb, que six ou sept ans après qu'il eut lieu ; et si son récit de la conversation qu'il eut avec l'évêque de Burgos, lorsque celui-ci lui montra une carte portugaise qu'on lui assurait être de la main d'un

(1) Voyez Hist. de las Indias, par Las Casas, Ms. de la bibliothèque de M. Ternaux.

(2) Navarrete, I. 69.

homme très habile, d'Améric Vespuce, Florentin (1), qui dans ses navigations avait dépassé la ligne équinoxiale, etc., si ce récit, dis-je, présente une particularité très importante en faveur de Vespuce, il n'est pas moins digne d'attention que si nous l'examinons avec cette prudente réserve que Las Casas, Muños et Navarrete nous recommandent, il nous laisse encore dans le doute.

En effet, si Pierre Martyr avait eu la certitude des prétendues découvertes de Vespuce, pourquoi dit-il *qu'on lui assurait que la carte était du navigateur Florentin*? Il paraît donc, d'après ce passage, que ni l'évêque, et encore moins Pierre Martyr, n'avaient ce degré de certitude qui rend un fait indubitable.

D'autre part, s'il est certain que Vespuce signait toujours les cartes qu'il dressait, devons-nous admettre que celle dont il s'agit, fût de lui, quoique non signée de sa main (2) ?

(1) .... *Quarum una a Portugallensibus depicta erat, in qua manum dicitur imposuisse Americus Vesputius Florentinus vir in hâc arte peritus, qui ad antarcticum et ipse auspiciis et stipendio Portugallensium, ultrà lineam equinoctialem plures gradus ad navigavit.*

P. M. Anghleria. Dec., II., L., X., 199.

(2) Voyez sur ce sujet l'ouvrage de Fray Pedro Simon. *Notitias historicas*, chap. VI et VII.

Au surplus Pierre Martyr résidait en Espagne, connaissait Vespuce, était membre du Tribunal des Indes, et devait pourtant reconnaître l'écriture du voyageur florentin et son système de dresser les cartes.

Pourquoi n'a-t-il pas reconnu celle qu'il a vue chez l'évêque de Burgos, lorsque, au contraire, il l'attribue au navigateur florentin, d'après une supposition ? Et sur l'habileté de l'auteur supposé, ne pourrait-il pas lui attribuer toutes les découvertes constatées dans cette carte portugaise, quoiqu'ayant été faites par d'autres navigateurs ?

D'ailleurs ne voyons-nous pas, d'après la *relation d'André Corsal*, dans Ramusio, qu'on envoyait déjà à Rome, avant 1515, du Portugal, des cartes géographiques ? Ne voyons-nous pas Corsal dire à Julien de Médicis, qu'il aurait dû voir la position de la Taprobane par la *carte marine* que l'ambassadeur de Portugal, Michel de Sylva avait portée à Rome ? Ce fait nous prouve qu'on envoyait du Portugal officiellement aux ambassadeurs les cartes marines qui constataient les découvertes ; et que la cour de Lisbonne n'en faisait point un mystère, car les expressions de Corsal montrent que la connaissance et l'examen de ces cartes étaient à la portée de tous ceux qui pouvaient avoir intérêt

à les consulter. Or, le même système ayant été suivi par la cour de Portugal envers l'Espagne, la carte portugaise en question, que l'évêque de Burgos a montrée à Pierre Martyr, et qu'on *supposait* avoir été dressée par Vespuce, ne pourrait-elle pas avoir été plutôt dressée par des marins portugais, comme celles envoyées en Italie dont parle Corsal (1)?

Quoi qu'il en soit, Pierre Martyr n'est pas considéré comme une autorité infaillible, si on l'excepte dans ce qu'il écrivit au sujet de Colomb; il n'est pas considéré digne de foi en ce qui concerne les autres navigateurs par Las Casas, par cet historien célèbre, qui non seulement fut son contemporain, mais qui fut encore témoin de la plupart de ces événemens.

En effet, *Las Casas* non seulement porta sur Pierre Martyr le jugement impartial dont nous avons parlé plus haut, mais encore il vécut assez

(1) Si Vespuce eût été connu comme un savant cosmographe à l'époque de la première découverte du Nouveau-Continent, et s'il eût acquis quelque célébrité avant les premiers voyages de Colomb, trouverait-on dans la lettre de la reine Isabelle, adressée à Colomb, du 5 septembre 1493 (Voy. Navarrete, t. II, Doc. 71), la recommandation de cette princesse à l'amiral, de s'adjoindre un bon cosmographe, et aurait-elle désigné Antonio de Marchena?

pour pouvoir protester contre le nom d'*Amérique* imposé au Nouveau-Continent dans l'ouvrage d'Ylacomilus publié en Lorraine (1); et dans d'autres écrits imprimés hors de l'Espagne. Las Casas enfin discuta les dates des découvertes, les relations des voyageurs, afin de prouver 1° que la priorité de la découverte du Nouveau-Continent appartenait à Colomb; 2° que le nom d'Amérique imposé à cette partie du globe était une usurpation.

« C'est ici, dit-il, le lieu de signaler l'injustice et l'injure que cet Americo-Vespucio a faites à l'amiral en s'attribuant la découverte de la terre-ferme, et en ne prononçant que son nom. D'où il résulte que les étrangers qui écrivent en latin ou dans leur langue maternelle sur les Indes, qui dessinent et qui font des cartes ou des mappemondes, les appellent l'*America*, comme si elles avaient été découvertes et trouvées d'abord par *Americo* (2).

Ailleurs Las Casas, nous dit encore :

(1) Voyez Hist. de Las Indias. t. I, chap. 140, Mss. de la bibliothèque de M. H. Ternaux.

(2) Manuscrit de la Historia de las Indias, par Las Casas, chap. 148, biblioth. de M. Ternaux. « *Por lo que Americo escrevia para* « *Cobrar nombre y applicar asi usurpando tacitamente el desco-* « *brimento de la terra firme, etc.*

« Mais voici ce que nous affirmons : L'amiral « fut le premier qui découvrit la terre ferme de « Paria. Hojeda fut le premier après l'amiral, et « Americo était avec Hojeda. L'amiral partit de « San-Lucar, le 30 mai 1498, et Hojeda et Amé- « ric ne partirent que l'année suivante, 1499 (1). »

Nous nous permettrons d'ajouter que si le savant historien des Indes peut avoir commis quelques erreurs dans certains détails, comme l'observe Navarrete, néanmoins il est digne de foi sur des faits tels que ceux qui se rapportent à la prétendue priorité des navigations et des découvertes de Vespuce.

Navarrete, qui à coup sûr est une des autorités les plus graves en de pareilles matières, avoue que Las Casas est toujours un écrivain érudit et véridique, digne du plus grand respect, excepté quand il traite de son thème, où idée dominante, de la manière d'établir la domination dans le Nouveau-Continent.

Ainsi, en ce qui regarde les faits relatifs à Vespuce, Las Casas mérite plus de confiance que Pierre Martyr.

(1) Voy. Las Casas, *Hist. de las Indias*, manuscrite, dans le chap. 164, biblioth. de M. Ternaux qui a bien voulu nous communiquer ce précieux manuscrit lorsqu'il le reçut de Madrid.

Or, si nous jugeons Vespuce et les prétentions de ses panégyristes, par ce que nous rapportent ces deux historiens contemporains, Pierre Martyr et Las Casas, pour que la question puisse être résolue d'une manière favorable, quant aux intentions même du navigateur florentin, il faudra rejeter le témoignage de Las Casas, l'un des plus savans historiens du Nouveau-Continent.

Mais ce témoignage devrait-il être entièrement rejeté? Nous ne le pensons pas; en effet, on ne peut pas rejeter le témoignage d'un historien contemporain qui connaissait ces navigateurs, et qui conservait les documens autographes des frères Christophe et Barthélemy Colomb. Nous signalerons d'autre part le silence à l'égard des prétendues découvertes de Vespuce, d'un autre historien également contemporain dont les relations sur Colomb, ont fourni des données précieuses pour l'histoire de la découverte du Nouveau-Continent. Le fameux *Bernaldez* (Cura de Los Palacios) (1).

(1) *Memorias de los Reys catholicos*, manuscrit, de la collection de la bibliothèque de M. Ternaux. Ce manuscrit est in-f° et contient 246 chapitres. Bernaldez raconte dans ses mémoires un grand nombre de faits qui se passèrent de son temps. C'est à savoir depuis la moitié du XV[e] siècle, jusqu'à l'année 1513.

Cet auteur consacre un long chapitre (1) à la découverte du Nouveau-Continent. Il donne à ce chapitre le titre suivant : *Comment les Indes ont été découvertes*, et non comment l'Amérique fut découverte (2). Ici il n'est question que de Christophe Colomb, dont il fait l'éloge comme savant en raison de ses vastes connaissances dans la cosmographie, ainsi que pour ce qu'il *avait lu dans Ptolémée*, et dans d'autres livres, et nommément de sa profonde instruction sur tout ce qu'avait raconté Jean de Mandeville.

Ne peut-on du moins conclure du silence de Bernaldez à l'égard des prétendues découvertes de Vespuce, que les voyages de celui-ci furent bien inférieurs à ceux de Colomb et de plusieurs autres, puisque les navigations de ce Florentin ne méritèrent pas même d'être mentionnées par cet écrivain, qui toutefois était si instruit sur tout ce qui concernait Colomb, qu'il cita même les ouvrages qui exercèrent une grande influence sur l'esprit du grand homme ? Le silence de cet historien à l'égard des prétendues découvertes de Vespuce est d'autant plus remarquable, qu'il nous avertit *qu'il*

(1) Mém., chap. 118, p. 372.
(2) Bernaldez, manuscrit.

avait suivi le plan d'écrire dans son livre, les faits au fur et à mesure qu'ils se succédaient (1).

Or, comment se fait-t-il que Bernaldez qui termina son ouvrage en 1513, n'ait pas mentionné les prétendues découvertes du navigateur florentin, malgré les nombreuses publications qui les proclamaient déjà à cette époque ?

Nous ajouterons qu'on ne trouve pas un seul document qui constate que Vespuce ait été invité par le roi de Portugal, à venir à Lisbonne, et que l'on en trouve un qui constate au contraire que le roi de Portugal Jean II, invita Colomb à y venir (2).

Or, il n'y aurait pas encore ici une mystification, soit des éditeurs des lettres attribuées à Vespuce, soit de Vespuce lui-même, de s'attribuer ce qui appartenait à l'amiral?

Nous signalerons encore une autre singulière coïncidence entre ce que dit Vespuce et ce que rapporte Las Casas (3).

(1) Bernaldez, Mém. chap. 158.

(2) Lettre du 20 mars 1488, apud Navarrete, t. II, p. 5. Vespuce dit que lorsqu'il se trouvait à Séville, le roi de Portugal le fit appeler. La lettre de Jean II de Portugal à Colomb est aussi adressée à l'amiral qui se trouvait alors à Séville. *A Christovam Colom nosso special amigo en Sevilla.*

(3) *Historia de las Indias*, chap. 83.

Vespuce dit, dans une de ses lettres, qu'il avait donné au roi Emmanuel de Portugal, un livre avec la relation de son voyage, *et que ce livre se perdit*(1). Las Casas nous dit que lorsque Colomb partit de Barcelone, il laissa au roi *un libro*, un livre où étaient consignées les relations de ses navigations et de ses découvertes, pour le garder dans les archives royales.

Or, ne serait-il pas possible qu'il y eût encore à cet égard, la même mystification ou la même confusion, d'attribuer cette particularité à Vespuce, quoique ce fait appartînt indubitablement à Colomb ?

Ne sommes-nous pas du moins autorisés à le conjecturer, quand nous venons de voir dans le précieux travail de M. de Humboldt, démontré par un rapprochement du texte du premier voyage de Vespuce avec celui du premier voyage d'Alonzo d'Hojeda, que ce dernier, attribué à Vespuce, est identique dans le fond avec celui d'Hojeda(2), mais écrit et raconté par Vespuce, et auquel il ajouta des relations de mœurs des habitans, d'après l'usage des navigateurs du xvie siècle?

(1) Voy. p. 14 de ces mémoires.

(2) Voyez *Examen critique*, t. IV, p. 195 et suivantes.

Ne voyons-nous pas que le second voyage attribué au navigateur florentin, est presque identique dans le fond avec celui de Vicente Yanès Pinzon (1) ?

Nous voulons bien admettre que les lettres et les relations attribuées à Vespuce, sont en effet de lui, mais que devons-nous dire du fond réel de ces lettres d'après cette discussion ?

Ne nous conduit-elle pas à penser que les relations de ces voyages ont été écrites par Vespuce, mais que les découvertes et le fond des faits appartenaient aux voyages d'Hojeda et de Pinzon, et que Vespuce n'a fait que les rapporter dans ses lettres adressées à Médicis (2) et à Soderini, se

(1) *Ibid.* 200 et suivantes.

(2) Nous avons discuté déjà (voyez p. 59 à 62) quel pouvait être ce personnage, maintenant nous ajouterons ici que même en supposant *Lorenzo de Pierfrancesco de Medicis* désigné par Bandini, né en 1463, et que cet auteur nous dit avoir été ambassadeur en France sous Charles VIII, est très célèbre par son érudition; mais malheureusement il mourut au commencement de 1503, et la relation du troisième prétendu voyage de Vespuce que l'on croit lui être adressée, est écrite après la quatrième expédition de 1504. Or, Vespuce arriva à Lisbonne, selon ce qu'il dit, le 18 ou le 28 juin 1504, c'est-à-dire, près d'un an et demi après le décès de Médicis, et il ne paraît pas ainsi présumable qu'un an et demi après le décès de ce personnage, les Italiens instruits, n'aient pas su à Lisbonne la mort d'un homme si hautement placé tant dans la carrière politique que dans celle des lettres.

donnant l'air par certains passages d'y avoir pris la part la plus importante, ou plutôt paraissant se les attribuer (1)?

La fameuse lettre de Vespuce, datée du cap Vert, le 4 juin 1501, découverte par le comte Baldelli Boni (2), dont on a voulu se prévaloir en faveur de la sincérité de Vespuce, nous offrira plus d'un argument qui renforcera non seulement ceux que nous venons de produire, mais encore les assertions de *Las Casas*. Nous avons déjà démontré (3) que les documens de Vespuce, qui sont parvenus jusqu'à nous, offraient tous les caractères qui frappent un document de faux, ou du moins qui le rendent d'une authenticité douteuse. Ainsi la saine critique réclame qu'on soit très circonspect pour admettre de tels documens comme authentiques sans un examen sévère et consciencieux des manuscrits. Il serait donc essentiel d'examiner paléographiquement l'époque à laquelle le manuscrit fut rédigé, si l'écriture est authentique, ou si c'est une copie postérieurement faite, enfin

(1) *C'est l'astronome de l'expédition qui parle ainsi, tout bouffi du secret qu'il croit posséder de déterminer la longitude, etc.* Voyez Humboldt, *Exam. crit.*, IV, 182.

(2) *Il Millone*, de Marco-Paulo, par le comte Baldelli Boni.

(3) Voyez p. 65 et 69.

si on y trouve des interpolations d'une main différente, ou des caractères qui indiquent la fraude. Nous ne faisons point ces observations avec l'intention de les appliquer dans un sens restreint au document en question, car le savant qui l'a découvert dans le manuscrit de Pierre Voglienti, ne l'aurait point publié s'il y eût trouvé les caractères dont nous venons de parler. Néanmoins, en le supposant authentique, nous dirons comme M. de Humboldt (1), *qu'on dirait d'ailleurs qu'il y a comme un sort jeté pour embrouiller dans les documens les plus authentiques, tout ce qui tient au navigateur florentin.*

Or, dans cette lettre dont on a voulu se prévaloir pour déterminer d'une manière certaine le troisième voyage de Vespuce, et pour prétendre qu'il avait atteint au delà du cinquantième degré de latitude australe, nous observons que cette pièce n'est point exempte des mêmes anomalies et des graves difficultés que les critiques ont remarquée dans celles qui avaient été publiées dans les collections de voyages et dans l'ouvrage de Bandini.

Voici un passage déjà très embrouillé et sur le-

(1) Voyez *Exam. crit.*, t. V, p. 166.

quel on ne peut donner une explication satisfaisante.

Il nous dit « qu'après vingt jours de navigation, « depuis qu'il avait quitté le cap Vert, ayant fait à « peu près sept cents lieues, il toucha une terre « habitée par des *hommes blancs*, et puis il ajoute : « *c'était une partie de la même terre que j'avais* « *découverte*, comme je vous l'ai mandé dans une « lettre antérieure, pour le roi de Castille (1), « *mais plus à l'est.* »

D'abord si c'est du Brésil dont il est question, les indigènes ne sont point *blancs* (2), ensuite comment déterminer quelle est cette terre plus à l'est de celle que Pinzon avait découverte?

Ici encore Vespuce s'attribue la découverte de Vicente Yañes Pinzon, en disant sans aucune restriction : *La même terre que j'avais découverte!* Or, Vespuce ne pouvait avoir vu cette partie du Nouveau-Continent dans le voyage antérieur, que sous les ordres de Pinzon, et il nous dit que ce fut lui qui avait *découvert cette terre* pour le roi

(1) Il est question du Brésil dans le voyage de Pinzon et de Vespuce, de 1499 à 1500. Note de M. Humboldt, *Exam. crit.*, t. V, p. 32.

(2) Voyez Humboldt, *Exam. crit.*, t. V, p. 38, note 2.

de Castille. Quelle confiance peuvent donc nous inspirer ses relations et sa sincérité, lorsqu'il ne dit pas un mot de Pinzon ni de l'expédition dans laquelle il avait vu cette terre ? et qui nous dit au contraire que ce fut lui qui l'avait découverte ?

Au surplus cette lettre contient comme les autres un grand nombre d'erreurs tant sur les latitudes observées que sur les distances parcourues.

La nomenclature qu'on y trouve des principaux comptoirs de l'Inde, nomenclature qui pouvait donner beaucoup d'intérêt à la lettre en question, il la tenait d'un employé dans la flotte portugaise.

Nous observerons ici que cette nomenclature fut précédée d'une autre également portugaise et pourtant antérieure aux lettres de Vespuce, c'est celle qu'on trouve dans le routier du voyage de Vasco de Gama, en 1497, dont le manuscrit vient d'être tout récemment découvert en Portugal.

Une observation tout autrement importante à faire ici au sujet de cette lettre, c'est que l'illustre auteur de l'*Examen critique* citant les conclusions de Navarrete sur le troisième voyage de Vespuce, conclusions dans lesquelles le savant Espagnol termine de la manière suivante :

« *Vespuce ne peut être cité pour avoir décou-*

« *vert les terres* (australes du Nouveau-Monde), et « pénétré le premier dans les mers au delà du tro- « pique du Capricorne (1). »

M. de Humboldt ajoute :

« Je souscris entièrement à cette opinion de « M. de Navarrete, mais je crois pouvoir la forti- « fier par des argumens, etc. »

Or, si Vespuce n'est jamais allé au delà du tropique, c'est-à-dire si on convient qu'il n'a pas dépassé le 23e degré de latitude australe, il résulte que les élémens géographiques qui ont été fournis à Benaventano et Cota, qu'on, remarque dans le Ptoléméc de 1508, et que nous avons cités p. 82, c'est-à-dire ceux qui ont fourni à ces éditeurs la note suivante :

« *Nautæ Lusitani partem hanc terræ hujus observârunt et usque ad elevationem poli antarctici* 50 *graduum pervenerunt nondùm tamen ad ejus finem austrinum.* »

Il en résulte que ces données ne pouvaient point leur avoir été fournies ni par Vespuce ni par ses relations. Il résulte encore, ce nous semble, que Vespuce dans ce troisième voyage n'ayant pas

(1) Voyez *Exam. crit.*, t. V, p. 71, 72, et Navarrete t. III, p. 318, et 320.

dépassé le tropique du Capricorne, n'aurait pas pu rencontrer des glaces flottantes. Ainsi toutes les conjectures qui ont été faites dans la supposition qu'il s'est approché du pôle, sont dénuées de fondement.

Au surplus, cette lettre fameuse nous prouve encore mieux que toutes les autres, la présomptueuse fatuité de Vespuce, le mépris qu'il avait pour les autres marins; et comment en se vantant ainsi à ses amis et à ses compatriotes résidant à l'étranger, il surprenait leur bonne foi, et leur laissait penser qu'il était l'homme unique des découvertes et le plus savant des cosmographes et des érudits de son temps.

Lorsqu'il rapporte dans cette lettre la rencontre qu'il eut au cap Vert, avec les vaisseaux de Cabral qui venaient de l'Inde, il commence par dire qu'il regrette que les marins de ces deux vaisseaux qui y mouillaient, l'eussent si peu instruit *car il n'y avait aucun cosmographe ou mathématicien à bord, ce qui était une grande faute.*

Mais notre cosmographe va remédier à cette faute *en introduisant*, dit-il, *dans la relation qu'ils lui firent, quelques corrections d'après la cosmographie de Ptolémée.*

Non content de ce trait de pédantisme, il énu-

mère le grand nombre de pays visités par les marins portugais de cette flotte, c'est à savoir le cap de Bonne-Espérance, Sofala, Mozambiqne, Quiloa, Mombaza, Mélinde, Magadoxo, Dabul, Albarcorne près du cap Guardafui, la mer Rouge, Moca, Malaca, Ceylan et Sumatra. Il énumère, dis-je, tous ces pays, et s'exprime ainsi :

« J'ai d'ailleurs l'espérance de voir à mon tour « et de parcourir dans le voyage dans lequel je « me trouve présentement engagé, une grande « partie des lieux que je viens de nommer. »

Vespuce, non content de laisser transpirer dans ces passages un peu de jalousie contre les autres marins de son temps, dévoile enfin toute sa pensée dans les passages suivans :

« *J'en découvrirai même davantage*, et j'en ferai après mon retour une bonne et véridique relation.

« C'est une chose bien autrement ardue, dit-il, en parlant des longitudes, et *qu'entendent peu de personnes, excepté celles qui savent s'abstenir du sommeil... C'est pour ces déterminations que j'ai sacrifié souvent le sommeil et raccourci ma vie de dix ans; sacrifice que je ne regrette pas* DANS L'ESPOIR D'OBTENIR UN RENOM POUR DES SIECLES, etc.

Les passages de la lettre de Vespuce, si on les lie ensemble avec ceux que nous avons analysés ailleurs (1), paraissent justifier les assertions de Las Casas. En effet, les expressions de Vespuce dévoilent sa pensée intime, pensée qui dans le fond nous indique qu'il voulait se faire un monopole des découvertes. Si les autres marins avaient visité des pays qu'il n'avait pas découverts, ces découvertes étaient de peu de prix aux yeux de Vespuce, parce qu'ils n'avaient point de cosmographe ou mathématicien pour les décrire, c'est-à-dire parce qu'il n'a pas fait partie de ces expéditions.

Vespuce non seulement ne fait jamais le moindre éloge d'aucun navigateur de son temps, mais même il ne les nomme point.

C'est ainsi que dans cette lettre il aurait pu parler de Cabral, mais il n'en dit pas un mot. Il énumère en détail que les deux vaisseaux qu'il rencontra au cap Vert, étaient de retour des Indes Orientales, qu'ils appartenaient à la flotte des treize navires expédiés pour Calicut depuis quatorze mois. Donc il n'ignorait point qu'ils appar-

(1) Rapprochez ces passages de ce que nous avons discuté, p. 134 à 139.

tenaient à la flotte du commandement de Cabral qui, l'année précédente, avait découvert le Brésil. Il n'y avait rien de plus naturel, si Vespuce eût agi sincèrement, qu'ayant transmis dans sa lettre tous ses détails, d'ajouter *un des treize navires expédiés pour Calicut depuis quatorze mois* de la flotte commandée par Cabral, qui avait découvert ou bien fait un attérage à la terre, etc.

Est-il présumable que Vespuce, parti de Lisbonne, comme il le dit, le 13 mai 1501, à l'époque où tout le monde connaissait déjà en Portugal la découverte du Brésil par Cabral, est-il présumable qu'il ignorât cette découverte et le nom même de l'amiral qui l'avait faite (1)?

Cette nouvelle fut apportée à Lisbonne par le capitaine Gaspar de Lemos que Cabral avait expédié du Brésil dans les premiers jours du mois de mai de 1500 : ainsi Vespuce ne pouvait igno-

(1) Nous devons faire remarquer ici que malgré la coïncidence des époques du départ et du retour attribués à ce voyage de Vespuce selon les *Quatuor navigationes* d'Ylacomilus, avec celles d'une expédition citée par Antonio Galvam dans son ouvrage intitulé *Tratado dos descobrimentos* ; cet auteur du XVIe siècle, tout en parlant d'une expédition partie de Lisbonne au mois de mai 1501, composée de trois vaisseaux, ne dit pas un mot de Vespuce.

Or, s'il y a coïncidence dans les dates, il n'y a point confirmation de la part de cet auteur, du voyage de Vespuce, tandis que la découverte de Cabral se trouve confirmée.

rer à son départ, c'est-à-dire presque une année après l'événement, que cette découverte eût eu lieu.

Mais Vespuce feint toujours d'ignorer ce que les autres navigateurs ont fait avant lui.

Or, nous demanderons à ceux qui ont prétendu soutenir que Vespuce était sincère, que ses intentions étaient pures à l'égard des découvertes de Colomb, et qui disent qu'il n'a jamais voulu s'attribuer les découvertes de l'amiral, nous leur demanderons pourquoi on ne trouve le nom de Colomb mentionné dans les lettres de Vespuce *qu'une seule fois*, et cela seulement quand il parle d'*Antillia?*

Est-il présumable que Vespuce en 1501, à l'époque où l'amiral avait déjà fait ses trois voyages et découvert la terre ferme, est-il présumable, dis-je, que Vespuce eût ignoré ces faits? Il ne lui fait qu'une bien faible part dans les découvertes, et la seule fois qu'il prononce son nom, c'est pour ne rien dire de la grande découverte de la terre ferme. Vespuce devait savoir très bien que l'amiral avait découvert Paria. Pourquoi ne le nomme-t-il qu'une seule fois et en passant à propos d'une île?

On pourra objecter que si Vespuce avait eu l'in-

tention de ravir la gloire à Colomb, il n'aurait point écrit dans l'abandon qu'on remarque dans ses lettres. On prétendra même que ses lettres *ne furent point écrites pour être publiées*. Mais ignore-t-on que c'est par des moyens secrets qu'on parvient plus facilement à surprendre la bonne foi? Ignore-t-on que c'est par des communications secrètes, et par des lettres qui n'ont point été destinées à la publicité que les grandes intrigues se trament et se préparent?

Et cela n'était-il pas plus à craindre à une époque à laquelle il n'y avait pas de discussion, à une époque, dis-je, qui, comme l'a très bien observé Bossi, fourmillait de charlatans et d'imposteurs?

L'argument donc qu'on pourrait faire dans ce sens ne justifie en rien Vespuce, d'autant plus qu'on ne peut pas affirmer que ce navigateur ne destinait pas ses lettres à la publicité.

On peut faire une conjecture toute contraire par le fait même de la publication des lettres de Vespuce de son vivant.

En effet, en 1504, parut la lettre de Vespuce: dans l'année suivante (1505) parut une autre fois la lettre du navigateur florentin, sous le titre: *De ora Antarctica per regem Portugaliæ pridem inventa, impressum Argentine Mathiam*, Hupfuff.

Dans l'année suivante (1506) parut à Strasbourg une traduction allemande de la précédente. Dans l'année (1507) parut de nouveau la lettre de Vespuce dans la collection de Vicence ; et dans la même année la fameuse *Cosmographiæ Introductio* d'Ylacomilus, dans laquelle parurent les quatre prétendus voyages de Vespuce. Dans l'année suivante (1508), parurent de nouveau les lettres de Vespuce dans la collection intitulé : *Paesi novamente ritrovati*, publié à Vicence, et dans la même année, dans l'*Itinerarium Portugalensium* de Madrignano. Dans l'année (1509) les lettres de Vespuce parurent de nouveau dans l'édition de la *Cosmographiæ Introductio*, d'Ylacomilus, publié à Strasbourg par Gruninger. Enfin dans l'année suivante (1510), on voit dans une lettre publiée par Tritemio, le titre :

Globum terræ in plano expansum, cum insulis et regionibus noviter ab Americo Vespucio Hispano inventis.

Vespuce mourut le 22 février 1512. S'il n'avait point destiné ses lettres écrites à ses amis à être publiées, il aurait sans doute désavoué cette publicité, car il a eu bien le temps de le faire. Mais au contraire, parce qu'il avait des rapports avec l'inventeur ostensible du nom d'Amérique,

c'est-à-dire avec Ylacomilus, il a consenti indirectement à l'injustice commise envers Colomb, comme il avait consenti à la publication de ses lettres (1).

On a voulu d'autre part, tirer un argument en faveur de Vespuce, de ce que, au temps de la mort de l'amiral, le prétendu troisième voyage de Vespuce était imprimé, et dans lequel il était question de deux voyages antérieurs. Mais il suffit, ce nous semble, de réfléchir que le nom d'*Amérique* n'ayant pas même été proposé du vivant de Colomb, l'amiral ne pouvait pas se plaindre de cette flagrante injustice commise contre ses droits;

En effet quel ombrage pouvait donner à Colomb la publication du premier voyage de Vespuce, c'est-à-dire celui fait sous le commandement d'Hojeda, puisque ce capitaine est allé au Nouveau-Continent après lui ?

Ne savait-il pas qu'une telle publication ne faisait aucun tort à sa gloire? car il ne pouvait pas prévoir qu'après sa mort on aurait faussé la vérité des faits.

Un autre argument qu'on peut faire en faveur

(1) Sur les rapports d'Ylacomilus avec Vespuce par la Lorraine, voyez la note de M. de Humboldt, insérée au Bulletin de la Société de Géographie, t. IV, p. 412, deuxième série.

de l'attérage de Vespuce au Brésil, c'est le passage qu'on lit dans la relation de *Empoli* dans Ramusio. Mais ne faudrait-il pas compter aussi pour beaucoup sur le rapport de l'opinion qui se forma à Florence et ailleurs en faveur de Vespuce par la correspondance de ses compatriotes établis en Espagne et en Portugal, lesquels par amour national auraient tâché de faire croire à ses correspondans que Vespuce avait joué un grand rôle dans les découvertes.? L'histoire des découvertes en tout genre ne nous prouve-t-elle pas, même de nos jours, comment chaque nation se dispute la priorité et la réclame pour un de ses nationaux?

On doit remarquer qu'*Empoli* était Florentin comme Vespuce, et que le bâtiment à bord duquel il se trouvait, quoique faisant partie de la flotte portugaise, avait été armé par les *Marchionis*, négocians florentins établis à Lisbonne.

Il est donc à supposer que les négocians établis à Lisbonne et à Séville aient voulu réclamer, par un sentiment qui serait loin d'être blamable s'il était juste, une grande part de gloire pour son compatriote, en opposition à celle que le grand Génois venait d'acquérir. On doit se rappeler que les rivalités des républiques de l'Italie n'étaient point éteintes encore à cette époque.

Quoi qu'il en soit, si *Empoli* dans sa relation en parlant de Vespuce, a dit que l'expédition dans laquelle il se trouvait, aborda le même continent qu'il avait précédemment découvert, ce passage, s'il n'est point une interpolation qu'on ait faite postérieurement dans le texte de la copie que Ramusio publia plusieurs années après qu'elle fut écrite(1), ce passage, dis-je, ne peut pas révoquer en doute la priorité de la découverte de la partie méridionale du Nouveau-Continent par Pinzon, Lepe et Cabral, tout en admettant même l'authenticité du document que Ramusio publia.

En effet, il ne paraît pas croyable qu'*Empoli* qui partit de Lisbonne le 6 avril 1503, dans l'expédition d'Alphonse d'Albuquerque, ignorât que la découverte du Brésil avait été effectuée par Cabral trois ans auparavant. Comment *Empoli* se trouvant à bord d'une flotte portugaise, pouvait-il ignorer que la terre qu'il visitait avait été découverte par un amiral portugais à une époque si rapprochée de son attérage à la même contrée?

Le nom de *Vera-Cruz* qu'*Empoli* donne au Bré-

(1) N'a-t-on pas vu interpoler dans les tables de Ptolémée les positions modernes dont on croyait connaître la longitude et la latitude, et les inscrire sur les cartes dressées par ce géographe d'Alexandrie ?

sil, ne prouve-t-il pas qu'il n'ignorait point que cette terre avait été découverte par Cabral, puisque ce fut cet amiral qui a imposé ce nom au Bresil lors de sa découverte?

Si on rapproche ce passage d'*Empoli* de ceux des lettres de Pascoaligo, ambassadeur de Venise à Lisbonne, et de l'autre du Vénitien Domenico Cretico, qui n'attribuent point à Vespuce la découverte en question, ne doit-on pas considérer le passage de la relation d'*Empoli* comme très suspect? Le témoignage des agens officiels de la république de Venise, tous deux contemporains, et l'évidence du fait de la découverte de Cabral ne laissent pas le moindre doute qu'ils méritent plus de crédit que l'assertion d'*Empoli*.

Ainsi nous n'hésitons pas à croire qu'un critique impartial admettra plutôt l'authenticité des passages des documens des agens vénitiens, puisqu'ils sont d'accord avec les faits, que le passage fautif de la relation d'*Empoli* qui, pour accorder cette gloire à un Italien, garda le silence sur Pinzon, Lepe et Cabral.

Un autre argument qu'on a fait pour justifier les intentions de Vespuce, c'est que s'il eût contribué à faire imposer son nom au Nouveau-Continent, Ferdinand Colomb, si jaloux de la gloire

de son père, se fût sans doute plaint d'autant plus qu'il termina son livre en 1533.

Cet argument, quoique négatif, est toutefois de quelque importance ; néanmoins il est bien loin d'offrir une preuve satisfaisante de la sincérité des intentions de Vespuce.

D'abord le livre de Ferdinand Colomb ne nous est point parvenu dans l'original. Il ne nous est parvenu que dans la traduction italienne d'Alphonse d'Ulloa, de laquelle Barcia l'a retraduit en espagnol. Las Casas qui l'a reproduit presque mot pour mot, traite Vespuce d'imposteur bien que Ferdinand Colomb ne lui adresse aucun reproche.

Au surplus, nous observerons qu'en 1533, époque à laquelle le fils de l'amiral termina son livre, le nom d'Americ-Vespuce n'était point encore admis généralement dans la cartographie, c'est-à-dire, la priorité de la découverte du Nouveau-Continent par l'amiral était signalée invariablement dans toutes les cartes géographiques jusqu'à l'année 1520, et ce ne fut que dans une carte qu'on trouve dans le *Solinus* de Camers, de cette même année, où Ferdinand Colomb pouvait voir pour la première fois le nom d'*Amérique* imposé au Nouveau-Continent ; mais il y trouvait

aussi une note qui constatait que ce grand continent avait été premièrement découvert par son père. On y lisait, *Anno* 1497, *hæc terra cum adjacentibus insulis inventa est per Columbum genuensem, ex mandato regis Castellæ.*

Il est bien probable que Ferdinand Colomb n'ait pas même eu connaissance de cette carte du *Solinus* de Camers. En outre cette carte avec le nom d'*América* est la seule à ma connaissance qui ait été publiée entre 1520 et 1533, année en laquelle Ferdinand Colomb termina son livre. Conséquemment il n'a pas pu connaître qu'une seule carte avec cette dénomination, dénomination qui du reste était très embrouillée, car elle est en rapport avec le mot *provincia*, et il n'y trouvait pas le nom d'Amérique imposé à tout le grand continent, tandis qu'il lisait dans la même carte la fameuse note qui constatait la priorité de la découverte faite par son père. Donc, s'il a eu en effet connaissance de la carte en question, cette note transcrite aurait dû diminuer beaucoup la fâcheuse impression qu'une telle dénomination aurait dû produire sur son esprit si elle s'y fût trouvée sans être accompagnée de la note précitée.

Quoi qu'il en soit, nous sommes portés à croire que le silence de Ferdinand Colomb à l'égard de

Vespuce, dont on a voulu tirer un argument justificatif en faveur du navigateur florantin, n'est nullement décisif et ne profite pas beaucoup à Vespuce, d'autant plus que Ferdinand Colomb garda une grande circonspection et une grande réserve sur d'autres faits qui devaient être pour lui d'une grande importance, c'est à-dire sur l'origine de sa famille et sur la patrie de l'amiral. Il se borna à exposer les opinions des autres, et n'a point déclaré la sienne.

De ces observations, nous passerons à d'autres qui, ce nous semble, pourront éclairer le lecteur sur la nature des argumens des défenseurs de Vespuce.

Robertson a tiré du silence de l'historien Oviedo à l'égard de Vespuce, un argument contre la véracité des relations de ce navigateur. On est venu après en tirer un autre tout-à-fait contraire de ce silence du même historien, en prétendant qu'il était l'ennemi de l'amiral, et pourtant qu'il se serait plu à faire valoir les droits de Vespuce. Mais comme on se permet de telles interprétations pour en tirer des conjectures, nous en ferons aussi à notre tour.

Il paraît probable qu'*Oviedo* n'a pas voulu parler des prétendues découvertes de Vespuce, puis-

qu'il n'a pas voulu altérer la vérité des faits, et qu'il savait fort bien que personne en Espagne n'aurait cru à ce qu'il aurait pu dire en faveur de Vespuce et contre un événement bien constaté, c'est-à-dire celui de la priorité de la découverte du Nouveau-Continent par Colomb. Ou bien la circonspection d'Oviedo à l'égard de Vespuce peut aussi montrer qu'on ne faisait aucun cas en Espagne de ce qui se publiait à l'étranger en faveur de Vespuce, et que lorsqu'on prêtait quelque attention à ces publications étrangères, c'était pour réfuter les prétentions de Vespuce et de ses panégyristes, comme l'a fait le grand historien Las Casas.

Le lecteur choisira parmi ces conjectures celles qui lui plaira. Au reste nous n'avons rapporté les premières et fait connaître les secondes que pour montrer combien la tâche de justifier Vespuce est devenue difficile, sinon impossible, pour ses panégyristes.

On a encore voulu tirer un argument favorable aux intentions de Vespuce de quelques mots de Ramusio en sa faveur. Cependant nous ne pensons pas que l'éloge de Ramusio puisse justifier les intentions de Vespuce et encore moins imprimer aux relations de ce navigateur un caractère d'authenticité.

Ramusio était en effet le collecteur le plus savant de son siècle, mais il n'a pas eu à sa disposition les documens que nous connaissons maintenant; il n'a point discuté les questions que les modernes ont soulevées au sujet des prétendus découvertes de Vespuce; il était Italien, et nous ne pensons pas que les éloges de *singolar intellecto e bellissimo ingegno del excellente signor Amerigo*, puissent réduire au néant les assertions de Las Casas et de Schoner (1) contre Vespuce, ni même celles d'*Herrera*.

Au surplus, l'ouvrage de Las Casas où il est question de Vespuce resta inédit. Cette précieuse *Histoire des Indes* n'a pas encore été publiée, et pourtant Ramusio n'a pas eu connaissance des objections que des autorités telles que Las Casas, et après lui d'autres savans espagnols, ont faites à la teneur des relations de Vespuce et à la moralité même de ses intentions. Ainsi tout critique impartial accordera plus de poids aux assertions de Las Casas qu'aux expressions de Ramusio.

Nous soutiendrons même que les assertions

(1) L'astronome Schoner manifeste ses soupçons à l'égard de la fraude de Vespuce. (Voyez *Joanni Schonerii Carolostadi opus-*

d'Herrera à l'égard de Vespuce ont plus d'im-

culum geographicum, ex diversorum libris et cartis collectum. Nuremberg, 1533, c. I et XX, et sect. XI, c. XX et XXI).

Le témoignage de ce savant contemporain de Vespuce est très important, malgré les erreurs de sa géographie systématique.

Schoner naquit en 1477 et mourut en 1547. Il occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses tables astronomiques, qui furent publiées après celles de Regiomontanus, et qui furent appelées *Resolutæ* à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. Il écrivit une foule d'ouvrages dont quelques uns se trouvent à la Bibliothèque du roi, à Paris.

Il composa son *Opusculum geographicum* d'après les livres et les cartes qui existaient de son temps. A l'époque de la publication de son livre (1533), il pouvait déjà apprécier la question qui se rattachait au nom imposé au Nouveau-Continent; il pouvait également prévoir combien la dénomination d'*America* était injuste, contraire à l'évidence des faits, et attentatoire aux droits de Colomb.

Mais non seulement les deux auteurs contemporains de Vespuce, Schoner et Las Casas, et ensuite Herrera qui puisa à des sources authentiques, accusèrent ce navigateur, mais encore nous devons ajouter aux écrivains dont nous avons parlé dans le cours de ces recherches, d'autres encore qui se prononcèrent contre lui, c'est à savoir : *Mosquera de Varumbo*, Numantina, c. X, f° 74.

Malvenda, c. 16.

Charles Etienne, dans son dictionnaire, au mot *America*.

Solorzano, *De Indiarum*, lib. I, c. IV.

L'Evêque, *Ore Symbolo Indiano*, c. XVIII.

Fr. Antonio de la Calanca, *Chronic de Santo Agustinho nel Peru*, lib. I, c. IV, f° 28.

Le père Manoel de la Vega dans son ouvrage *Historia del Descobrimiento de la America por Cristobal Colon*.

portance dans la discussion qui nous occupe, que les éloges de Ramusio.

Nous savons bien qu'on a prétendu que les inculpations d'Herrera contre Vespuce diminuaient d'importance, puisque ses décades n'ayant paru que vers le commencement du XVIIe siècle, se trouvent pourtant bien au delà de la limite où les opinions des savans ont de l'importance pour la critique historique. Il est vrai que l'importance des assertions d'un historien qui n'a point été contemporain des faits qu'il rapporte, diminue d'après les règles de la critique historique, et qu'il ne peut pas occuper la même place qu'un auteur contemporain; mais il est vrai aussi que cette règle ne peut jamais être admise dans un sens absolument restreint, sans courir le risque de rejeter un grand nombre d'ouvrages qui font autorité dans l'histoire, quoique souvent écrits et publiés plusieurs siècles même après les événemens qu'ils rapportent.

Faudrait-il rejeter un grand nombre de faits et de passages rapportés par Hérodote, Strabon, Pline l'ancien et d'autres auteurs de l'antiquité, parce que ces auteurs ont rapporté des faits dont ils n'étaient point témoins? Assurément non.

Herrera doit donc être classé parmi les histo-

riens du XVIe siècle, quoique son ouvrage n'ait été publié qu'en 1601. Herrera puisa à des sources antérieures et authentiques. Son opinion est donc très imposante dans la question de Vespuce.

S'il fallait rejeter l'autorité d'Herrera parce qu'il vécut et rédigea son ouvrage dans la dernière moitié du siècle des découvertes, comment les historiens et les critiques du XIXe siècle qui ont discuté cette matière et qui sont éloignés de plus de deux siècles de l'époque d'Herrera, comment dis-je, pourront-ils prétendre à faire autorité dans cette importante discussion ?

Mais il suffit, selon nous, de bien examiner les ouvrages de ce docte écrivain pour reconnaître que si ces assertions n'ont pas la même autorité que celles de Las Casas, elles doivent du moins occuper la place immédiate dans l'importance historique.

En effet ce laborieux historien écrivit une foule d'ouvrages qui attestent qu'il était très bien informé des événemens et des choses de son siècle. Il a été considéré jusqu'à présent (1) comme l'un

(1) Ce ne fut que le paradoxiste Canovai qui attaqua Herrera ; mais ce célèbre historien trouva à Florence un savant pour le

des premiers, des plus consciencieux et des plus impartiaux historiens espagnols (1).

L'histoire d'Herrera a eu le singulier privilége d'avoir été déclarée officielle par un arrêt du conseil d'état. Les assertions d'Herrera doivent faire autorité dans la question qui nous occupe.

On a fait encore un argument en faveur de Vespuce de n'avoir pas été appelé à déposer dans le fameux procès du *Fiscal*, procès dans lequel tous les navigateurs contemporains de l'amiral furent appelés à déposer contre lui, parce qu'à l'époque de l'instruction du procès, le Fiscal ne s'est point prévalu des livres qui avaient paru en faveur de Vespuce à l'étranger. Mais on peut ob-

justifier d'une manière irréfutable. Voyez Mariano Llorente *saggio apologetico degli storici e conqistatori spagnnoli dell America* Florence, 1796. *Passim.* Prescott. *History of Ferdinand and Isabella*, t. III, p. 56, London, 1838.

(1) M. Humboldt, *Exam, Crit.* tom. I, pag. 297, reconnaît l'autorité d'Herrera ; là cet illustre savant, dit : « Deux ouvrages *dont l'autorité ne peut être révoquée en doute*, les *Décades d'Antonio d'Herrera* et le *Manuscrit de Pigaffetta.* »

Or, si l'autorité d'Herrera ne peut pas être révoquée en doute au sujet de Martin de Behain, navigateur plus ancien que Vespuce, comment pourra-t-on ne pas l'admettre à l'égard de Vespuce lui-même? En effet, si on ne peut douter qu'Herrera n'ait eu sous les yeux les notes originales du pilote de l'expédition de Magellan, comment doit-on douter qu'il ait été très bien informé sur les découvertes de Vespuce ?

jecter aussi à cet argument, que, ou le Fiscal ne l'a pas appelé à déposer, le considérant comme partie intéressée, et partant comme suspect, ce qui rendrait nulle toute la procédure d'après les lois et les règles de la jurisprudence; ou bien que Vespuce n'ayant jamais fait les découvertes dont il était question dans les publications faites hors de l'Espagne, n'ayant jamais découvert *Paria*, le Fiscal ou procureur général n'appela seulement comme témoins que les autres marins qui avaient visité ces contrées, et qui étaient plus instruits que Vespuce sur le fait de savoir l'époque de la première découverte de la terre ferme.

Nous ajouterons que, quelque connaissance que le Fiscal pouvait avoir eue alors des livres imprimés en Italie, en Lorraine et dans d'autres pays étrangers, en faveur des prétendues découvertes de Vespuce, ces livres ne pouvaient nullement faire preuve en droit, étant imprimés et publiés à l'étranger, dans un procès dont l'instruction se faisait en Espagne d'après le code national de procédure et conséquemment il n'est pas étonnant qu'on n'y ait pas fait la moindre attention (1).

(1) La jurisprudence venait de recevoir en Espagne sous le rè-

L'exclusion que le Fiscal a faite de Vespuce dans le procès en question, ne peut donc, en définitive, nous prouver autre chose sinon que l'on ne considérait en Espagne que la grande figure de Colomb, comme l'homme de génie qui avait découvert le Nouveau-Continent, et que dans ce procès même la seule fois qu'on prononce le nom de Vespuce on ne lui accorde que le titre bien modeste de *pilote*.

On a fait enfin un argument pour prouver la sincérité des intentions de Vespuce, celui de dire qu'il ait cru toujours aborder en Asie lors de son voyage au Nouveau-Continent, et partant que cette seule particularité suffirait pour prouver qu'il n'y a eu de sa part aucune intention de vouloir découvrir le Nouveau-Continent (1).

Or, nous nous permettrons d'observer qu'en général, à l'époque de cette fameuse découverte, tous les marins étaient persuadés que le Nouveau-Continent formait une partie de l'Asie; il y a plus,

gne de Ferdinand et d'Isabelle, une grande réforme. La loi était exécutée avec une sévère impartialité; les tribunaux mêmes venaient d'être organisés et un nouveau code publié.

(1) Rapprochez des pages 134 et 135. Tandis que Canovai, grand panégyriste de Vespuce, a tiré un argument entièrement contraire des expressions de ce navigateur, lorsqu'il dit qu'il avait découvert *molta terra ferma et infinite isole*.

cette erreur de géographie systématique prévalut bien long-temps après, mais cette opinion erronée n'empêcha pas ces marins de croire et de faire publier qu'ils avaient découvert des pays que personne avant eux n'avait jamais visités.

D'autre part, comment pouvait-on s'attendre à trouver dans les lettres de Vespuce écrites surtout du vivant de Colomb, que cette terre devait s'appeler de son nom ?

Il y a bien des choses qu'on laisse pénétrer, mais qu'on n'ose pas écrire, qu'on aime à voir publier par d'autres, et qu'on prépare d'une manière astucieuse, mais qu'on n'ose pas même aborder directement.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que Vespuce, tout en croyant que le Nouveau-Continent formait partie de l'Asie, ne considéra pas moins comme des découvertes réelles ses voyages au Nouveau-Monde.

Il suffit, ce nous semble, de citer ses expressions pour prouver ce que nous venons de dire.

Nous avons déja rapporté le passage dans lequel Vespuce, en parlant d'une expédition portugaise d'Afrique, se sert de ces mots : *Tal viaggio comme quello no lo chiamo io descoprire* (1).

(1) Le savant géomètre portugais Pierre Nunes démontra dans

Dans le second prétendu voyage, il prétend avoir découvert *infinitissima terra;* autre part il

son ouvrage *Defensam da carta de Mariar*, que les découvertes des îles et des terres fermes par les Portugais, avaient été faites d'après un système scientifique. Que les marins ne partaient jamais de Portugal sans avoir acquis précédemment une profonde instruction, sans savoir l'astronomie et la géométrie, et sans être munis d'instrumens. (Voyez notre Mémoire sur les connaissances scientifiques de Jean de Castro, *Bulletin de la Société de Géographie*, t. X, p. 220.)

Les navigations des Portugais furent donc profondément calculées et dirigées scientifiquement d'après les principes de la cosmographie et de la géographie. (Voyez *Ribeiro dos santos*, Mémoire de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, t. VIII, p. 169.)

Les accusations de Vespuce envers les marins portugais sont injustes et prouvent encore qu'il ne perdait pas l'occasion de laisser percer la jalousie des autres marins. Or, d'après un grand nombre de documens et de récits d'auteurs contemporains, il est constaté que le gouvernement portugais déterminait le départ des expéditions d'après des notions et des plans connus d'avance. En effet, si nous remontons aux plans scientifiquement conçus dès l'établissement de la fameuse académie nautique de Sagres, bien des années avant la naissance de Vespuce, ces plans nous prouvent qu'en supposant même que le navigateur florentin eût été au service du Portugal, il ne fit qu'exécuter sous les ordres d'un chef portugais des projets, des plans et des directions entièrement portugaises.

M. Ranke a tiré récemment des archives de Venise une lettre qui prouve que même avant le voyage de Colomb à Honduras et à Veragua, au mois d'octobre 1501, on *savait déjà en Portugal que les terres du nord, couvertes de neiges et de glaces, sont contiguës aux Antilles et à la terre des Perroquets nouvellement trouvée.*

désigne cette terre par un *Mundo Nuovo;* ailleurs *qui armano tré navili per que nuovamente vadia a descoprire.*

Cette terre est située à côté du Brésil. (Voyez ce passage dans l'*Examen Critique*, par M. de Humboldt, t. IV, p. 262.)

Or on voit par ce document curieux qu'on était très bien informé en Portugal sur un point si grave, et que ces informations et ces données géographiques ne pouvaient pas avoir été fournies à la cour de Lisbonne par Vespuce, qui n'y retourna que dans l'année suivante, en 1502.

Au surplus, le fait suivant prouve aussi que la cour de Portugal n'avait pas besoin d'inviter Vespuce en 1501, comme il le dit, pour découvrir de nouvelles terres, après la découverte de Cabral.

A peine le roi Jean II eut-il appris la découverte de Colomb, qu'il chargea le comte d'Abrantès en 1493 (*dans la même année*), d'examiner les nouvelles terres que Colomb venait de découvrir (V. Barros, Décad. I, l. III, c. II, et M. de Humboldt, *Exam. Crit.* V, p. 96). Voyez aussi la lettre adressée au cardinal, archevêque de Porto, et publiée par *Pedro Affonso Malheiro.*

Dans l'ouvrage du père Manoel de La Vega (*Historia del des Cobrimiento de la America septentrional*), publié pour la première fois en 1826, au Mexique, par Bustamante, l'auteur, en parlant du troisième voyage de Colomb, de 1498, dit que l'intention de l'amiral fut de naviguer vers le sud jusqu'au delà de l'équinoxiale, et, de là, poursuivre son voyage vers l'occident jusqu'à ce qu'il eût trouvé la terre pour s'assurer *si le roi Jean de Portugal s'était trompé* lorsque ce souverain avait *affirmé qu'au sud il y avait une terre ferme.*

Avant même l'avénement au trône de Jean II, Alphonse V son père avait consulté le fameux astronome florentin Toscanelli (1474) sur le passage par ouest au *pays où naissent les épiceries*. Nous avons donc dans cette lettre de Toscanelli, la preuve que

Ainsi en rapprochant ces passages d'un grand nombre d'autres que nous avons précédemment cités, et notamment en examinant l'ensemble de la discussion, on reconnaîtra que les mots *descoprire* et de *Mundo Nuovo* dont Vespuce se sert, ne doivent pas prouver d'une manière incontestable la sincérité de ses intentions. Au contraire ses expressions paraissent montrer qu'il tâchait de convaincre ceux à qui il adressait ses lettres qu'il avait découvert réellement de nouvelles terres, enfin un nouveau monde.

Nous venons ainsi d'examiner et de discuter tous les argumens qu'on a faits pour justifier les intentions de Vespuce; nous y avons opposé les nôtres. Il nous semble qu'il résulte de cette discussion un fait bien évident, c'est que les argumens qu'on a faits en faveur du navigateur florentin ne *sont point inattaquables*, et partant, que ces argumens sont bien loin de le justifier. Cette discussion montre encore, selon nous, qu'il

les Portugais s'occupaient, plus de vingt ans avant la découverte de l'Amérique par Colomb, de chercher un passage à l'ouest pour arriver aux Indes.

Déjà aussi, avant l'année 1464, Jean Vaz Corte Real, accompagné d'Alonzo Martins Homem, avait découvert la terre des *Bacalhaos*. (V. *Mém. de litt. de l'Académ. R. des Sciences de Lisbonne*, VIII, p. 309.)

y a comme une irrésistible fatalité qui paraît compromettre toujours davantage ce navigateur dans ses intentions, même lorsqu'on prétend les justifier. Cette discussion prouve enfin que la faiblesse des argumens qu'on a faits en faveur de Vespuce ne fait qu'agrandir la renommée du génie de Colomb, et fait ressortir de plus en plus la flagrante injustice qu'on a commise envers ce grand homme.

Mais ces argumens qu'on a faits, et ceux qu'on peut faire encore sur les intentions de Vespuce, malgré leur importance, puisqu'ils se rattachent à la supercherie d'avoir imposé son nom à cette partie du globe, découverte par Colomb, ces argumens, nous ne le dissimulons pas, doivent être considérés comme d'un ordre secondaire, car le point fondamental de la discussion ne doit pas être celui des intentions de Vespuce, mais celui de savoir s'il a ou non découvert une portion quelconque du Nouveau-Continent.

Il ne s'agit pas non plus dans cette question de démontrer que Vespuce a voyagé, mais il s'agit de prouver que Vespuce n'a rien découvert par lui-même; qu'il n'a point fait la découverte d'un seul point du Nouveau-Continent dans une expédition dirigée et commandée par lui, comme firent

Colomb, Pinzon, Lepe, Cabral, Hojéda et d'autres.

Or, si on est déja convenu, d'après des documens de la plus évidente authenticité, que Colomb découvrit le premier le Nouveau-Continent, c'est-à-dire les îles et la terre ferme; que Pinzon en découvrit une autre partie ; qu'Hojéda visita Venesuela, et que Lepe longea une partie de la côte au sud de l'équateur ; que Cabral aborda au Brésil et le découvrit(1); que Coelho enfin découvrit encore une autre partie de ce vaste Continent; si on est convenu que le premier voyage de Vespuce qui est constaté est celui qu'il fit dans la flotte commandée par Hojéda, et que ses deux premiers prétendus voyages, présentent des rapports frappans avec ceux de Pinzon et d'Hojéda, et son quatrième avec celui de Coelho (2); si on est convenu

(1) Non seulement tous les historiens portugais du xvie siècle ne font point mention de Vespuce, comme nous l'avons dit ailleurs, mais encore le roi Emmanuel, dans la lettre datée de Santarem, le 29 juillet 1501, adressée au roi et à la reine d'Espagne, pour leur faire part de la découverte de Cabral, ne dit pas un mot de Vespuce.

(2) Nous transcrirons ici quelques passages fort remarquables de M. de Humboldt (*Examen Critique*, t. V, p. 211 et 212). Ce savant après avoir déployé sa vaste et profonde érudition, après avoir discuté et comparé ensemble les relations de Vespuce avec

de tout ceci, ne résulte-t-il donc pas de cette masse de données certaines, des preuves bien évidentes de l'injustice flagrante commise non seulement envers le grand homme Colomb, mais encore envers d'autres capitaines contemporains de Vespuce ?

En effet si le Brésil eût été vu par Pinzon et ensuite par Lepe, en janvier 1500, et par Alonzo Velez de Mendoza, et en avril de la même année par l'amiral Cabral, dont la découverte est devenue historique, et Vespuce n'ayant jamais visité ce pays, dans une expédition commandée par lui, comment peut-on le classer parmi ceux qui ont découvert le Nouveau-Continent ? L'opinion affirmative n'impliquerait-elle pas la plus flagrante contradiction ?

celles des voyages des marins dont nous avons parlé plus haut, termine par ces conclusions :

« Dans l'état fragmentaire et de désordre extrême dans lequel « les lettres de Vespuce nous sont parvenues, il est difficile de dé« terminer avec une entière assurance chacune des expéditions « espagnoles et portugaises auxquelles il a été successivement atta« ché, etc. »

Autre part ce savant dit :

« Il m'a paru très probable que le premier voyage a été fait « avec Hojéda, le second avec Vicente Yanès Pinzon, et le qua« trième avec Gonzalo Coelho.

« Nous ignorons jusqu'ici, ajoute-t-il, sous quel chef Vespuce « a exécuté son troisième voyage. »

On a dit : Vespuce a vu une partie du Nouveau-Continent méridional avant Cabral dans l'expédition de Pinzon. Supposons-le, mais il l'a vue comme tous les autres marins de la même expédition. Un simple matelot du navire de Pinzon avait autant de droit à cette découverte que Vespuce. La gloire de cette expédition et la découverte dont il s'agit appartiennent tout entières à Pinzon et non à Vespuce.

Cela est si vrai, que *Jean de La Cosa*, son compagnon de voyage, n'a pas écrit dans sa fameuse carte *esto Cabo descobrio Vespucio*, mais au contraire, non seulement il ne prononce pas même son nom, mais il constate la découverte de Pinzon dans cette mémorable note que nous transcrivons de nouveau : *Esto Cabo se descobrio en anno de* 1499, *por Castilla siendo descobridor Vicente Annes* (1). Et il constate aussi la découverte de l'île de Ferdinand de Noronha, par une expédition portugaise dans laquelle Vespuce ne se trouvait même pas.

Les panégyristes de Vespuce ont prétendu qu'il était juste et raisonnable de respecter sa mémoire, puisqu'il était un homme habile! Mais nous aimons

(1) Voyez des pages 161 à 163.

à penser qu'il n'est pas d'un esprit juste et d'un jugement impartial de vouloir, sur de simples conjectures qui du reste sont en opposition avec les faits, de vouloir élever, disons-le, une statue à Vespuce pour de grandes actions qui appartiennent à d'autres. On a objecté même à ceux qui, comme nous, ont considéré Vespuce dans la dernière catégorie des voyageurs de l'époque des découvertes, qu'il ne fallait pas être sévère contre lui, puisqu'il était un cosmographe habile! Sans doute il était habile, mais Strabon, Ptolémée et maints autres avant lui, furent aussi des cosmographes bien autrement habiles que Vespuce, et néanmoins ils n'usurpèrent point la gloire d'autrui.

Il est bien digne de remarque que malgré cette grande renommée que ses panégyristes ont prétendu lui créer, il est digne de remarque, nous le répétons, de voir qu'en 1512 (cette date est très importante), les cartes de Vespuce avaient si peu d'autorité en Espagne, que la carte marine d'André de Morales était la seule dont le gouvernement reconnaissait l'exactitude, et la seule qui jouissait d'une grande célébrité.

Mais Vespuce écrivait bien ses relations de mœurs de sauvages, et ces relations sont très amusantes, répliquent d'autres; mais nous ren-

controns dans quelques portulans écrits par des pilotes dont les noms sont peu connus, des relations écrites dans le même genre, et qui sont très amusantes. Or, le point fondamental ne consiste pas à savoir s'il était bon cosmographe, s'il écrivait des relations amusantes; il consiste, nous le répétons, à savoir s'il a fait ou non les découvertes qu'on lui a faussement attribuées. Or, ces prétendues découvertes de Vespuce ne peuvent plus être soutenues à sa louange, comme des découvertes réellement faites par lui. Ainsi tout ce que ses panégyristes ont dit en sa faveur, et pour justifier ses intentions avec plus ou moins d'érudition ou de sagacité, ne pourra lui créer aux yeux de la critique savante et impartiale une place supérieure parmi les premiers marins qui ont découvert les différentes parties du Nouveau-Continent. Aux yeux de cette critique, Vespuce ne sera désormais qu'un homme habile qui s'est trouvé dans l'expédition d'Hojéda de 1499 en 1500; dont le fameux Jean de La Cosa, qui dressa la première carte du Nouveau-Continent, n'en fit même pas la moindre mention, quoique Vespuce se fût trouvé dans la même expédition avec lui.

En effet, la grande découverte due au génie de Colomb, celles d'Hojéda, de Pinzon, de Lepe, de Ca-

bral et de Coelho (1) sont des découvertes réelles ; elles sont constatées par des documens de la plus évidente authenticité. *Leurs dates reposent sur des documens certains*, comme l'a très bien observé M. de Humboldt. Au contraire, dans les prétendues découvertes de Vespuce, les dates ne méritent aucune confiance, *et sont en contradiction entre elles* (2). Quant au fond, l'analogie des événemens et les matériaux sont les mêmes dans les deux voyages de Vespuce et d'Hojéda, mais dans la relation confuse du premier, leur succession est al-

(1) *Claude Bartholomeo* dans son *Orbis Maritimus*, assure que Vespuce, dans le voyage de 1501, avait découvert la rivière de la *Plata*, mais cela n'a pas la moindre probabilité. Malgré qu'on ait supposé que Vespuce atteignit le 52e degré de latitude méridionale, supposition que M. Southey dans son *Histoire du Brésil*, admet comme un fait, est également invraisemblable. Une simple observation suffit pour démonter, selon nous, le peu de confiance que mérite la partie de la relation de Vespuce, relative à cette prétendue découverte, c'est le silence qu'à cet égard ont gardé tous les écrivains portugais et espagnols. Il n'est pas croyable qu'une navigation aussi hardie et la découverte d'une rivière due à *Solis* en 1515, ait été ignorée au départ de Coelho en 1503.

D'autre part, le retour de Gonçalo Coelho à Lisbonne, avec deux vaisseaux qui échappèrent au naufrage, dément l'assertion de Vespuce qui, dans sa deuxième lettre, prétend que le capitaine mourut dans le naufrage, et que ce fut lui qui retourna à Lisbonne avec les deux vaisseaux. Si cela eût été vrai, comment ce fait serait-il ignoré des autres contemporains ?

(2) Voyez *Examen Critique*.

térée (1) ; les relations de Vespuce sont toujours embrouillées (2) et dans sa rédaction règne un *vague désespérant* (3); des dates astronomiques appartenant au voyage fait avec Hojéda, se trouvent mêlées aux récits du voyage fait avec Pinzon (4). Ainsi le lecteur impartial reconnaîtra sans peine, d'après cette discussion, combien il est difficile, sinon impossible, de donner aux relations de Vespuce un caractère d'authenticité.

Le lecteur verra, nous n'en doutons pas , que

(1) Voyez *Examen Cririque.*

(2) Voyez *Exam. Crit.*, t. IV, p. 82. Je ne puis aucunement reconnaître, dit M. de Humboldt, dans la description dogmatiquement *embrouillée* de Vespuce, le phénomène plus commun d'un *halo*, etc.

(3) Voyez la remarque de M. de Humboldt, t. IV, p. 168. Ce savant en parlant de la lettre datée de Lisbonne, dit: Pourquoi aurait on confié à Benvenuto une lettre adressée au roi de Portugal?

Nous signalons ici ce doute pour montrer encore une énigme de plus dans les relations de Vespuce.

(4) « Une date astronomique, dit M. de Humboldt, la conjonc- « tion de la lune avec mars (le 23 août 1499), mêlée au récit « du voyage de Pinzon, tandis qu'elle appartient indubitablement « au voyage avec Hojeda, offre une difficulté sinon insurmonta- « ble, du moins très grave. » Ce savant se demande : « Aurait-elle « passé accidentellement d'un voyage dans l'autre? Il n'est pas « question d'ailleurs de cette conjonction planétaire dans le livre « de *Quatuor Navigationes*, c'est la seule lettre à Lorenzo de « Médicis qui en parle. »

tous les efforts des panégyristes de Vespuce ont échoué jusqu'à présent.

Du côté de Colomb et des autres navigateurs que nous avons nommés plus haut, sont les faits constatés, appuyés sur des documens authentiques; du côté de Vespuce au contraire, les faits, les documens, les raisonnemens même qu'on a faits en sa faveur, lui sont tous contraires, et ne font que montrer chaque fois davantage l'épouvantable iniquité commise contre Colomb et contre les autres marins célèbres qui ont abordé le Nouveau-Continent après ce grand homme.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

K.

L.

M.

Pages.

N.

O.

P.

Pages.

R.

S.

Pages.

T.

V.

IMPRIMERIE DE MAULDE ET RENOU, RUE BAILLEUL, 9-11.

